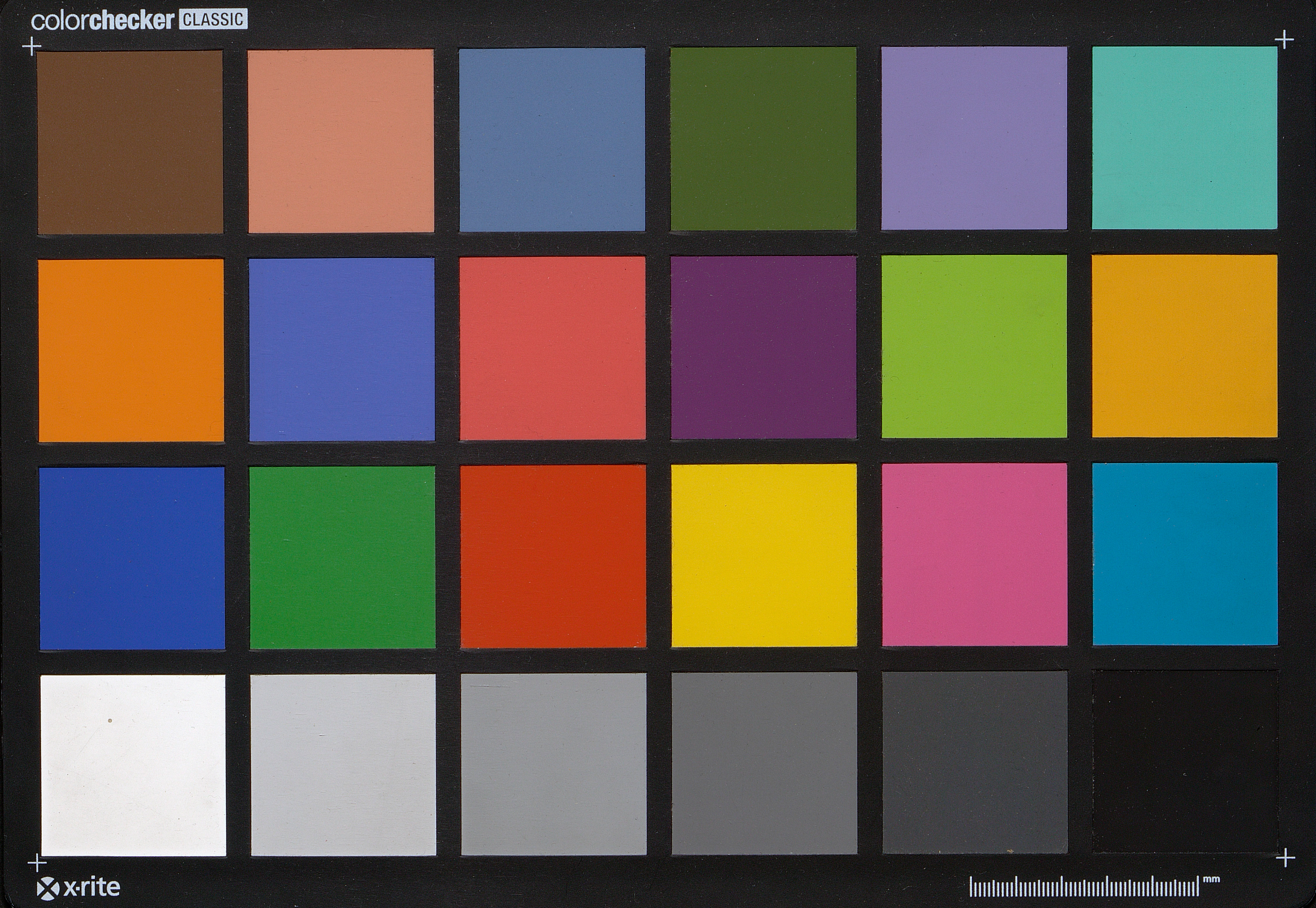

colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

FACULTÉ DES LETTRES

ÉLOQUENCE
FRANÇAISE
M. NISARD
PROFESSEUR

1853-54

ÉCOLE
NORMALE

Cours d'éloquence française.

Rédigé par les Élèves
de l'École Normale Supérieure

Mr. Nisard, professeur.

Année
1853-54.

Ont rédigé le cours :

MM.

Aderer
Anthoine
Bazin
de Benazé
Carriot
Charles
Grenier
Guillemot
Henry
Heuzey
Hubert
Jarry
Klippfel
Lachelier.

Élèves de troisième année.

Littérature française

au

XVIII.e siècle.

1re Leçon. (1)

Introduction.

(1) reproduite d'après le Journal de l'Instruction publique du 23 Xbre 1853.

Introduction.

Messieurs,

Au moment de parler pour la première fois du haut de cette chaire redoutable, j'ai trop sujet d'être ému, pour que vous suspectiez de lieu commun le trouble que je sens. Accoutumé jusqu'alors à un petit nombre d'auditeurs, amis courageux de l'éloquence latine, malgré le peu de faveur du sujet et les imperfections du professeur, comment me verrais-je sans inquiétude en présence d'un auditoire si imposant ? Je n'y distinguerai pas d'ailleurs des auditeurs bénévoles et des auditeurs obligés ; car je n'ai pas le droit de croire que les premiers sont venus pour moi, et je ne veux pas croire que personne vienne de force à des leçons qui ont pour sujet les plus grands esprits des temps modernes et les plus grands noms de notre pays.

Cependant, Messieurs, votre accueil bienveillant me permet de le dire, ce n'est pas cette différence d'auditoire qui m'émeut le plus ; c'est le souvenir du professeur illustre auquel j'ai l'honneur de succéder.

Il est vrai que depuis plus de vingt ans les affaires et la politique l'avaient enlevé à l'enseignement, et que le plus grand nombre d'entre vous n'a jamais entendu sa parole. Mais d'éclatants succès à d'autres tribunes, des livres excellents où il a recueilli et perfectionné ses leçons, la modestie d'habiles suppléants, ses disciples et ses amis, qui mettaient leur honneur à ce que l'on crût toujours vacante la chaire qu'ils remplissaient si bien; sans cesse de nouveaux écrits où l'on sent le brillant orateur de la Sorbonne, tout cela semble avoir prolongé jusqu'à ce jour l'écho de sa voix. Beaucoup s'en sont effrayés pour moi, même par bienveillance; personne, Messieurs, plus que moi-même.

C'est qu'il m'a été donné, dans ma jeunesse, d'entendre cette voix, et si l'amour des lettres pour les lettres elles-mêmes ne m'avait préservé de cette inquiétude où il entre plus de vanité que de véritable estime pour l'homme auquel on succède, je ne me serais pas exposé à l'honneur de parler à cette même place d'où a parlé Mr. Villemain. D'ailleurs, l'enseignement n'est pas un théâtre où il y a péril à paraître en scène après l'acteur favori. C'est un poste laborieux où l'on est tenu, non de surpasser le plus habile, mais d'égaler le plus dévoué. Heureux sans doute celui qui

s'y fait applaudir ! Mais une juste faveur ne manque jamais à celui qui n'y peut apporter que le sentiment de son devoir et le désir ardent de se rendre utile.

C'est cette faveur, Messieurs, que je veux mériter; et je suis sûr de m'y donner tout d'abord un titre, en commençant ce cours par un éloge des services qu'a rendu aux lettres françaises l'enseignement de Mr. Villemain. Dût cette comparaison peser sur toute la suite de mes leçons, je me devais à moi même de vous rappeler par quels heureux travaux mon illustre prédécesseur a fondé à la fois, dans cette chaire, une tradition comme professeur et une école comme critique.

Le fond d'un cours d'éloquence française est, j'ose le dire, la connaissance de l'antiquité classique et de notre dix-septième siècle. Connaissance en dit assez. Qui connaît les anciens et notre grand siècle a trouvé, dans l'ordre des choses de l'esprit, son idéal, sa règle, et, s'il est professeur, son autorité. Je dirai où en était cette double connaissance, au moment où Mr. Villemain prit possession de son enseignement, et en quel état il devait la laisser.

On admirait les anciens par imitation, par respect humain; on les lisait fort peu. Des études de collége, interrompues par la révolution, ou

trop distraites par la gloire de l'Empire, y avaient mal préparé les esprits. Pour un ordre de connaissances dont le passé est la matière, le présent avait été tour à tour trop accablant ou trop grand. La partie du Cours de La Harpe, où il est traité des anciens, donne la mesure exacte de ce qu'on en savait parmi les gens du métier et de ce qu'on en ignorait dans le public. C'est le morceau choisi, pas toujours compris, dans l'ignorance de l'ouvrage d'où il est tiré.

Quant au dix-septième siècle, s'il avait plus de lecteurs, il s'en fallait qu'il fût mis à son rang. Comment l'eût-on estimé ce qu'il vaut? Les anciens sont comme les introducteurs naturels à ses exquises beautés, et l'on connaissait à peine les anciens. De plus, la génération d'alors, soit par une sorte de piété d'héritier, soit par l'effet d'illusions aujourd'hui dissipées, confondait le dix-septième et le dix-huitième siècles dans la même admiration, tout en pratiquant plus volontiers celui dont elle était le plus près. On était loin de croire que de Racine à Voltaire la tragédie eût fléchi. On s'en rapportait à La Harpe, en cela plus auteur de tragédies que critique, lequel, en formant un premier rang de Corneille, Racine et Voltaire, pensait se placer, ou se

plaçait sans y penser, en tête du second. De même, sur la foi de Voltaire, copiant plusieurs fois le Petit-Carême, on préférait la prose de Massillon à celle de Bossuet. La langue du dix-septième siècle paraissait trop périodique ; on y voulait plus d'élégance et d'harmonie : on lui faisait un tort de ce qu'on n'était déjà plus assez attentif à la force du sens, assez peu peut-être pour la naïve beauté des pensées, assez touché du fond des choses pour ne pas se soucier que l'oreille fût de moitié dans les plaisirs de l'esprit. J'en ai vu, jeune encore, plus d'un exemple ; et comme ces exemples venaient d'habiles gens et de critiques accrédités, je me souviens d'en avoir été troublé dans les premières admirations que je devais à mes maîtres, et de m'être défié de l'instinct qui me faisait préférer à l'élégance du dix-huitième siècle la mâle liberté du dix-septième.

Il entrait d'ailleurs un peu de politique dans les opinions littéraires d'alors. Les partisans exclusifs de la liberté préféraient hautement le dix-huitième siècle, et répétaient avec Voltaire que le dix-septième avait les talents et le dix-huitième les lumières. C'était le temps où certains encyclopédistes se débitaient comme

des romans. De leur côté, les partisans de l'autorité personnifiée dans l'ancienne monarchie défendaient l'art, le goût, la langue du dix-septième siècle comme faisant partie des institutions monarchiques, plutôt qu'à titre de vérités immortelles. Il manquait à leur critique les raisons vives, les raisons neuves, et j'entends par là non les paradoxes, qui ne sont ni des raisons, ni des nouveautés, mais ces sens nouveaux que donnent en passant aux vérités éternelles les changements des sociétés, ces conformités nouvelles que le temps découvre entre les lecteurs intelligents et les livres écrits pour ne pas périr. Leur foi au dix-septième siècle était loin d'ailleurs de les rendre hostiles aux écrivains du dix-huitième. Au fond, on préférait le premier par politique, on lisait le second par goût. Le dix-septième siècle, c'était la profession de foi publique : le dix-huitième était pour l'usage secret.

Telle était sur l'antiquité classique et sur le dix-septième siècle, notre antiquité à nous, le gros des opinions littéraires, quand Mr. Villemain ouvrit son Cours. Ses premières leçons nous apprirent ce qu'il en fallait savoir et ce qu'il en fallait penser. Il parlait des anciens en homme qui n'avait pas quitté

leurs livres depuis le jour où un sentiment précoce de leurs beautés, une vive intelligence de leur langue, lui avaient fait connaître, avec les premiers plaisirs de l'esprit, les premiers succès du talent. Son admiration pour le dix-septième siècle, préparée par l'étude des anciens, était à la fois savante et passionnée. On suivait, dans ses belles leçons, la marche de l'esprit français, et entre tous les grands écrivains on reconnaissait, comme chez les charmantes soeurs dont parle Virgile, dans une commune ressemblance de grandeur, de simplicité et de naturel, des différences de physionomie répondant aux faces diverses de la beauté littéraire. Le dix-septième siècle était enfin distingué du dix huitième ; mais la préférence pour le premier n'ôtait rien au second. Mr. Villemain savait préférer sans exclure, et sa foi était libérale. C'est non seulement une qualité personnelle éminente, c'est aussi l'effet certain du commerce de chaque jour avec le dix-septième siècle ; on n'y peut pas perfectionner son goût sans l'étendre, ni admirer l'idéal sans s'intéresser à tout effort généreux pour s'y élever, et à tout homme de talent qui le tente.

La connaissance des anciens et de notre

dix-septième siècle n'est pas la seule chose qu'on demande à la chaire d'éloquence française. Il faut, de plus, qu'elle ait un avis sur les qualités et les défauts qui nous sont venus des littératures modernes, et qu'elle laisse deviner, dans une réserve sévèrement gardée, ce qu'elle pense de la littérature contemporaine. Bien des préjugés rendaient difficile cette partie de la tâche de Mr. Villemain. A l'égard des littératures modernes, les uns en étaient au dédain de l'ignorance, les autres à l'engouement de la mode. Ceux-ci ne voulaient pas lire les auteurs étrangers, ceux-là prétendaient en accabler les nôtres. La littérature contemporaine était l'objet de préventions tout aussi fortes. Beaucoup condamnaient au nom des morts qu'ils lisaient trop peu, les vivants qu'ils ne lisaient pas. Les bonnes opinions ne se défendaient pas par les bonnes raisons. On invoquait trop volontiers la tradition, l'autorité. Or, l'autorité, ce n'est pas assez, surtout dans la république des lettres, où pourtant elle n'est pas plus inutile qu'ailleurs, mais où elle a plus besoin du libre assentiment des esprits. On attaquait des théories spécieuses avec des règles contestées. Au lieu de faire aimer aux novateurs les grands écrivains comme des modèles, même pour le nouveau qu'ils cherchaient,

ou leur en faisait peur comme de maîtres jaloux de tout futur émule.

Sur ces deux points encore, Mr. Villemain nous enseigna ce qu'il fallait tenir pour vrai, et ce qui n'a pas cessé de l'être. Il nous faisait admirer les littératures modernes sans nous refroidir pour la nôtre. C'était un de ces voyages à l'étranger qui nous font aimer notre pays par de meilleures raisons. Il développait et perfectionnait en nous ce goût de comparaison par lequel nous sommes touchés de certaines beautés exotiques, tout en sentant bien que, transplantées sur notre sol, elles y seraient empruntées et sans grâce. Quant aux novateurs, il savait, dans des allusions transparentes, être juste envers eux, sans souffler dans leur voile déjà trop enflée; et il leur montrait que, loin de faire tort aux règles, ils en confirmaient l'autorité par tout ce qu'ils écrivaient d'heureux à l'insu de leurs théories.

La mesure parfaite avec laquelle il mêlait et tempérait, dans ses brillants tableaux, toutes ces nouveautés de la critique de notre siècle, lui fit un auditoire où se pressaient tous ceux qui avaient quelque préjugé à y laisser. Les admirateurs superficiels du dix-septième siècle, les partisans outrés que la politique faisait

au dix-huitième, ceux qui dédaignaient les littératures modernes comme ceux qui en étaient engoués, les adversaires comme les héros des innovations, tous battaient des mains à ces leçons; tous s'en allaient contents, non seulement du professeur, — c'était chose aisée, — mais d'eux-mêmes, pour avoir librement applaudi des paroles qui donnaient raison à leurs goûts en donnant tort à leurs préventions.

Tel fut l'effet de cette modération, que ceux qui n'avaient pas assez d'esprit pour s'y rendre, ou qui en enviaient le succès, n'y voulurent voir qu'un calcul. Que Mr. Villemain se fut bien vite aperçu de ce que lui valait une qualité si aimable, et qu'il s'y encourageât par les applaudissements qu'elle lui attirait, cela lui était bien permis. Il n'y a pas de morale qui nous défende de voir ce que nous rapportent nos vertus, pourvu que ce soit un moyen de nous y faire persévérer. Tous les profits ne sont pas toujours des calculs qui réussissent. Mr. Villemain dut sa popularité surtout à cette parfaite justesse, l'impression dernière qui reste du grand éclat de ses Cours. Je comprends d'ailleurs qu'elle ait été suspecte à quelques personnes : la justesse impatiente ceux qui ne sont pas

capables de modération. Il y en eut qui reprochèrent à Mr. Villemain de ne pas conclure, parce qu'il ne tranchait pas, et de n'avoir pas d'affection parce qu'il ne faisait pas d'exclusions. Il prenait plaisir à ne les pas contenter. De toutes les attributions du maître, il laissait volontiers à d'autres la férule.

On ne m'a rien laissé à dire sur la méthode même de son enseignement, sur cet art d'expliquer les ouvrages par le temps où ont vécu les auteurs, par leur caractère et leur vie, et d'entourer comme d'un riche encadrement historique chacun des portraits célèbres qui marquent la suite de nos Annales littéraires. Mme de Staël, il est vrai, en avait eu une première vue, le jour où elle avait dit que la littérature est l'expression de la Société. Mais le mot pouvait tromper, puisqu'il trompe encore; et pour l'art de l'appliquer, le modèle manquait. Les livres n'étaient guère jugés que comme des thèses: la critique ne nous y montrait rien au-delà de la main qui avait tenu la plume.

La Harpe s'était bien avisé un jour de s'en prendre aux écrivains et à leur temps de ce qu'il critiquait dans leurs ouvrages, mais ce procès violent fait à la philosophie du dix-

huitième siècle, dont il avait eu toutes les illusions, et cette manière fort peu chrétienne de se châtier de ses propres erreurs sur les épaules d'autrui, n'étaient guère plus propres à édifier Mr. Villemain qu'à l'avertir de la plus heureuse de ses aptitudes. Ce progrès est désormais cette tradition de la critique au dix-neuvième siècle est son ouvrage. Rien ne parut plus intéressant que ce mélange d'histoire générale, de biographies et de jugement critique, que cette étude alternative de la société et de l'écrivain, tour à tour échos l'un de l'autre, que cette critique qui tantôt peignait à grands traits une époque, et tantôt nous introduisait dans le cabinet de l'écrivain, et, ce qui est encore plus secret, dans son âme : admirable méthode qui nous rendait plus chères les œuvres du génie, en nous rendant familiers les hommes privilégiés auxquels nous les devons ! Nous y apprenions aussi quelle part nous avons, nous public, dans les destinées des livres qui se font de notre temps, et ce qu'une société qui se respecte ou qui se manque peut inspirer de beautés ou communiquer de défauts à ses écrivains.

Tous ces bons exemples, toutes ces grâces de l'enseignement de Mr. Villemain ne sont pas seulement, Dieu merci ! des souvenirs.

Ses leçons, revues avec ce soin que les orateurs anciens mettaient à recueillir leurs harangues, ont gardé tout ce que nous avons applaudi. Il s'y trouve même, parmi les choses préparées pour le jour, et celles qu'inspiraient au professeur la disposition de l'auditoire, la sienne, l'à-propos qu'il faut saisir même dans l'intérêt des vérités durables; il s'y trouve des beautés méditées auxquelles un art trop heureux pour n'être pas permis, a donné l'air libre et naturel d'inspirations oratoires. Aussi bien, qui peut nous dire que ces beautés ajoutées ne sont pas de la même heure que la leçon primitive, et que ce ne sont pas des pensées restées en route dans l'entraînement de la parole, et qui ont rejoint le corps du discours dans le travail de révision? Vous avez donc, Messieurs, tout ce que Mr. Villemain a dit et tout ce qu'il avait dû dire; vous avez le professeur et l'écrivain; il nous reste à nous, vos aînés, et pour nous consoler de l'être, le souvenir de sa parole.

Pour cette partie de son enseignement, le geste qui peint, la voix pénétrante, le sérieux qui n'est jamais tendu, le familier qui n'abaisse pas l'enseignement, l'anecdote placée à-propos avec l'air d'être risquée,

l'art de soutenir l'attention en la soulageant, la diction où, contrairement au proverbe, tout ce qui luit, c'est l'or, Mr. Villemain ne peut pas avoir de successeur. Mais, pour le fond même de son enseignement, sa chaire n'a pas été vacante un seul jour depuis qu'il en est descendu. Ses doctrines ne seraient pas fécondes, si elles ne pouvaient se passer de son talent. C'est leur véritable originalité de pouvoir être approfondies et développées après lui. Il n'y a que les paradoxes qui fleurissent et qui meurent avec le talent de l'homme qui en a fait bruit quelque temps. Les vérités ne livrent pas tous leurs trésors à l'esprit supérieur qui les a exprimées le premier. Elles en tiennent en réserve pour quiconque sait les méditer et les aimer d'un sincère amour. Pendant dix-huit ans, les doctrines de Mr. Villemain ont heureusement inspiré le savant et spirituel suppléant qui a le dernier occupé cette chaire, et qui s'y montrait maître habile en ne voulant être que disciple fidèle. Avant lui, pendant deux années, Mr. Patin avait mis au service des mêmes doctrines ce profond savoir, cette finesse de goût, cette grâce de langage, dans une exactitude irréprochable, par lesquels il sait conserver à la poésie latine ses anciens amis et lui en faire de nouveaux. J'ose à mon tour ce qu'ils ont osé : nous n'aurons

pas remplacé Mr. Villemain, nous l'aurions suivi.

De la tradition qu'il a laissée, faut-il tout continuer ? Ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt de l'enseignement, et pour proportionner la tâche du professeur à ses forces, faire choix d'une partie et s'y attacher ? Sur ce point, mon hésitation ne pouvait pas être longue. Mais quelle partie choisir, la méthode ou les doctrines ?

Il ne faut pas songer à imiter Mr. Villemain dans sa méthode. C'est la partie de son enseignement qui aurait le plus besoin de lui. Il a emporté dans sa retraite le secret de faire de la critique littéraire une peinture des sociétés et une histoire morale de la nôtre. Mais cette partie de son héritage fût-elle moins lourde à soutenir, une raison impérieuse commanderait à son successeur de ne pas le tenter. Cette raison, ce serait le manque d'à-propos. Il y a des temps où, dans une sorte de satiété des doctrines, nous nous prenons d'une vive curiosité pour les faits ; il y en a d'autres où, dans la surabondance des faits, et l'espèce d'indifférence que produit inévitablement la curiosité satisfaite, il nous faut la réaction et comme le stimulant des doctrines. N'en sommes-nous pas arrivés là, Messieurs

et me serais-je trompé en pensant que, au temps où nous vivons, nous avons plus besoin de doctrines que de faits ?

Pendant de longues années, l'enseignement littéraire, par la méthode historique, a porté les meilleurs fruits. Il ne s'agissait de rien moins que de faire cesser l'ignorance sur les titres les plus glorieux de notre pays. A l'époque qui vit commencer les leçons de Mr. Villemain, les théories, sous le nom usurpé de doctrines, dominaient dans les lettres, et avec elles, l'esprit de dispute qu'elles engendrent. C'était donner une belle preuve de cet esprit d'à-propos dont Mr. Villemain nous a fait un si difficile devoir, que de dérouler, devant des gens entêtés de théories, des faits qu'ils ignoraient, de corriger l'ardeur d'affirmer par le plaisir de connaître, l'esprit d'exclusion par la curiosité, et de faire honte à nos disputes de son impartialité d'historien. A chaque temps son enseignement. Passé cet à-propos, très-court chez notre nation mobile, pendant lequel une méthode a tout son prix, les avantages diminuent et les inconvénients commencent. Oserais-je dire que le moment n'est plus bon pour faire dominer l'histoire dans l'enseignement supérieur des

lettres? Excellente pour nous dégoûter des vaines théories, la méthode historique nous rendrait peu à peu indifférents aux doctrines. Elle risquerait d'être complice de cet esprit de doute dont nous nous plaignons tous, et dont nous demandons le remède à tout ce qui parle, à tout ce qui écrit.

J'ajoute qu'en excitant notre curiosité par la diversité de ses tableaux, elle nous attire insensiblement hors de nous; elle nous fait préférer la douceur de juger souverainement des hommes et des choses du passé à la peine de méditer sur notre fond, et j'ai peur qu'elle ne nous donne la vanité du savoir, en ajoutant à notre ignorance sur nous-mêmes. Enfin, le reproche vous paraîtra peut-être singulier, elle est trop agréable pour n'être qu'utile.

Quand ces inconvénients se révèlent, c'est le temps de revenir aux doctrines, lesquelles d'ailleurs n'excluent pas l'agrément; les leçons de Mr. Villemain n'en sont-elles pas la preuve? Car les doctrines dont il s'agit ne sont pas les règles de la rhétorique; c'est la philosophie même de la littérature; ce sont les raisons du vrai et du beau tirées du cœur humain et du génie de notre nation; ce sont,

comme le disait si bien Mr. Patin dans cette même chaire, « les règles générales qui dominent toutes les œuvres du génie, et qui seules demeurent immuables dans la perpétuelle inconstance des goûts ! »

Les faits nous ont trop longtemps éloigné de nous, les doctrines doivent nous y ramener. Tel est, si je ne m'abuse, le principal, sinon le seul objet de toute étude des œuvres du génie : nous montrer les secrets rapports du vrai, du beau et de leurs contraires, avec notre nature, et par là nous aider à nous connaître. Nous devons sortir d'un Cours de lettres un peu moins contents de ce que nous savons et un peu plus éclairés sur nous-mêmes. Car à quoi sommes-nous plus intéressés qu'à savoir, à chercher, du moins, nos vrais penchants et nos vraies forces, à discerner ce qui nous appartient dans nos pensées de ce qui nous vient du dehors, et, par là, à nous rendre véritablement libres, n'y ayant de liberté pour l'homme que le jour où ce qu'il est réellement n'est ni esclave ni dupe de ce qu'il croit être ? C'est un lieu commun, je le sais, et je l'aime mieux que si j'étais le premier à le dire.

Mais ne fais-je pas la tâche trop difficile à une chaire de lettres, en voulant qu'elle nous apprenne à nous connaître ? Elle peut

du moins nous inviter à nous étudier; elle le doit; et s'étudier, c'est plus que le commencement de se connaître. Le propre de la connaissance de nous-mêmes est de nous faire aimer quelque chose de meilleur que nous; elle nous mène à l'amour de l'idéal par ce chemin que le plus grand maître de l'antiquité en la connaissance de soi-même, Socrate, ouvrait au plus sublime des adorateurs de l'idéal, Platon. Et quelle conquête, Messieurs, que ce goût de l'idéal, le plus grand charme des œuvres du génie pour celui qui les lit ou les contemple, l'aiguillon et la douleur secrète du travail pour celui qui les produit!

Ce goût est quelque chose de plus encore, et la remarque en est utile dans un temps où nous avons besoin de faire servir toutes choses à la conservation de la société; il est l'opposé, il est le remède de l'esprit chimérique. Tandis que le goût de l'idéal, tel que le christianisme l'a épuré, fait sortir du sentiment même de notre imperfection la volonté courageuse de la corriger, l'esprit chimérique, né de la croyance païenne à la perfection de l'homme, nous donne, avec le dégoût de l'effort, la prétention d'être récompensés de l'estime

que nous faisons de nous. Au fond de l'esprit chimérique il y a la folie de l'orgueil : le goût de l'idéal nous acheminerait presque vers l'humilité. Le jour où l'on s'est élevé jusque là par l'étude de soi-même, sans doute on peut faire encore des chutes ; mais on s'en relève, et, comme on est capable de tous les repentirs, on est digne de toutes les espérances.

Je ne sais s'il est bon d'intéresser votre amour-propre à ce devoir de vous connaître ; mais comment ne pas vous dire que celui qui cherche à se connaître, et qui ne craint pas de savoir qu'il vaut fort peu, le voilà qui, par ce seul fait, vaut beaucoup. Boileau a dit d'une façon charmante :

« Chacun, pris en son air, est agréable à soi. »

Mais comment avoir un air à soi ? Cela se trouve sans qu'on le cherche. Nous ne cherchons que l'air d'autrui, et vous savez l'autre vers de Boileau :

« Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi. »

Ayez la volonté de vous connaître ; c'est assez, vous avez votre air. Ce sera une certaine douleur que n'altérera pas la science de la vie, ce sera un langage naïf et vrai où personne

n'aura rien à réclamer qui lui appartienne. Vous êtes désormais hors de la foule, et vous le savez sans en être plus vain : car telle est l'excellence de cette étude de nous-mêmes, qu'en nous apprenant notre nature, elle nous ôte toute idée de nous attribuer, soit le bien que nous y voyons, soit le mérite d'y voir au besoin le mal.

Je voudrais diriger vers ce but d'application à la connaissance de nous-mêmes les études littéraires que nous allons faire en commun. Mais n'ai-je point pris mon penchant pour un besoin du temps, et ne vous ai-je pas donné pour fin d'un Cours d'éloquence française les limites où ma faiblesse me conseille de me renfermer ? J'en aurais peur, si de cette même place où je parle, vous n'étiez accoutumés à vous entendre à chaque instant avertir de vous-mêmes par les vives et familières raisons qu'on vous donne des beautés de notre poésie. Je puis donc m'autoriser de l'exemple et me faire excuser par le succès d'un collègue et d'un ami.

Je l'avouerai pourtant, mon embarras serait grand, si vous attendiez de moi autre chose. L'étude des livres qui me parlent de moi et contre moi, les lectures qui tournent soit en méditations consolantes, soit en examens

de conscience qui fortifient, le savoir de l'intérieur préféré à ces vastes acquisitions qui nous mènent si loin de nous et qui ne font que reculer l'infini de ce que nous ignorons, un enseignement où je donne naïvement les motifs de ces goûts qui me sont communs avec tant d'autres, telle est ma direction d'esprit, et, si j'osais le dire, mon air à moi.

Un penseur profond de ce temps a dit: « Je ne lis plus, je relis. » Je suis de cette humeur-là. Le plaisir qu'on goûte à lire les chefs d'œuvre, n'est-ce pas celui de l'absent qui rentre chez soi? On relit pour se retrouver. Et le cercle n'est pas si étroit qu'il paraît l'être. Voyage pour voyage, tel qui passe toute sa vie à courir devant lui à la recherche de tout ce que les hommes ont pensé, ne fait peut-être pas plus de chemin que celui qui se poursuit sans cesse dans ses diversités infinies, dans ces pensées qui se cachent derrière la pensée présente, dans ce fond toujours fuyant où nous entrevoyons, à travers des ténèbres transparentes, comme un autre nous-mêmes qui n'est pourtant pas le dernier.

Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, si, dans l'admiration impartiale que je dois à tous nos grands écrivains, je donne la préférence à ceux du dix-septième siècle. Vous en savez les motifs.

C'est qu'ils se sont le mieux connus, et qu'ils ont le mieux connu ceux qui les lisent.

Outre le génie, qui est comme une première connaissance naturelle de soi-même et des autres, ils ont eu sur leurs égaux en génie l'avantage de s'être vus à la double lumière de l'antiquité classique et de la morale chrétienne. Comment les deux antiquités, païenne et chrétienne, les ont-elles également guidés dans cette étude de leur propre cœur et du nôtre ? C'est ce que la fin pacifique d'une querelle récente me permet de dire sans scandale.

S'il est une chose dont nous soyons redevables à l'antiquité païenne, c'est l'art. Ceux qui le contestent, — je ne parle que des contradicteurs de talent, — le lui empruntent pour le nier. C'est qu'il n'y a pas tel ou tel art, Messieurs ; il y a l'art. Or, qu'est-ce que l'art, dans son sens le plus général, sinon la science de tous les chemins par où nous faisons arriver nos pensées et insinuons nos volontés au cœur des autres hommes ? Et si les anciens y sont les maîtres, n'est-ce point parce qu'ils ont connu les premiers et pratiqué tous ces chemins ? Quels connaisseurs du cœur humain que leurs orateurs ! Que nous

ont-ils laissé à découvrir dans l'art particulier de faire tenir aux hommes toutes les conduites, de les pousser en paraissant les contenir, de les offenser pour leur plaire plus sûrement, d'intéresser les passions aux passions contraires, la peur à la résolution, l'égoïsme au sacrifice ?

Tandis que leurs orateurs et leurs historiens nous représentent si au vrai l'homme dans la vie civile, leurs poètes semblent nous avoir pris les traits dont ils peignent les passions générales, et leurs philosophes aperçoivent par delà les limites de leur morale bornée tout ce qu'il ne leur a pas permis de connaître clairement du cœur humain. Le don du beau, cette faveur que Dieu a faite aux anciens, comme pour les récompenser de l'avoir entrevu dans leurs ténèbres et désiré dans le vide de leur cœur, ce don qui semble, en effet, plus abondant aux époques où l'idée de Dieu se dégage de plus en plus de la grossièreté des religions, répand sur toute cette science de l'homme une splendeur qui se réfléchit du tableau sur ceux qui le regardent, et illumine dans le même instant le fond de l'homme ancien et le nôtre. Non, Messieurs, le monde moderne n'est pas près de renier des guides si excellents. On ne vous délivrera pas de sitôt

des Grecs et des Romains. Personne n'y a sérieusement songé. Les plus hardis n'ont parlé que d'ôter de leurs livres ce qu'il leur plaît d'y trouver mauvais, au risque de donner aux parties supprimées l'attrait de lectures défendues. Cependant, je n'ai pas le courage de blâmer même un zèle si violent. J'y veux voir une jalousie généreuse de chrétiens qui ne peuvent souffrir que le privilège d'avoir connu l'homme n'appartienne pas exclusivement à la morale qui l'a régénéré. Mais ne savent-ils pas mieux que nous que toute cette science de l'homme, sans le principe et sans la fin que le christianisme est venu donner à l'homme lui-même, ne serait qu'une illusion?

Outre l'art, nous devons à l'antiquité classique une première expression de la morale qui est à l'idéal de la morale évangélique ce que la religion naturelle est à la foi. Et de même qu'au dix-septième siècle les plus grands chrétiens, un Nicole, entre autres, regardaient comme très utile et comme proportionnée à beaucoup d'esprits la science de la religion naturelle, de même ils tenaient en grande estime cette première expression de la morale dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, pour le secours que pouvait en recevoir la science de la morale chrétienne

Là encore l'art, le don du beau, a prodigué ses grâces. La morale antique nous apparaît sous les traits d'une déesse sévère, il est vrai, mais assez belle pour disputer un jour à Vénus le prix de la beauté. Elle sait que la sanction lui manque; mais ce défaut qui fait sa faiblesse comme règle des devoirs, semble faire sa force comme science consultative. Moins elle se sent le droit de commander, plus elle déploie de ressources à conseiller. On ne met pas plus mal à l'aise avec eux-mêmes des gens qu'on ne peut ni menacer ni punir. Avec quelle adresse ne se sert-elle pas de notre vanité pour avertir notre conscience de nos travers pour nous faire honte de nos vices! Comme elle en sait découvrir les commencements insensibles, les démasquer, les forcer de se trahir et amener le malade à prêter sa main pour faire sur lui-même l'opération qui doit le guérir!

Elle va plus loin et plus haut. Elle a élevé la règle des devoirs au-dessus de l'intérêt bien entendu. Elle a entrevu les deux sanctions chrétiennes, Dieu, la Conscience, en les plaçant dans leur ordre, Dieu d'abord, puis la conscience dont nous ne sommes certains que parce que nous le sommes de

Dieu. Vous n'avez pas oublié les deux aimables amis de l'Enéide, Nisus et Euryale, quand ils offrent d'aller à la recherche d'Enée, à travers le camp ennemi. Le vieil Alétès les serre dans ses bras et leur dit : « Quelle récompense digne de vous pourra payer tant de courage ? La plus belle, vous la recevrez des Dieux et de votre vertu. »

.... pulcherrima (præmia) primum
Dî mores que dabunt vestri ....

Quand la morale antique parle ainsi, je ne sais qu'un nom qui lui convienne. Bossuet l'a trouvé, en appelant l'adoration rendue au vrai Dieu par les païens : « le christianisme de la nature. »

Dans le même temps que les grands écrivains du dix-septième siècle regardaient, à cette première lueur de l'antiquité classique, une autre lumière, celle de la morale chrétienne, leur révélait tout ce qui leur restait à voir dans leur propre cœur, et tout ce qui ~~xx~~ sera jamais connu du cœur humain. Ce n'est pas que les moralistes anciens ne se soient regardés et étudiés, eux aussi, et l'homme en chacun d'eux. Mais s'il est vrai qu'ils veulent connaître leur fonds, on peut douter qu'ils y voient rien qui leur déplaise.

Montaigne est leur digne disciple, lui qui se gourmande d'une voix si douce, et qui s'accommode de ses défauts comme de voisins avec lesquels il tient à bien vivre. De là l'incertitude du regard que le moraliste ancien tourne sur lui-même.

Il en est autrement du moraliste chrétien. La prévention dont il est armé contre lui-même rend son regard plus perçant et plus ferme, en même temps qu'il voit en lui plus de choses, les mêmes choses, il les voit mieux. Aussi, tandis que de cet examen intérieur le premier sort plus satisfait de lui-même, le second en sort plus mécontent. A la façon dont le moraliste païen s'applique sa règle, on s'aperçoit bien qu'il la fait. Ainsi Sénèque, Epictète et avant eux Cicéron, qui tourne tout son Traité des devoirs à son apologie; ainsi le père même de cette morale, Socrate dont l'ironie aimable n'est pas exempte de complaisance pour lui-même. Sans doute le moraliste païen comme le moraliste chrétien dit la vérité: mais le premier la dit aux autres, et le second se la dit à lui-même. C'est la différence de se vouloir connaître à se connaître réellement; car on ne se connaît que le jour où on se dit la vérité, et on ne se dit la vérité que si l'on est humble.

Il ne s'agit pas de l'humilité dans tout son beau, telle que le christianisme l'a apportée au monde, et telle que nous l'admirons chez les héros de la vie dévote. Je parle d'une vertu dont personne n'est incapable apparemment dans nos sociétés chrétiennes, puisque ceux qui ne l'ont pas ne sont pas si osés que de s'en approuver. C'est cette humilité dont l'ombre seule, qui est la modestie, est une qualité supérieure et le charme de toutes les autres. C'est cette vérité avec nous-mêmes qui, par moments, nous fait voir les limites de nos talents, les taches de nos qualités, et jusqu'aux plus secrètes racines de nos défauts. Je sais combien cette vérité dure peu, et combien vite se viennent jeter entre notre regard et nous les fumées de la complaisance. Mais c'est assez qu'un mouvement de cette humilité mette de temps en temps un homme supérieur face à face de lui-même, pour qu'il connaisse le tour de la nature humaine.

L'éloge en serait-il trop grand pour les hommes de génie du dix-septième siècle ? Je cherche non ce qu'ils ont su de l'homme, mais ce qu'ils en ont ignoré. Tout ce qu'on a paru en découvrir depuis, ils l'ont ou indiqué, ou volontairement négligé pour des choses

plus pressantes. La prévoyance de l'avenir ne leur a pas plus manqué que la science du passé. Seulement il est une sorte de prévoyance où la passion a plus de part que le jugement : on prévoit à force de craindre ou d'espérer, et je sais tel prophète qui ne l'a été que par peur. Cette prévoyance, ils ne l'ont pas eue, parce qu'ils ont ignoré la passion qui la donne. Contents de ce qui se faisait de bien de leur temps, résistant sans opposition au mal réparable, résignés au mal nécessaire, ils n'ont rien espéré ni craint pour eux-mêmes qui leur rendît le présent insupportable et leur donnât la fièvre du changement. Mais ils ont connu avant nous ce qui constitue les sociétés bien réglées, et ils ont été trop persuadés du libre arbitre, dans l'ordre moral, pour ne pas aimer dans l'ordre civil la liberté, et n'en pas revendiquer tout ce qu'il faut à l'homme pour que son obéissance soit honorable et sa responsabilité entière. Grâce à cette admirable mesure, leurs noms immortels n'ont jamais été invoqués à l'appui d'aucune doctrine de violence, et ils ont eu la gloire d'être traités de courtisans par les mêmes hommes qui portaient au Panthéon les restes de J. J. Rousseau à la suite de ceux de Marat.

S'ils ont si bien connu le fond de l'homme,

c'est qu'ils n'ont rien ignoré du leur. Il n'y a pas, par exemple, parmi eux, de ce genre d'illusion, propre à ceux qui se méconnaissent, qui leur fait entreprendre une tâche dont ils n'ont pas le talent, et s'aventurer où ils ne peuvent arriver. Un seul, et, chose étrange, celui-là même qui a prescrit en si bons vers, et pratiqué si bien pour lui-même la règle de mesurer son fardeau à ses forces, Boileau, a eu un jour d'éblouissement. Dépourvu, plus qu'homme au monde, du talent lyrique, il a écrit la trop fameuse Ode sur la prise de Namur, faute d'autant plus grave, qu'il y a mis plus de sang-froid et de temps. C'est une preuve qu'il n'est guère possible, même à l'homme le plus vrai avec lui-même, de ne jamais se flatter, et que les plus habiles y sont pris.

Mais j'admire moins ces grands hommes pour s'être si bien ajustés à leur tâche, comme écrivains, que pour s'être étudiés comme hommes, afin de se rendre meilleurs. Ils ont fait des fautes pourtant; écrivains et admirés, dans une nation qui a l'idolâtrie de l'esprit, comment se seraient-ils préservés tout à fait de la corruption insensible de la gloire?

On ne parvient pas à s'en défendre,

même en armant sa poitrine du cilice de Pascal. Mais leurs retours ont effacé leurs erreurs, et cette imperfection qui se connaît et qui se combat est peut-être d'un plus grand exemple que la vertu même des parfaits, où il semble que Dieu se soit chargé de toute la volonté de l'homme. Un Molière, Messieurs, un Bossuet, ont été humbles. C'est ainsi qu'au dix-septième siècle, les premiers par l'esprit ont été les meilleurs, et que notre nation peut montrer, dans les mêmes hommes, ses plus grands écrivains et ses plus honnêtes gens.

De là le charme particulier qu'on goûte dans leur commerce. Je voudrais vous le rendre sensible par une comparaison familière. Il est une sorte d'hommes supérieurs pour qui nous ne sommes jamais que le public et la matière de leur gloire. Nul ne les voit que montés sur le piédestal que la renommée leur a dressé. Le personnage cache toujours l'homme, même pour ses amis. En leur présence, nulle ouverture et nulle liberté. Comme ils sont toujours en scène, ils nous forcent à nous y mettre nous-mêmes; ils nous ôtent tous nos avantages, sans nous ôter l'inquiétude de l'amour-propre; car, si l'on se gêne devant eux, on n'abdique pas.

Il en est d'autres, l'élite de l'élite, chez qui, tout au contraire, l'homme cache et semble oublier le personnage. Quiconque les aborde n'est plus de la foule : c'est un proche, ce sera peut-être un ami. Nous n'en sentons pas moins la distance qui nous sépare de ces hommes excellents ; mais ce ne sont pas eux qui nous la montrent, et le plaisir même de la mesurer librement nous console d'être si loin d'eux. Nous ne sommes ni embarrassés ni jaloux d'une supériorité dont nous les avertissons nous-mêmes, et qu'ils semblent n'avoir que pour la commodité des autres. Si l'on vaut quelque chose, on le vaut surtout en leur douce présence. Enfin, on pourrait leur appliquer ce que Pascal a dit des auteurs naturels : « On croyait trouver un personnage, on trouve un homme. »

Eh bien ! cette sécurité, cette admiration sans envie pour la supériorité aimable, ce sentiment du peu qu'on vaut, d'où naît le désir de valoir mieux, voilà ce qu'on gagne à fréquenter les grands écrivains du dix septième siècle. Nous sommes bien loin de la rhétorique, Messieurs, c'est de la vie réelle ; il ne s'agit pas d'auteurs à

imiter pour devenir auteur à son tour ; il s'agit des plus fidèles amitiés de notre intelligence et des guides les plus sûrs de notre vie.

Aussi voyons-nous que, pour les hommes qui savent le prix du temps, les écrivains d'avant et d'après le dix huitième siècle deviennent de plus en plus une distraction, et ceux du dix-septième siècle une habitude. On fait des excursions chez les autres ; on habite avec ceux-ci. Les autres (pour parler des meilleurs) sont moins des amis du foyer que des alliés, des coalisés avec qui nous faisons nos campagnes, dans nos luttes civiles, souvent contre nous-mêmes : c'est ainsi qu'il y a vingt-cinq ans, tout nous parut bon du dix huitième siècle contre des périls vrais ou imaginaires. Le dix-septième siècle n'a jamais été l'allié d'un parti ; mais c'est au sein de ses pures lumières que les blessés de tous les partis vont se reposer de leurs luttes et se guérir de leurs amertumes, en lisant des livres qui leur expliquent l'issue nécessaire des unes et la vanité des autres.

Nous reviendrons souvent, Messieurs, à cet idéal, ou plutôt, dans tout le cours de cet enseignement, nous ne le quitterons pas

un moment des yeux. N'oublions pas que nous contemplons l'esprit humain lui-même, à son plus haut point d'élévation et de pureté, sous la forme du génie français, à ce moment unique où ce génie semble formé de l'union des plus grands sentiments et des plus grandes pensées.

Pour vous dire aujourd'hui tout ce que j'en pense, un cours d'éloquence française doit être, pour les époques qui précèdent le dix-septième siècle, comme une attente des promesses de ce grand siècle, et, pour l'époque qui suit, comme un regret de ce qu'on vient de quitter. J'y mets toutefois pour condition que l'attente soit sans impatience, quand on lit un Amyot, un Montaigne, un François de Salles, et que le regret soit mêlé de consolations, quand on rencontre dans les belles pages de Montesquieu, de Buffon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, la vérité aimée pour elle-même, et l'art victorieux des faiblesses de l'homme.

Ce n'est pas diminuer notre littérature que d'en estimer si haut la plus glorieuse époque: c'est relever d'autant celle qui la prépare et parfois l'annonce, et celle qui la continue et par moments l'égale.

Pourtant, Messieurs, je ne vous parlerai pas tout d'abord de l'éloquence française dans ce siècle incomparable. Des études récentes, plus de préparation, et, si mes convenances ne me trompent, l'opportunité du sujet, me déterminent, notre règle ne s'y opposant point, à commencer par le dix-huitième siècle. Nous avons été, depuis soixante ans, agités tour à tour par les illusions de ses admirateurs et la peur de la logique meurtrière de ses fanatiques. Grâce à Dieu, ces illusions comme cette peur ont cessé. Nous sommes émancipés de leur double servitude. C'est le bon moment pour le juger.

Mon devoir, encore plus que mon goût, me dit dans quelles limites. Il y a, dans l'éloquence française au dix-huitième siècle, la part de la polémique et la part de l'art. La première est encore un objet de litige; c'est, si je puis parler ainsi, un procès toujours pendant devant la justice des événements. Le moins que risquerait le professeur, en s'y mêlant, ce serait de rendre son auditoire indifférent à la part de l'art, en le passionnant pour la part de la polémique.

Comment le dix-huitième siècle a-t-il

connu et peint le cœur humain, de quelles vérités durables, de quelles beautés qui ne se fanent point a-t-il enrichi les lettres françaises, quels tours nouveaux, quelles nuances lui doit notre langue, et comment toutes ces nouveautés ne sont-elles que des grâces nouvelles de la grande langue classique, et la variété dans la beauté ; enfin quelles forces a-t-il données ou ôtées aux sociétés, et en particulier à la nôtre, pour avancer dans le bien et résister au mal : voilà ce que je rechercherai avec vous dans les écrits en prose du dix huitième siècle ; et comme la partie la plus originale de la littérature à cette époque est la prose, en jugeant les prosateurs, nous jugerons le siècle.

En me restreignant ainsi à une appréciation purement littéraire, ne vais-je pas me priver de ce que le sujet semble offrir de plus piquant, et, chose plus grave, ôter à cette chaire, que j'occupe pour un moment, l'occasion de combattre certaines erreurs encore en crédit, de la polémique du dix-huitième siècle ? Pour ce qui est de mon dommage personnel, je m'y résigne volontiers, persuadé que nous ne sommes pas ici pour prendre tous nos avan-

tages, mais pour faire les affaires des vérités qui dominent toutes les polémiques. Je serais plus touché du reproche d'avoir réduit les privilèges de cette chaire, et de la rendre à ceux qui me succèderont moins libre que je ne l'ai reçue.

Il semble, en effet, qu'à une époque où la société a tant besoin de toutes ses forces, il soit du devoir de quiconque a qualité pour parler en public, de se porter au secours de toute vérité qui souffre. Je ne le nie pas. Mais je ne me sens ni l'habileté ni la vertu qu'il faudrait pour engager cette chaire dans les luttes du jour sans l'y compromettre, et servir les vérités de circonstances sans nuire aux vérités de tous les temps. Est-il d'ailleurs une seule de ces luttes où les vérités de tous les temps n'aient leur à-propos, et ne puissent être des leçons directes sans être des allusions?

Les rappeler en leur lieu, à titre de vérités qui ont toujours besoin d'être enseignées, parce qu'elles sont toujours désapprises, est le seul intérêt d'allusion que le professeur puisse sans dommage tirer des choses du présent. Encore y faut-il une extrême

réserve : ne sommes-nous pas tout près d'un temps où parler de la famille avec le cœur d'un père pourrait passer pour une caresse oratoire aux préoccupations d'un auditoire frémissant ?

C'est cette réserve, Messieurs, que je m'efforcerai de garder. D'ailleurs, l'art doit se suffire à lui-même ; il n'est pas fait pour servir de texte à des discours sur les choses qui changent, mais pour tenir l'esprit et le cœur au-dessus de leurs vicissitudes. De même que le chrétien se retire et se repose dans sa foi de tous les accidents de la vie, de même celui qui croit à l'art y trouve une défense contre les surprises et une arme contre les doutes qui naissent de tout changement dans les sociétés humaines. Cette foi dans l'art, Messieurs, est plus qu'un goût littéraire : c'est une partie de la science de vivre ; l'ordre qu'elle met dans l'esprit peut s'étendre jusqu'à la conduite. Elle fait plus que nous rendre indépendants des révolutions du goût ou nous consoler de voir la langue offensée ; elle a des remèdes pour des maux plus grands ; et peut-être les exemples ne sont-ils pas rares, en

notre temps de fortunes renversées, d'honnêtes gens qu'elle a soutenus dans l'extrême disgrâce, en mêlant à des purs ravissements les espérances religieuses qui en sont inséparables. Enfin, Messieurs, pour ramener ces idées à notre enseignement, la foi dans l'art y a deux effets bien précieux : elle inspire à l'auditoire l'indulgence pour le professeur qui croit à ce qu'il enseigne, et elle soutient et reconforte le professeur contre la crainte renouvelée à chaque leçon de rester au-dessous de son enseignement.

IIe. Leçon

Des causes de l'infériorité du XVIIIe. Siècle comparé au XVIIe.

Des causes de l'infériorité du XVIIIe siècle comparé au XVIIe.

Si les écrivains du dix-septième siècle ont dû leur supériorité à la connaissance et à la pratique des auteurs anciens, religieux et profanes, il faut bien avouer que l'infériorité relative des écrivains du dix-huitième siècle viendra de la négligence ou du mépris des antiquités païenne et chrétienne. Nous disons « infériorité relative », et ce n'est pas sans raison : les écrivains du dix-huitième siècle ne manquent assurément ni de talent, ni de génie ; ils en ont tout autant que ceux du dix-septième : en quoi leur sont-ils donc inférieurs ? par les œuvres, par les monuments qu'ils ont laissés, et qui, nous le croyons, ne donnent pas la mesure de la capacité, de la puissance créatrice de ces écrivains. De telles idées peuvent paraître bien sévères ; elles ont tout l'air d'axiômes, et même d'axiômes un peu arbitraires. Eh bien ! qu'on les accepte avec confiance ; nous espérons que la suite de ces leçons en montrera la justesse et la vérité.

On nous fera tout d'abord une objection. –

Quoi donc ? déjà la décadence, au lendemain du dix-septième siècle, lorsqu'aucune des lumières qui éclairaient les grands génies de cette époque n'est encore éteinte ! — Cette pensée nous choque ; nous ne saurions l'admettre volontiers, sans résistance, et rien n'est plus simple qu'une pareille disposition d'esprit. Car si la décadence a commencé dès le dix-huitième siècle, où sommes-nous aujourd'hui, nous autres hommes de la seconde moitié du dix-neuvième ? Soit, retranchons le mot ; retranchons même la pensée. La décadence n'est pas venue ; mais craignons-la ; armons-nous contre elle ; entretenons-nous dans un haut état de l'esprit qui l'empêche d'arriver à grands pas ; ne retirons point la nécessité d'avoir un idéal toujours présent à notre âme, et rappelons-nous que ce qui est en deçà ou au delà n'est plus cet idéal.

Les nations ne sont pas éternelles, et comme toute chose périssable, elles ont leur moment de perfection et leur moment de décadence. On peut faire pour elles la même observation que pour la vie de chaque homme en particulier. Il y a un âge où nous sommes, je ne dirai pas parfaits (cet âge-là ne vient jamais !), mais un âge où nous avons le moins d'imper-

fections qu'il nous est possible ; c'est alors ce que j'appellerai notre état de vérité, notre état sain, état qui se prolonge, tant que nous avons la force de nous y maintenir. Les nations ont aussi leur état sain, leur état de vérité ; elles doivent le connaître et en avoir conscience, la nôtre surtout ; ce n'est pas assez d'y arriver, de le connaître ; le beau, c'est de le faire durer.

Nous ne sommes pas quittes des objections. En voici une seconde, plus radicale que la première, et, en apparence, plus difficile à écarter. « Il n'y a pas, dira-t-on, de traditions ou de règles pour le génie ; le génie a en lui toutes les traditions, toutes les règles, toutes les connaissances ; il ne doit tirer aucune ressource du dehors ». Cette opinion flatte les hommes de talent, parce qu'elle les autorise, en quelque sorte à s'abandonner à eux-mêmes, et leur ouvre un champ libre où nulle gêne, nulle contrainte n'embarrassera leurs mouvements ; elle ne sourit pas moins aux lecteurs, parce qu'en reconnaissant au génie cette puissance souveraine, elle n'impose, à ceux qui le jugent, aucune discipline pour arriver au sentiment du beau. On comprend donc sans peine qu'elle ait eu et qu'elle ait encore des partisans. L'un des plus

zélés est assurément le docteur américain Ralph Emerson, dont la théorie, pour ainsi dire farouche et sauvage, peut se résumer en ces quelques mots : « La Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ne nous commanderont plus. Toutes les vérités sont comprises dans la confiance en soi.(1) » Ne croirait-on pas entendre une proclamation d'indépendance ? N'est-ce pas là le cri d'orgueil du pionnier américain qui a devant lui des forêts vierges et des savanes où il va créer un monde, et qui oublie qu'il a derrière lui la civilisation ; la civilisation à laquelle, pourtant, il doit les moyens de fonder une ville dans la solitude !

La doctrine d'Emerson n'est rien qu'une chimère. On a beau dire : le génie tient beaucoup sans doute à la nature, mais il tient beaucoup aussi à l'éducation ; et c'est en ce sens que nous admirons cette parole d'un grand écrivain du dix-huitième siècle : « Le génie est une longue patience. »

L'homme de génie aura d'abord une première connaissance de soi-même et des autres ; mais le désir d'ajouter à cette connaissance s'affai-

(1) Self-trust.

blira bientôt, j'ai presque dit s'éteindre, par suite de l'appétit de la gloire. Or, qui est-ce qui peut satisfaire à cet appétit ? La postérité ? Ah ! qu'importent les applaudissements des siècles futurs ? Frappent-ils nos oreilles ? Feront-ils battre notre cœur ? Ce qui assouvira notre soif de réputation, ce ne sera pas l'heure à venir, mais l'heure présente ; ce ne sera pas demain, mais aujourd'hui. Et le temps où nous vivons est-il toujours sain ? Fait-il toujours aux écrivains des conditions de vérité, de simplicité, de naturel, de bon goût ? N'y a-t-il pas souvent des modes littéraires, surtout dans notre pays si mobile, si changeant, si " ondoyant ", pour me servir de l'expression de Montagne ? Que deviendra l'homme de génie devant un présent qui l'invitera à des défauts estimés, à des vices applaudis, qui l'entraînera doucement dans une mauvaise voie ? Saura-t-il s'arrêter sur cette pente glissante et périlleuse ? Et, plutôt que de se perdre à tout jamais, fera-t-il taire ce besoin de renommée dont il est tourmenté ? Soyez-en sûr, il succombera : la fumée d'un tel encens nous plaît et nous réjouit ; mais, en même temps, sans que nous le sentions, elle nous énivre. Il faut un contrepoids,

et certes, un contrepoids bien efficace à ces puissants attraits d'un si dangereux corrupteur. Même au dix-septième siècle, quand le présent était bon, comme peut l'être le meilleur état de choses dans une société humaine, quand le présent était grand, quand le présent était ce que nous appelions tout à l'heure l'état sain du pays, quand Louis XIV donnait à son peuple un noble exemple, il fallait un contrepoids au présent. Ce contrepoids, il consistait dans la connaissance et la pratique des antiquités païenne et chrétienne. Eh bien! il n'a pas empêché les hommes de génie de faillir quelquefois, de faire, comme dit Corneille, « des glissades » N'a-t-on pas reproché à Racine, le plus humain peut-être de tous les poëtes, d'avoir un moment confondu l'homme de tous les temps et de tous les pays avec le Français du dix-septième siècle?

Si l'éducation, qui fait contrepoids au présent, a manqué au dix huitième siècle, y a-t-il de la sévérité à dire que les hommes de génie y ont été emportés par le présent? N'a-t-on pas droit de juger leurs œuvres inférieures à celles qu'a laissées le siècle nommé par Voltaire lui-même le siècle de Louis XIV?

Les écrivains du dix huitième siècle n'ont

pas voulu de contrepoids. Il y avait en eux une prévention systématique contre l'antiquité profane, un mépris systématique pour l'antiquité religieuse. Nous en prendrons à témoin Voltaire et Montesquieu : on ne nous accusera pas de choisir des esprits subalternes. Or voici comment s'exprime le premier touchant les Sophocle et les Euripide : " Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux, et il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps. Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois ; mais je crois que cet oubli et ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritaient d'être lus, sans doute ; et s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement. " Il faut se rappeler que Voltaire écrivait ces lignes en 1719, c'est-à-dire à vingt-cinq ans. (1)

Montesquieu, de son côté, fait le procès des livres

(1) Voltaire, Lettres sur Œdipe (L. 3.)

saints en général, sous le nom particulier de l'Alcoran :
" S'il faut te dire ce que je pense, je ne m'accommode guère du style figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de petites choses qui me paraissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que des idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre Alcoran, on trouve souvent le langage de Dieu, et les idées des hommes ; comme si, par un admirable caprice, Dieu avait dicté les paroles et que les hommes eussent fourni les pensées.[1]" Cela est ingénieux, je l'avoue ; mais quelle prévention incompréhensible nous voyons percer contre les ouvrages de l'antiquité chrétienne ! Séparer ainsi les idées et l'expression, mettre d'une part un style figuré, de l'autre des pensées puériles, former deux choses distinctes de ce qui ne compose et ne doit composer qu'un tout, c'est vouloir détruire la seule confiance que nous puissions avoir dans les livres !

Qu'en coûtera-t-il aux écrivains du dix-huitième siècle pour avoir négligé ou méprisé les deux antiquités ? D'abord, ils n'auront pas cette connaissance profonde de l'homme, qui nous vient du commerce

(1) Montesquieu, Lettres persanes (L. XCVII)

des auteurs païens. La science de l'homme, c'est le caractère général de l'antiquité classique, surtout de l'antiquité grecque. Si l'on n'admet pas ce caractère, comment s'expliquer cette communication ardente et rapide de nation à nation, de vaincu à vainqueurs, si bien peinte par le mot d'Horace : « La Grèce captive subjugua son farouche vainqueur ? » (1) Pourquoi le vainqueur se laisse-t-il prendre au vaincu ? Parceque celui-ci lui apporte des procédés littéraires, des règles de composition pour l'ode ou la tragédie ? En vérité, cela serait bien misérable ! C'est que la Grèce enseigne aux Romains la science de l'homme, qui fait toute la beauté de la littérature. Sans doute il fallut que Rome se fut élevée à un degré supérieur d'intelligence pour que cette transmission s'accomplît. Il y a loin de Mummius jouant aux dés sur les tableaux de Parrhasius et d'Apelle, à Scipion lisant les chefs-d'œuvres grecs. Mais qu'est-ce qui charmait tant Scipion dans cette lecture, sinon la connaissance du cœur humain qu'il y puisait ? Et Horace, qu'admire-t-il autre chose, en

---

Græcia capta ferum victorem cepit.
(Ep. l. II, Ep. I, v. 156).

étudiant les monuments littéraires de la Grèce ? « Pendant que tu déclames à Rome, dit-il à son ami Lollius, j'ai relu à Préneste le chantre de la guerre de Troie. En quoi consiste le beau, le honteux, l'utile, le nuisible, il nous le dit bien mieux que Chrysippe et Crantor. » (1) C'est une leçon de philosophie qu'Horace trouve dans Homère. C'est à cette école qu'il acquiert la connaissance de l'homme et de la vie que nous voyons briller dans son Epître aux Pisons, Epître si improprement nommée un Art Poétique. Lisez-la en auteur, je ne doute pas que vous soyez frappé de la justesse des préceptes spéciaux à chaque genre littéraire. Mais lisez-la en lecteur, c'est ainsi qu'il faut la lire, et vous serez ravis de la philosophie morale du poète, de sa science de l'homme : « La droite raison, dit-il, est le principe et la source de l'art d'écrire ; les livres de l'école de Socrate pourront vous l'enseigner. (2) » Il ne connaît d'autres maîtres pour

(1) Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi :
Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.
(Ep. lib. 1. Ep. 2 v. 1 et suiv.)

(2) Scribendi recte sapere est et principium et fons ;

les écrivains même, que les philosophes !

Un peu plus tard, Quintilien écrit un traité de l'*Institution Oratoire*. Qu'est-ce qui fait le mérite de cet ouvrage ? Sont-ce ces prescriptions puériles sur la manière de porter sa toge, de tenir ses mains, sa tête, ses jambes ? Quintilien va jusqu'à recommander, qu'on me passe le mot, de ne pas mettre ses doigts dans son nez ! De pareils détails nous font sourire. Mais combien n'admirons-nous pas ces belles pages sur la vie de l'homme, sur les enfants, sur les devoirs du professeur ! Combien nous charme cette intelligence avec laquelle Quintilien se rend compte de nos besoins, de nos délicatesses ; cette sagacité avec laquelle il lit au fond de l'âme humaine ! L'*Institution Oratoire* est moins un traité de rhétorique, qu'un traité de morale, et l'on ne s'étonne pas que ce soit en adressant à Huet, alors évêque de Soissons, un Quintilien de la traduction d'Orazio Toscanella, que La fontaine prenne la défense de l'antiquité classique :

" Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs Elysées."

Lafontaine, on le sait, demandait un jour

(Ad Pisones, v. 353-54). Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

à tous ceux qu'il rencontrait, avec la joie et l'étonnement d'un homme qui vient de faire une grande découverte : « Avez-vous lu Baruch ? » Eh bien ! ce que le fabuliste trouvait dans le prophète sacré, ce qu'il rencontrait chez l'écrivain latin, c'était la science de l'homme, cette science qui constitue le vrai génie, et qu'on apprend par la pratique des antiquités païenne et chrétienne. Il est beau que ce soit un Lafontaine,(2) un Horace,(1) un Boileau, qui proclament avec vérité et éloquence que le génie ne peut se passer de traditions, qu'il n'a pas en lui-même toutes ses ressources ! Nous aimons mieux les croire et suivre leurs leçons, que d'adopter le « Self-Trust » du docteur Emerson !

S'il est vrai que l'art soit l'expression parfaite de la science de l'homme, que devons-nous penser ~~....~~ du dix-huitième siècle, qui négligeait aussi bien Sophocle que Baruch ? La science de l'homme y est incertaine et vacillante : elle échappe aux écrivains. On ne s'explique pas autrement cette inquiétude, cette triste alternative, dans laquelle on est en les lisant. Voltaire, le plus grand poète dramatique du dix-huitième siècle a-t-il connu l'homme ? Oui, quelquefois ; nous en avons

des preuves éclatantes et irrécusables. Mais, la plupart du temps, que sont ses héros, sinon des personnages imaginaires, et, pour emprunter l'expression de Mr. Saint Marc Girardin, des "poupées philosophiques." Nous en pourrions nommer bon nombre : Mahomet, Gengis-Khan, Idamé, que sais-je? Zaïre elle-même, Zaïre, la plus pure et la plus vraie des créations de Voltaire, ne dit-elle pas à sa confidente?

"Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance;
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.(1)"

Bien plus, nous ne croyons pas que Voltaire ait voulu systématiquement donner à ses personnages un vernis philosophique. Il a été dupe de lui-même. Que lui imposaient les goûts de son siècle? Que lui commandait le présent? des héros philosophiques. Voltaire a satisfait le présent, et cela, de bonne foi.

En prose, cette incertitude de la science de l'homme est moins sensible. Qu'on ne pense pas, pour cela, que les prosateurs

(1) Zaïre. Acte 1er Sc. 1re

du dix-huitième siècle aient bien connu l'homme, qu'ils se soient montrés fidèles aux traditions de l'antiquité classique, qu'ils aient sérieusement étudié cette antiquité. A quelle époque, en effet, est né le paradoxe? au dix-huitième siècle; et le paradoxe, qu'est-il autre chose que la passion du nouveau, du contraire de ce qui a été dit, parce qu'on n'a plus foi en ce qui a été dit. On hésite à écrire de telles choses, lorsqu'on peut opposer un contrepoids aux séductions du présent, si funestes à l'homme de lettres.

Voilà ce qui résulte de la négligence de l'antiquité classique. La science de l'homme s'affaiblit. Nous avons des exemples bien frappants de cette triste conséquence dans les Lettres de Voltaire sur Œdipe. L'une de ces lettres est consacrée à l'examen de l'Œdipe de Sophocle. Voltaire s'y montre fort mécontent de l'auteur grec; il ne trouve aucun art dans sa pièce; elle est remplie de fautes grossières qui doivent « révolter » le lecteur. Elle finit à chaque instant. « Tout cela ne ressemble guère à l'ambiguïté des oracles », dit Voltaire, en parlant de la scène où Tirésias découvre à Œdipe la terrible vérité. « Il était difficile de s'expliquer plus claire-

ment, et si vous joignez aux paroles de Tirésias le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à Œdipe qu'il n'était pas fils de Polybe, et l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait son père et qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte."

Et ailleurs : « C'est dans cette scène (la scène entre Œdipe et Jocaste) qu'Œdipe raconte à Jocaste qu'un jour, à table, un homme ivre lui reproche qu'il était un fils supposé : « J'allai trouver le roi et la reine ; je les interrogeai sur ma naissance ; tous deux furent très fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur et de me donner des soupçons. Je partis donc à leur insu, pour aller à Delphes ; Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande ; mais il me dit les choses les plus affreuses et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler : que j'épouserais infailliblement ma propre mère, que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur, que je serais le meurtrier de mon père. »

« Voilà encore la pièce finie. On avait

prédit à Jocaste que son fils tremperait ses mains dans le sang de Laïus et porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils au mont Cithéron et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même scène); Œdipe porte encore les cicatrices de cette blessure. Il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe. Tout cela n'est-il pas pour Œdipe et Jocaste une démonstration de leurs malheurs? Et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

" Tant d'ignorance dans Œdipe et Jocaste n'est qu'un artifice grossier du poète, qui, pour donner à sa pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance, déjà manifestée au deuxième, et qui viole les règles du sens commun pour ne pas manquer en apparence à celles du théâtre !!! " (1)

La critique a répondu à Voltaire, au nom de la seule vraisemblance, pour justifier Sophocle. Elle a dit, pour le premier cas, que Tirésias est consulté par Œdipe à la prière de Créon, et que Créon étant l'ennemi d'Œdipe, il est naturel que celui-ci n'ajoute pas foi aux paroles de Tirésias: pour le second cas, que si Œdipe reconnaît, dans le meurtre dont il se sait coupable,

(1) Lettres sur Œdipe, lettre 3.

des circonstances semblables à celles du meurtre de Laïus qui lui est raconté, il ignore toujours s'il est ou s'il n'est pas fils de Polybe ; rien d'étonnant qu'il ne soit point encore convaincu.

Mais Voltaire peut être confondu d'une manière plus décisive, et cela, au nom de la science de l'homme. Voltaire ne comprend pas la beauté du caractère d'Œdipe. Il s'imagine que c'est par un arrangement dramatique, par suite de je ne sais quel embarras de donner à sa tragédie la longueur nécessaire, que Sophocle fait conserver à Œdipe cette complète incrédulité ; non ; mais Sophocle connaissait la vérité et la nature. Œdipe est homme. Il est curieux, et en même temps il résiste aux apparences. Avant de croire, il veut être pleinement éclairé. Il s'attache à tout ce qui peut le sauver de cette conviction qu'il cherche et qu'il redoute, jusqu'à ce qu'enfin, la lumière étant trop éclatante, pour qu'il reste plus long-temps aveugle, il s'écrie : « Hélas ! hélas ! tout est éclairci ! Soleil, je t'ai vu pour la dernière fois ! Fatale naissance ! Odieux hyménée ! Exécrable parricide ! Voilà ce qui m'était réservé ! » (1)

(1) Ἰού· ἰού· τὰ πάντ᾽ ἂν ἐξίκοι σαφῆ·

Mais, encore une fois, Voltaire avait vingt-cinq ans lorsqu'il écrivait les Lettres sur Œdipe.

Le dix-huitième siècle ne connaissait donc pas l'homme par l'antiquité païenne. Il pouvait le connaître par le dix-septième siècle, qui lui-même avait puisé chez les anciens cette science de l'âme humaine, condition essentielle du génie. Cela est vrai. Mais en supposant qu'on lise les écrivains du dix-septième siècle comme ils doivent être lus, avec réflexion, avec recueillement, avec religion, on n'acquerra pas aussi parfaitement la science de l'homme, que par le commerce de l'antiquité. Lorsqu'on a affaire aux hommes de génie de son pays, et qu'on est soi-même un homme de génie, il faut bien l'avouer, le respect n'est pas très grand. La confiance en soi domine ; on a une invincible disposition à croire qu'on fera tout aussi bien que ses devanciers. La langue même de ces écrivains qui vous est plus familière, que vous entendez parler tous les jours, ne vous inspire pas, si j'ose dire, cette vénération qui vous saisit en présence

Ὦ φῶς, τελευταῖόν σε προσβλέψαιμι νῦν,
Ὅστις πέφασμαι φύς τ' ἀφ' ὧν οὐ χρῆν, ξὺν οἷς τ'
Οὐ χρῆν μ' ὁμιλῶν, οὕς τέ μ' οὐκ ἔδει κτανών.
(Œdipe-roi, v. 1182. Ed. Tauchnitz)

d'un ouvrage écrit dans une langue morte. La science de l'homme, exprimée en grec ou en latin, vous frappera beaucoup plus que cette même science exprimée en français.

C'est du côté de l'esprit que le dix huitième siècle a perdu pour avoir négligé l'antiquité païenne; c'est du côté du caractère qu'il perdra pour avoir négligé l'antiquité religieuse. Puisée dans les auteurs chrétiens, la science de l'homme ne sera plus seulement une sorte de curiosité; elle nous armera d'une sévère prévention contre nous-mêmes. Je sais bien qu'Horace, en lisant Homère, cherchait à devenir meilleur : mais la philosophie d'Horace était bien douce, bien complaisante. L'esprit chrétien est autrement austère et rigide; c'est comme une chose toute différente qu'il nous donne la science du cœur humain, la science de notre cœur. Pascal a été le modèle et la victime de cette science. Elle fut peu populaire au dix-huitième siècle. Parmi les impiétés de Voltaire sont, personne ne l'ignore, ses Remarques sur Pascal, où il est accablé par son irrévérence et par la pauvreté de ses raisons. Nous ne reprochons pas au dix-huitième siècle de ne pas avoir eu cette science sévère, mais de s'être

examiné avec la complaisance de la morale païenne. Les plus rigoureux sont alors païens comme Montagne, plus que lui, moins bien que lui.

Il est pénible de juger si durement des hommes supérieurs, un siècle qui a introduit et répandu le dix-septième siècle en Europe. Mais il vaut mieux aimer la vérité que son pays. Disons-le donc hardiment : au dix-huitième siècle, il y a une décadence morale qu'on ne saurait contester. Les écrivains ont entre eux des querelles violentes, qui dégénèrent bientôt en insultes, non sur le bien et le beau, mais sur la réputation et la gloire. Nous n'osons pas pénétrer bien avant dans leur vie privée ; une loi de convenance, que personne ne doit oublier, nous l'interdit. Toutefois, nous pouvons y toucher. Eh bien ! Montesquieu n'a pas réfuté les Lettres Persanes par l'Esprit des lois, en sorte qu'on craint que la raison de l'Esprit des lois ne soit une raison de respect humain. Buffon avait des mouvements furieux de jalousie contre ses collaborateurs les plus fidèles, contre le vertueux et modeste Daubenton. Nous ne parlerons ni de Rousseau, ni de Voltaire ; leurs scandales ne sont malheureusement que trop connus et trop impardonnables.

Ainsi, c'est par le caractère que les

écrivains du dix huitième siècle ont été punis d'avoir méprisé les auteurs chrétiens et la morale chrétienne. Cependant, ils ont eu leur idéal, bien différent de celui du dix-septième siècle. Le dix septième siècle avait le vrai, le grand, le beau ; le dix-huitième a l'esprit de progrès, de perfectionnement, l'humanité. Ce n'est plus la réforme personnelle ; c'est la correction des autres. Mais lorsqu'on désire pour une société plus de perfectionnement que pour soi, on arrive à l'esprit de chimère, et voilà un des traits du dix-huitième siècle. Lorsqu'on prend, pour mesure du bien que l'on veut dans l'Etat, un bien imaginaire, l'abstraction du bien et non pas le bien dont on est capable, plus on en désire pour autrui, plus on se dispense d'en faire soi-même : encore un trait du dix-huitième siècle. Le devoir envers l'humanité en général exempte du devoir envers chaque homme en particulier : autre trait du dix-huitième siècle. Et l'on n'agit pas pour cela de mauvaise foi. On se laisse prendre sincèrement aux abstractions, à cette image sans corps que l'on se fait de la société, comme Voltaire aux personnages philosophiques qu'il place sur la scène. Mirabeau, le matin,

rêvera du bonheur des affections domestiques, et le soir, brutalisera son fils. Rousseau s'évertuera à répandre, dans une nation pervertie, l'amour de la famille, et, déplorable exemple d'un réformateur, il mettra ses enfants à l'hôpital.

De cette hypocrisie, en quelque sorte naïve, des hommes du dix-huitième siècle, de ce désaccord involontaire et irréfléchi entre leur conduite et leur idéal, est restée, dans notre temps, la mauvaise habitude de professer ce qu'on ne pratique pas. Dieu merci ! nous ne sommes plus des prédicateurs de réformes comme ceux dont nous parlions tout à l'heure. Nous ne prétendons plus aux progrès et aux perfectionnements chimériques : nous tenons davantage aux choses possibles et réelles. Mais, par un défaut né des vices du siècle précédent, nous aimons à nous donner pour ce que nous ne sommes pas. Peut-être avons-nous tort d'attribuer aussi nettement à ce défaut une telle origine. Il ne date pas d'hier; il est de tous les âges ; il n'est pas de notre pays et de notre siècle ; mais général, universel, humain. Écoutons Saint Basile : (1) « Faire en public

(1) Ἐπεὶ τό γε λαμπρῶς μὲν ἐπαινέσαι -την

un éloge pompeux de la vertu, et tenir sur elle de longs discours, mais chez soi, préférer les plaisirs à la modération et mettre le gain au dessus de la justice, c'est imiter les acteurs de théâtre, qui représentent certains personnages et apparaissent le plus souvent comme rois ou comme seigneurs, n'étant d'ailleurs ni seigneurs, ni rois, ni même, peut-être, hommes libres. "
Ce défaut a d'autant plus d'agrément, qu'il peut se concilier avec une certaine bonne foi, et qu'il tient plutôt à la vanité qu'à l'hypocrisie.

En résumé, les écrivains du dix-huitième siècle sont inférieurs à ceux du dix-septième,

---

ἀρετὴν εἰς τὸ μέσον, καὶ μακροὺς ὑπὲρ αὐτῆς ἀποτείνειν λόγους, ἰδία δὲ τὸ ἡδὺ πρὸ τῆς σωφροσύνης καὶ τὸ πλέον ἔχειν πρὸ τοῦ δικαίου τιμᾷν, ἐοικέναι φαίην ἂν ἔγωγε τοῖς ἐπὶ σκηνῆς ὑποκρινομένοις τὰ δράματα, οἳ ὡς βασιλεῖς καὶ δυνάσται πόλλακις εἰσέρχονται, οὔτε βασιλεῖς ὄντες, οὔτε δυνάσται, οὐδὲ μὲν οὖν, τυχὸν ἐλεύθεροι τὸ παράπαν.

St.-Basile, πρὸς τοὺς νέους - Ὅπως ἂν ἐξ Ἑλληνικῶν ὠφελοῖντο λόγων.

et par l'esprit, et par le caractère. Mais il serait injuste d'attribuer aux premiers tout le tort de leur infériorité relative; de même que de faire aux seconds un mérite exclusif de leur supériorité. Il faut se reporter aux temps, et par suite diminuer les torts des écrivains du dix huitième siècle, comme les mérites de ceux du dix septième. Certes, quand on songe à cette époque de Louis XIV, où la société est si unie, si noble, sous un roi auquel Saint-Simon, qui ne peut être ici suspecté de complaisance, donne cet éloge: " qu'on a toujours remarqué en lui la grandeur unie au naturel "; où les faiblesses ont leurs retour; les fautes leurs repentirs; où la morale chrétienne, prêchée par des voix éloquentes trouve un écho dans tous les cœurs; où chacun se montre épris de l'honnête, du bon et du beau alors on est moins superstitieux pour les écrivains du grand siècle, et le plus ardent admirateur se sent comme disposé à leur retirer quelque chose du mérite de leurs ouvrages.

Que l'on compare ensuite le dix-huitième siècle au dix septième. Plus de grandes pensées, plus de grands sentiments; à certains jours, la raison, le plus souvent, l'esprit; des mœurs relâchées; une royauté qui s'aban-

donne : un gouvernement misérable ; des ministres dont la politique consiste à ne rien faire, à mener une existence passive, à garder une complète indifférence ; partout la décadence, en un mot ; on est tenté d'admettre, pour ainsi dire, des circonstances atténuantes en faveur des écrivains du dix-huitième siècle. On accepte comme une vérité incontestable que les écrivains forment leur temps ; il n'est pas moins juste d'affirmer que chaque temps forme ses écrivains. Ce sont deux pouvoirs qui agissent l'un sur l'autre, dont l'influence est mutuelle, les effets réciproques : « Accipiunt reddunt que simul. » Nous autres lecteurs, nous prétendons nous tenir à l'écart, comme si nous n'avions pas aussi notre part de responsabilité dans les livres qui se publient. Cette réflexion s'applique surtout à notre pays. En Angleterre, par exemple, les mauvais romans sont arrêtés par la résistance de chaque Anglais à l'écrivain. En France, nous ne savons pas lutter contre les livres qui flattent nos passions. Nous les lisons avec un empressement voisin de la fureur, et ainsi, nous encourageons les auteurs à recommencer le plus vite possible. L'accueil que nous leur faisons les anime et les excite ; ils vont s'efforcer de conserver nos

bonnes grâces qu'ils ont si bien méritées : nous les corrompons autant qu'ils nous corrompent.

Nous sommes donc rigoureux, mais non pas injustes à l'égard des écrivains du dix huitième siècle ; le jugement que nous portons sur eux est sévère, mais non pas inique. La suite de ces leçons le montrera. Entêtés des grands hommes du dix-septième siècle, nous saurons, à l'occasion, proclamer les beautés de ceux du dix-huitième. Nous admirerons leurs hautes idées spéculatives, et la langue dont ils se servent pour les exprimer ; mais nous regretterons toujours l'usage qu'ils font de ces idées. Les vérités philosophiques du dix-huitième siècle sont comme ces armures polies et luisantes, suspendues dans les temples ; un jour de combat, on les détache, et c'est pour les rapporter souillées de boue et de sang !

Jarry.

III.e Leçon.

Guerre contre les anciens
au XVII.e siècle.
Desmarets de Saint-Sorlin.

Guerre contre les anciens au XVIIe. siècle.
Desmarets de Saint-Sorlin.

Les attaques contre l'antiquité païenne et contre la philosophie chrétienne ne datent pas du dix-huitième siècle ; elles sont antérieures même à la seconde moitié du dix-septième. Ce n'est point Perrault qui le premier sonna la trompette contre les anciens ; il avait eu des devanciers, et Boileau avait étudié la rhétorique sous un homme qui, comme il nous le raconte, n'était pas plus ami d'Homère que l'auteur du Saint-Paulin. D'un autre côté, avant le discrédit que les habiles insinuations de Bayle parvinrent à jeter sur la théologie, la philosophie chrétienne avait eu des détracteurs dès le milieu du dix-septième siècle. A quoi cela tient-il ? à ce que, dans ce monde le bien n'est jamais séparé du mal. C'est quand le génie français, éclairé par les deux antiquités comme par deux flambeaux lumineux, marche d'un pas sûr vers l'idéal où ils le conduisent, que commence la double guerre contre l'antiquité classique et la morale chrétienne.

La lutte contre les anciens présente trois

périodes ; la dernière est du commencement du dix-huitième siècle ; elle a pour héros Houdart de la Motte, discrètement soutenu par Fontenelle et que malheureusement Fénelon ne désavoue pas. La seconde est de la fin du dix-septième siècle ; les ennemis des Grecs et des Latins ont alors à leur tête Charles Perrault, qui a l'honneur d'être contredit par Boileau et doit sans doute à un tel adversaire la célébrité qui est restée attachée à son nom. Mais celui qui commença l'attaque contre l'antiquité, fut Desmarets de St. Sorlin, dans son Traité pour juger des poëtes grecs, latins et français, publié en 1670. Il se fait honneur d'avoir été ainsi le premier à ouvrir le feu : « Puisque les amans des anciens nous croient si indignes de leur estime, j'entreprends, dit-il, de repousser l'injure et je m'expose le premier aux coups, marchant à la tête de tous les intéressés à soutenir leur honneur. » Nous verrons bientôt si cette lutte porta bonheur à Desmarets, mais avant de raconter le combat, disons quelques mots sur le combattant.

Jean Desmarets de St. Sorlin fut un personnage considérable dans son temps. Doué d'un talent facile, il entra avant dans la familiarité de Richelieu. Le Cardinal trouvait

sans doute chez lui cet esprit de suite qu'il reprochait à Corneille de ne pas avoir. Desmarets rappelle avec vanité ces relations, et nous représente Richelieu s'entretenant avec quelques beaux esprits, au sortir de son cabinet de Ministre, parlant à l'un de littérature, à l'autre de théologie et faisant encore admirer en traitant de pareils sujets cette forte intelligence qui remuait alors l'Europe. Mazarin, qui montrait peu de goût pour les lettres et ceux qui s'en occupaient, négligea Desmarets ; celui-ci demeura dans une sorte de disgrâce jusqu'à ce que Colbert fut arrivé au pouvoir et l'appela au poste assez élevé de contrôleur à l'extraordinaire de la guerre.

Quant aux écrits de Desmarets, ils sont fort divers : comédies, romans, poëmes héroïques, traités de théologie, remarques critiques : on peut cependant les ramener sous deux genres principaux, qui répondent aux deux tours d'esprit du temps. Le public alors s'occupait de romans et de théologie contentieuse ; Desmarets avec sa facilité naturelle écrivit pour satisfaire ce double goût du public. De 1658 à 1670, on le voit prendre une grande part aux querelles religieuses ; c'est alors qu'il publie son Avis du St. Esprit, où il prophétise au roi la venue d'une armée

de deux cent mille saints pour entreprendre la conversion des hérétiques et des Jansénistes ; c'est alors aussi que Nicole au nom de Port-royal lui répond par les Lettres d'un visionnaire ; on sait que Nicole ayant mal parlé du théâtre, Racine crut nécessaire de se mêler à la lutte et qu'il écrivit à cette occasion contre ses anciens maîtres deux lettres fort piquantes, mais qui font plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur. Cependant en 1670 le bruit des querelles religieuses avait presque cessé ; la gloire des lettres commençait à dominer les autres gloires. C'était le temps où l'antiquité était remise en honneur ; on revenait aussi aux écrivains français du commencement du siècle pour les attaquer ; Desmarets était du nombre. Molière avait donné presque toutes ses grandes pièces ; Racine avait écrit Andromaque et Britannicus ; Boileau plusieurs de ses Satires et de ses Epîtres, et il récitait déjà dans les sociétés une partie de l'Art poétique. Devant de tels hommes, la réputation des écrivains du temps de Richelieu et de Mazarin, Descartes, Corneille exceptés, ne pouvait que pâlir. Desmarets sentit sa propre décadence, et il éclata contre les novateurs et contre les anciens, dont les premiers se prétendaient les disciples. Le Traité pour juger des poëtes grecs, latins et français ne reçut,

Pascal et

pas de réponse. L'auteur en fut vivement blessé ; on le voit par la violence avec laquelle il attaque de nouveau les anciens et leurs partisans dans une seconde édition du Clovis, qu'il fit précéder d'une Épitre au roi. — Boileau, dans une pièce fameuse adressée à Louis XIV, avait introduit le dieu du Rhin essayant en vain de lutter contre les armes françaises : Desmarets trouve cette fiction froide et il a raison. Mais, chose singulière ! et qui ferait penser que l'envie plutôt qu'une vue claire de la vérité a porté Desmarets à condamner l'allégorie de Boileau, c'est qu'il loue précisément un vers où celui-ci semble avoir oublié son bon goût ordinaire :

« Le destin à ses yeux n'oserait balancer »

ce qui est une fanfaronnade aussi peu digne de Boileau que de Louis XIV. Boileau de son côté ne ménageait pas entièrement Desmarets. L'art poétique n'avait pas encore paru ; mais l'auteur en lisait des fragments à ses amis, et on pouvait y trouver plus d'une allusion à Desmarets :

« C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poëtes »
(etc, etc, Chant III)

Ailleurs l'allusion est plus transparente encore :

« Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds,
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser :
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention,
Homère n'entend pas la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bons sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leur tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière. »

(Chant III).

Il y avait là de quoi piquer au vif même un poëte moins vaniteux que Desmarets ; celui-ci prit feu de nouveau et publia, sous forme de dialogue, la <u>défense du poëme héroïque</u> et ses

Remarques critiques sur les ouvrages du Sr. Despréaux. Trois personnages figurent ici : l'auteur qui défend ses livres, un second qui les attaque, enfin un Philinte qui tantôt se porte du côté de l'auteur, tantôt du côté de son adversaire, mais bien plus souvent vers l'auteur. Ajoutons que celui-ci ne conserve pas long-temps à ses personnages leurs caractères distincts ; bientôt il oublie la vraisemblance, et en fait trois Desmarets. Boileau cette fois ne voulut pas répondre, par égard sans doute pour la vieillesse de son adversaire, qui en effet avait alors près de quatre-vingts ans et allait mourir deux ans plus tard.

Mais revenons à l'écrit de Desmarets qui nous intéresse surtout, le Traité pour juger des poètes grecs, latins et français. Ce n'est point un ouvrage méprisable ; on y trouve de la chaleur, du naturel et quelques bonnes raisons. L'auteur en le composant a eu le double but (1°) de venger le Clovis du dédain des novateurs, et de faire une théorie à l'honneur de Clovis ; (2°) d'attaquer les anciens dont s'autorisaient les ennemis de Clovis. On le voit, la pensée était petite ; elle ne pouvait inspirer à Desmarets de grandes choses, mais elle lui en inspira d'ingénieuses. Pour Desmarets, le dernier effort de la poésie, c'est le poëme héroïque,

et le meilleur des poèmes héroïques, c'est le Clovis. L'auteur d'un poème héroïque doit être capable de faire des tragédies, des comédies, des élégies, des sonnets; Desmarets s'était en effet exercé dans tous ces genres; il croyait également connaître l'architecture, la musique, la peinture, ce qui n'est pas moins indispensable pour produire une épopée parfaite. Les anciens n'ont ni invention, ni noblesse; de plus ils sont les auxiliaires de l'impiété: ainsi, dès 1670, on leur adressait un reproche que nous avons vu renouveler de notre temps et sous nos yeux même.

Mépriser l'antiquité païenne, c'est se priver d'un moyen de connaître à fond la nature humaine et son propre cœur: les livres de Desmarets le montrent suffisamment. Il reproche à l'Achille d'Homère d'être trop peu noble et trop peu héroïque: « Ce héros, dit Desmarets, pendant tout le temps du poème, n'y fait presque rien que se reposer dans sa tente, par dépit de ce qu'Agamemnon lui avait enlevé Briséis; et il ne fait aucune action héroïque, ni pour ravoir sa maîtresse, ni pour la prise de Troie, pour laquelle seule il était venu en Phrygie; si non qu'enfin par colère encore de ce qu'Hector avait tué Patrocle son ami et pour se venger en son particulier, et non pour venger la Grèce du rapt d'Hélène,

il le combat et le tue, et exerce de grandes inhumanités contre son corps. Tout cela n'est que colère, et ce ne sont pas des actions nobles et héroïques" (Traité pour juger des poëtes grecs, latins et français, ch. XI)
Ainsi ce que Desmarets blâme dans la peinture du caractère d'Achille, c'est précisément ce qui en fait la vérité, les passions de l'homme mêlées à l'héroïsme. Combien ce caractère a été mieux compris par un de ces anciens qu'attaquait Desmarets, et par un des novateurs à qui il refusait de rendre justice !

« Scriptor, honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis. »

(Horace, Art poétiq. v. 120)

« Des héros de roman fuyez les petitesses ;
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt ;
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature. »

(Boileau, Art poétiq. Ch. III)

Enée n'est pas un personnage aussi intéressant

qu'Achille, cela est vrai. N'ayant pas de grandes passions, il nous touche moins, et peut-être n'avons-nous pas assez de sympathie pour le genre de vertus qui illustre surtout Enée: Sum pius Aeneas. Quoiqu'il en soit, la sagesse et le calme de ce personnage devaient plaire à Desmarets moins qu'à tout autre: car pour Desmarets, le véritable héros c'est le Capitan. Or Enée exprime quelquefois des sentiments naturels qu'un Capitan n'avoue jamais:

" Extemplo Aeneae solvuntur frigore membra "

Un héros avoir peur! Quelle pitié! Desmarets plaint presque Virgile " de n'avoir pas eu le cœur assez haut pour faire concevoir une haute idée de la valeur de son héros ", et il sait beaucoup de gré à M. Segrais d'avoir ainsi adouci, dans sa traduction de l'Enéide, le trait que nous venons de citer:

" Enée en fut surpris."

Dans le troisième livre, Virgile fait dire devant Didon par Enée même sur la grande peur qu'il eut du Cyclope:

" Nos procul inde fugam trepidi celerare "

et Mr. Segrais a encore, suivant Desmarets, le bon goût de traduire:

" Nous partons ".

Cependant si Desmarets et Segrais n'avaient pas été entraînés par le tour d'esprit de leur temps, ils auraient vu que cette peinture de la tempête dès

premier livre, que l'un critiquait et que l'autre croyait avoir besoin d'adoucissement, était un des plus beaux passages de l'*Enéide*. Ce n'est point la crainte pour sa propre vie, mais une terreur religieuse qui fait trembler Enée, ce héros si soumis aux dieux (*Sum pius Æneas*); car il sait que la tempête qui va fondre sur ses vaisseaux est un effet de la colère de Junon. Et la preuve qu'Enée ne craint pas la mort, c'est qu'aussitôt qu'il voit la nuit de la tempête descendre sur la mer, il s'écrie :

« O ter que quater que beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere ! O Danaum fortissime gentis,
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tua que animam hanc effundere dextra,
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virum, galeas que et fortia corpora volvit ! »

Au troisième livre, les mêmes motifs déterminent la retraite d'Enée : Polyphème est un dieu, fils de Neptune ; et Enée regarderait comme un sacrilège de lutter contre la divinité.

Ainsi donc ce que prouvent les critiques de Desmarets contre Homère et Virgile, c'est qu'il ne connaissait point la nature humaine. Se connut-il mieux lui-même ? c'est ce

qu'un coup-d'œil jeté sur le caractère de Desmarets va nous montrer. Il serait peut-être de bonne guerre ici d'aller chercher ce que les adversaires de Desmarets ont pu dire sur sa personne ; mais nous ne voulons pas user de ce moyen légitime. Ne croyons donc pas avec Nicole que dans l'affaire du fanatique Morin, Desmarets joua le rôle d'agent provocateur, ni que ses dépositions aient contribué à faire brûler ce malheureux : voyons plutôt ce qu'ont dit de Desmarets ceux qui faisaient profession d'être ses amis.

Le jour où Huet, le savant évêque d'Avranches, fut reçu à l'académie, Desmarets lut son poème de Clovis. Huet, racontant dans ses Mémoires les détails de cette séance, après des éloges donnés au poème de Desmarets, ajoute : « On remarqua que dans ce poème il rabaissait trop les poètes anciens et faisait entendre assez clairement qu'Homère, Virgile, Pindare devaient lui céder la palme de la victoire. Cependant il eût pensé différemment, s'il eût mieux connu l'antiquité et lui-même ! » Huet a mis le doigt sur le vrai défaut de Desmarets : il ne connut ni les anciens, ni l'homme, ni lui-même. Ce qui fait le fond de son caractère, c'est la vanité littéraire, défaut propre à

presque tous les auteurs et même à bon nombre de lecteurs. Cette vanité littéraire était aggravée chez Desmarets par les prétentions ordinaires de la vieillesse contre les choses d'un autre âge :

" Laudator temporis acti
Se puero. "

(Horace, Art poétique v. 178.)

Elle le remplissait d'ailleurs de toutes les illusions dont elle compose toujours son cortège : ainsi Desmarets s'imagine que l'Art poétique de Boileau n'a été écrit que pour répondre au Clovis et au Traité pour juger des poëtes grecs, latins et français ; il croit aussi, sans doute parce que le succès de Clovis commençait à être fort contesté, qu'il suffit à un écrivain de quelques approbateurs d'élite, quoique lui-même par un retour à la réalité fasse observer que le Clovis a eu plusieurs éditions. Il est rare qu'un auteur vain ne tombe pas dans la mauvaise foi : quand il s'agit d'attaquer les anciens, Juvénal aux yeux de Desmarets est un déclamateur ; le même poëte n'a pas fait un mauvais vers, dès qu'il s'agit de l'opposer à Boileau. Enfin à la vanité Desmarets a eu le tort d'ajouter la méchanceté. Au temps de Desmarets, on ne détruisait pas une ville, comme Collot-d'Herbois, pour y avoir été sifflé ; mais

on dénonçait ses adversaires au roi et on l'engageait à prendre parti contre eux : vilain moyen dont Desmarets ne s'interdit pas l'usage : dans son Épître au Roi, après avoir engagé Louis XIV à prendre fait et cause pour Clovis, il insinue que ceux qui proscrivent les ornements chrétiens dans la poésie manquent de foi ; et il exprime cette accusation en prose et en vers, comme s'il avait peur de n'être pas assez écouté : « Ces hommes qui ont peu de religion et de capacité, et beaucoup d'orgueil et d'envie, ont tant d'audace que pour faire mépriser nos poëmes chrétiens, ils méprisent hautement notre religion et notre langue. »

« Grand monarque, permets que la force des vers
T'anime pour venger le vrai Dieu que tu sers,
De ces hommes sans foi de qui la fantaisie
Veut nous faire payens au moins en poésie »
etc, etc.

Dans sa Satire sur l'homme, Boileau s'était échappé dans une boutade contre Alexandre.
« Quoi ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendres ?
Ce fougueux l'Angéli, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ? »
Ailleurs, dans l'Épître première, il semblait par la bouche de Cinéas conseiller à Louis XIV la modération dans ses conquêtes. Desmarets dénonce

au roi ces deux passages ; il trouve l'auteur bien osé de donner des leçons de repos et de paix à celui qui vient de vaincre la Hollande. Toutefois hâtons-nous d'ajouter à la décharge de Desmarets, que ce que nous lui reprochons ici était un vice de son temps : Boileau lui-même sollicita et eut le malheur d'obtenir la suppression par ordre de la Cour d'une satire de Boursault.

Desmarets représente à merveille pour nous l'homme du présent, qui fait sa fortune par le tour d'esprit du moment et s'arrête après quelques succès ainsi obtenus. Au temps de Desmarets, le tour d'esprit était pour le roman et la théologie, c'est-à-dire, comme écrivait St Evremond" pour l'amour (on peut ajouter la religion) tiré du cœur à l'esprit : Desmarets fit donc des romans et de la théologie dans le goût de ses contemporains ; puis arrivé à une certaine réputation et reçu à l'Académie, il en resta là : son esprit facile, mais ennemi du travail, n'eut pas de quoi se renouveler et tomba dans l'impuissance. Tel est le sort de bien des auteurs, courus d'abord par la multitude, mais qui, pour n'avoir travaillé qu'en vue de satisfaire des goûts passagers, sont promptement oubliés.

Cependant tout n'est pas à dédaigner dans les livres de Desmarets. Son Traité pour juger

des poëtes grecs, latins et français, renferme des vues élevées sur la langue française; malheureusement il ne voit les modèles de cette langue que chez ses amis; ni Descartes, ni Pascal ne sont nommés par Desmarets; il se souvient, il est vrai, de Malherbe, mais il ne mentionne ni Corneille, ni Molière, encore moins Racine et Boileau. Contre ce dernier, Desmarets eut raison quand il blâma la fiction du Rhin et écrivit ces vers en s'adressant à Louis XIV:

« Et quand du dieu du Rhin l'on feint la fière image
S'opposant en fureur à ton fameux passage,
On ternit par le faux la pure vérité
De l'effort qui dompta ce grand fleuve indompté.
Forcer les éléments par un cœur héroïque,
Est bien plus que lutter contre un dieu chimérique
A ta haute valeur c'est être injurieux,
Que de mêler la fable à tes faits glorieux;
Recourir à la feinte offense ta victoire;
Et c'est moins dire en vers que n'en dira l'histoire. »

Épître au Roi,
(en tête du Clovis)

Dans sa Défense du poëme héroïque, Desmarets montre encore fort bien à Boileau par où pèche sa théorie. Ce dernier a raison de ne pas vouloir qu'on mêle les mystères chrétiens à la littérature

mais Boileau devait faire une réserve pour la morale si sublime du Christianisme, et il a le tort de ne rien dire qui fasse prévoir Esther ou Athalie, rien qui fasse souvenir de Polyeucte. On doit savoir gré à Desmarets d'avoir indiqué que l'histoire d'Esther pourrait fournir le sujet d'une tragédie. Enfin, il ne faut pas oublier que Desmarets, lorsqu'il livrait ces combats contre les anciens, avait près de quatre-vingts ans : il y a certainement quelque chose de respectable dans cette ardeur d'un octogénaire à prendre ainsi en main ce qu'il croyait être le parti de la littérature et de la gloire de son pays.

Quant à nous, comme conclusion de cette étude sur Desmarets, disons que la guerre à l'antiquité païenne n'a point porté bonheur à celui qui en donna le signal. Le premier adversaire des anciens fut un homme d'esprit qui s'ignorait lui-même ; un poëte qui n'eut d'autre idée que de faire valoir ses propres ouvrages ; un chrétien qui oublia plus d'une fois la modération et qui, s'il a été sincère, a pu faire douter souvent de sa sincérité.

H. Klipffel.

IV Livre

L'antiquité classique
appréciée au XVIIe siècle
par
Desmarets de Saint-Sorlin ;
Le père Le Bossu ;
Le père Bouhours.

IVe. Leçon.

L'antiquité classique
appréciée au XVIIe. siècle
par
Desmarets de Saint-Sorlin ;
Le père Lebossu ;
Le père Bouhours.

L'antiquité classique appréciée au XVIIe. siècle par Desmarets de S^t. Sorlin; le père Lebossu; le père Bouhours

Nous n'avons pas tout dit sur Desmarets de S^t. Sorlin et sur cette première campagne qu'il a ouverte contre l'antiquité classique. En décriant Homère et Virgile qu'il avait cru remplacer et qui venaient, grâce à Boileau et à son école, de prendre leur revanche, l'auteur délaissé du Clovis obéissait sans doute avant tout à un ressentiment tout personnel; mais en même temps il exprimait l'opinion d'une assez notable partie du public lettré de cette époque, et engageait dans sa querelle une cause qui au fond n'était pas la sienne. Oublions donc aujourd'hui les fanfaronnades, les excès et les bizarreries de tout genre où l'entraînait sa vanité blessée et qui ne servaient qu'à tourner en ridicule la doctrine qu'il défendait: laissons-le tantôt se représenter lui-même victorieux des poëtes anciens et paré de leur dépouille, tantôt en appeler à l'autorité royale contre ces mêmes poëtes, ou du moins contre leurs modernes partisans; passons sur l'étrange procès qu'il a intenté à la langue latine, et sur les délicatesses d'oreille

qui lui faisaient critiquer, par exemple, dans ce vers :

« Illa quidem stygia nabat jam frigida cymba »

précisément ce qui en fait pour nous la douce et triste harmonie, c'est-à-dire le retour fréquent de la voyelle a : et demandons-nous en quoi consistait au juste ce préjugé contre l'antiquité classique assez répandu du temps de Desmarets, dont il s'est fait par dépit plutôt que par conviction l'interprète et le défenseur.

Le reproche qu'on adressait autour de Desmarets aux poëtes, et particulièrement aux poëtes épiques de l'antiquité, semble au premier coup-d'œil assez mal déterminé : on les accusait de manquer de jugement. On sait ce que valent en général les accusations de ce genre. Nous disons qu'un homme ne sait point juger, quand il ne juge point comme nous ; et qu'il offense la raison, lors qu'il choque nos préjugés ou notre imagination : et de ce mot seul nous pouvons conclure qu'il y avait dans les poëtes anciens quelque chose qui choquait le tour d'esprit des contemporains de Desmarets. Or c'était particulièrement dans la peinture des caractères que les Homère et les Virgile avaient, au dire de cette école, manqué de jugement, ce qui veut dire fort clairement pour nous,

qu'Homère et Virgile ne peignaient point l'homme tel que l'eussent souhaité les critiques français de l'an 1660 après Jésus-Christ. On s'était formé à cette époque, sous l'influence tout à la fois des romans et de la théologie contentieuse, une certaine idée de perfection qui n'a d'autre défaut que d'être au-dessus de la nature et des forces de l'homme. On rêvait un homme exempt de toutes les faiblesses de l'humanité, toujours maître de lui-même et toujours égal à lui-même, que son courage n'emportât ou ne trahît jamais : et cet homme idéal qui rappelait un héros de roman, dans la langue des romans, et un parfait, dans la langue de la théologie, semblait seul digne d'être offert aux regards et à l'admiration des hommes dans un poème épique. La conséquence naturelle de cette doctrine, c'est que toutes les fois qu'un poète peignait dans une épopée un héros imparfait, il s'écartait de la véritable destination de l'épopée, en même temps que de la véritable idée de l'héroïsme, ou en d'autres termes, qu'il manquait de jugement. Ainsi Homère manquait de jugement, parce qu'Achille s'emporte contre Agamemnon, et refuse aux Grecs le secours de son bras lorsqu'on lui a enlevé sa captive. Virgile manquait de jugement, parce qu'Enée

est glacé d'épouvante au milieu d'une tempête, et fuit en toute hâte devant Polyphème et les Cyclopes assemblés sur le rivage de Sicile. Mais ce n'était pas tout. De même que les critiques du parti de Desmarets n'entendaient pas que dans un poëme épique on fût vertueux à demi, ils n'entendaient pas non plus qu'on fût méchant à demi; et lorsque le poëte opposait au principal personnage, en faveur duquel il doit nous intéresser, un second personnage contre lequel au contraire nous devons prendre parti, il fallait, selon eux, qu'il opposât à un héros parfait un scélérat parfait; et, s'il leur laissait quelque ombre de vertu ou de repentir, il manquait encore de jugement. Ainsi Virgile manquait de jugement parce que Mézence, qu'il représente comme le contempteur des dieux (Contemptor divûm Mezentius) et dont il peint les horribles cruautés (Mortua quin etiam jungebat corpora vivis) lorsqu'il est vaincu par Enée et près d'expirer, lui demande pour dernière grâce d'être enseveli dans le même tombeau que son fils. Comment un impie pouvait-il en mourant songer à sa sépulture? Comment un homme aussi cruel et aussi insensible pouvait-il montrer quelque tendresse pour son fils? Mézence dans ce dernier moment n'était-il pas en contra-

diction tout à la fois avec le type de scélérat parfait et avec lui même ? Et comment soutenir que Virgile n'avait point dans cet endroit manqué de jugement ? Or, à nos yeux, si quelqu'un manque de jugement dans toute cette querelle, c'est assurément Desmarets et ses amis ; et cela faute de connaître l'homme. S'ils avaient connu l'homme, ils auraient vu d'abord que le scélérat parfait, aussi bien que le héros parfait, ne sont point dans la nature humaine ; et que, s'il est permis aux poëtes, pour élever notre esprit, de peindre l'homme meilleur qu'il n'est et tel qu'il devrait être, ou encore de le peindre plus méchant qu'il n'est, et de pousser à bout la méchanceté humaine afin de nous en inspirer l'horreur, il ne lui est pas défendu pour cela de peindre l'homme tel qu'il est, avec son mélange naturel de grandeur et de faiblesse : ils auraient vu aussi que l'unité d'un caractère ne consiste pas à réunir toutes les qualités ou tous les défauts, ni même à soutenir ses qualités et ses défauts jusqu'au bout ; mais qu'un caractère est un, lorsqu'il a un défaut ou une qualité dominante, et d'autres défauts ou d'autres qualités naturellement compatibles avec celle-là ; et qu'il est un encore, lorsqu'il n'a que ces retours de passion, et ces alternatives d'éni-

vrement et d'abattement qui tiennent à la nature même des passions: qu'enfin l'unité n'est point l'uniformité, et que des inconséquences ne sont point des contradictions. Dans la dernière leçon, nous avons justifié contre Desmarets Achille et Enée; nous n'aurions point de peine dans celle-ci à justifier Mézence. Le trait caractéristique de Mézence, c'est la cruauté et le mépris des dieux. Or l'amour de Mézence pour son fils est parfaitement compatible avec cet orgueil farouche qui le rend insensible et cruel pour le reste des hommes: car son fils est un autre lui-même, et en aimant son fils, il n'aime toujours que lui-même. Ce même orgueil qui lui fait aussi mépriser les dieux, peut fléchir aux approches de la mort, sans que l'unité de son caractère en soit le moindrement altérée. Quand Mézence est abattu aux pieds d'Enée, et que cette ivresse de la puissance et de la force qui lui avait tourné la tête, s'est dissipée, quand de plus il vient de perdre son fils, sa seule joie et sa seule consolation sur la terre, on conçoit qu'il se souvienne des dieux qu'il a bravés, et craigne, si Enée lui refuse un tombeau, d'errer sur les bords du Styx. C'est là une inconséquence, ce n'est point une contradiction et une impossibilité. Remarquons de

plus que Mézence ne demande pas tant à être enseveli qu'à être réuni à son fils dans le même tombeau, et qu'ainsi l'inconséquence qui choque Desmarets, dans cette crainte religieuse qu'il montre à ses derniers instants, est encore atténuée par ce dernier trait de l'amour paternel survivant à la mort même. Nous concevons donc parfaitement que le guerrier farouche qui tout à l'heure s'écriait :

« Dextra mihi deus, et telum quod missile libro,
Nunc adsint. »

prononce en mourant ces beaux vers :

« Hostis amare, quid increpitas, mortemque minaris?
Nullum in cæde nefas : nec sic ad prœlia veni,
Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lausus.
Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro :
Corpus humo patiare tegi. Scio acerba meorum
Circumstare odia : hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulchro. »

Ainsi Desmarets et son école ne connaissaient pas l'homme, l'homme tel qu'il est dans tous les temps, avec toutes les alternatives et toutes les inconséquences de ses passions : ajoutons qu'ils ne connaissaient pas mieux l'homme tel qu'il se montre aux diverses époques de l'histoire,

avec les traits particuliers qu'il doit à tel ou tel état de civilisation, en un mot l'homme historique. Il blâme, par exemple, les plaisanteries cruelles et assez bizarres en effet, au moins pour l'expression, que Patrocle adresse au cocher d'Hector, après l'avoir renversé du char de son maître. Il ne voit pas que ces outrages envers un ennemi vaincu, qui ne sont plus dans nos mœurs, et qui eussent surtout déshonoré un héros de roman du dix-septième siècle, étaient au contraire familiers aux héros des temps homériques, et leur semblaient chose toute naturelle et comme un des droits de la victoire. Du reste on peut dire que dans ce passage il méconnaît à la fois l'homme historique et l'homme de tous les temps. Ces railleries et ces insultes sont bien dans le caractère de Patrocle, qui lui-même est bien dans la nature humaine. Patrocle est d'un caractère faible et léger, et naturellement porté à l'insulte : il est sorti du camp des Grecs pour combattre Hector ; il est revêtu des armes d'Achille ; il est comme étourdi par la grandeur d'une entreprise au-dessus de ses forces, et par un premier succès ; avec un tel caractère et dans une telle situation, il est bien homme à insulter son ennemi après l'avoir abattu et à railler le cocher d'Hector sur son habileté à faire le plongeon du haut d'un char dans la

plaine. Ce sont là, sauf encore une fois la forme un peu bizarre de la plaisanterie, des traits qui ne sont pas seulement d'une vérité historique et locale, mais, ce qui vaut encore mieux, de vérité éternelle, et que l'on n'a point de peine à comprendre et à admirer, lorsqu'on connaît mieux que Desmarets et l'histoire et surtout le cœur humain.

Tel fut l'homme qui le premier en France entreprit une guerre en règle contre l'antiquité classique : telle fut sa doctrine ; telle fut la cause de ses erreurs. Au reste nous devons convenir que si Desmarets et la partie du public lettré qu'il représentait ne gardait point de mesure dans son mépris pour les Anciens, les partisans des Anciens, représentés par le père Le Bossu, n'en gardaient point non plus dans leur admiration ; et que s'il ne connaissait point l'homme, ses adversaires ne le connaissaient pas mieux que lui : de façon que faute de cette science de l'homme qui est la seule règle du goût en littérature, les uns étaient injustes dans leurs critiques en faisant des défauts aux anciens de leurs véritables mérites, et les autres n'étaient guère moins injustes dans leurs éloges, en prêtant aux Anciens des mérites qu'ils n'avaient pas, et qu'ils eussent peut-être été bien fâchés d'avoir.

La doctrine du père Le Bossu sur l'anti-

quité classique et particulièrement sur les grands poètes épiques de l'antiquité, telle qu'elle est exposée et soutenue dans son Traité du poëme épique, semble le contrepied exact de celle de Desmarets. Le grand mérite des Anciens, à ses yeux, c'est le jugement : mais le jugement pour lui ce n'est pas cette vue juste mais soudaine de la vérité, et cette raison en quelque sorte instinctive qui accompagne le génie, si elle n'est pas le génie même ; c'est la réflexion lente et patiente d'un écrivain qui s'enferme dans son cabinet pour combiner péniblement et selon les règles d'Aristote une action épique. Si Lebossu se contentait de dire qu'Homère et Virgile, pour être inspirés et sublimes, n'en sont pas moins judicieux et raisonnables, et qu'il nous est facile, après les avoir lus, de nous expliquer et pour ainsi dire de nous justifier à nous-mêmes le plaisir qu'ils nous ont causé, il admirerait chez eux le mérite qui y est en effet et nous serions de son avis. Mais quand il prétend qu'ils ne sont que judicieux et raisonnables, et qu'ils ont froidement calculé le plaisir qu'ils nous causeraient par tel ou tel artifice poétique, il leur fait honneur d'un mérite qu'ils n'ont point, et qui selon nous serait chez eux un très grand défaut. A l'entendre, il semble qu'Homère

ait vécu après Aristote, et ait appris de lui les règles de l'épopée : ou plutôt qu'il se soit tracé à lui-même ces règles avant de les appliquer, et qu'il soit à la fois Aristote et Homère. Nous concevons jusqu'à un certain point qu'on fasse honneur de cette parfaite connaissance et de cette exacte application des règles à Virgile, qui avait en effet lu Aristote, et qui, à l'époque où il vivait, devait travailler souvent à tête reposée : encore n'est-ce pas une raison pour lui refuser l'inspiration et le génie. Mais Homère inventant les règles d'Aristote ; Homère travaillant dans un cabinet ! Que nous sommes loin de ce système si fort goûté de nos jours, qui va jusqu'à supprimer la personne même d'Homère, et qui fait honneur de l'Iliade et de l'Odyssée au génie non pas d'un poète, mais d'une génération de poètes ! Si encore Homère et Virgile, je dis l'Homère et le Virgile du père Lebossu, s'étaient fait dans leur cabinet une idée du poème épique, telle que leurs ouvrages nous la font concevoir aujourd'hui, il n'y aurait que demi-mal ; mais voici, selon leur maladroit avocat, comment ils ont procédé. Homère savait, aussi bien que le père Lebossu lui-même, que le poème épique est « Un discours inventé avec art pour former les mœurs par des instructions déguisées

sous les allégories d'une action importante, racontée en vers d'une manière vraisemblable, divertissante et merveilleuse." Avant d'écrire l'un ou l'autre de ses poèmes, il a donc cherché quelles étaient les leçons les plus utiles qu'il pût donner à ses contemporains. Et comme les Grecs formaient une confédération, et que rien n'est plus nécessaire à une confédération que l'union parfaite des princes et des états qui la composent, il a inventé la querelle d'Achille et d'Agamemnon pour montrer, par tous les revers qu'elle attire sur les Grecs, les inconvénients des querelles entre princes confédérés. Et voilà le vrai sens et l'objet moral de l'Iliade. Ensuite Homère a remarqué qu'un chef de famille ne pouvait rester long-temps éloigné de chez lui sans exposer sa maison à de graves désordres, et que le mal était bien plus grand encore si ce chef de famille était en même temps chef d'un état. De là le récit fait à plaisir des longs voyages d'Ulysse et du triste état où son absence prolongée réduit sa maison et son royaume. Et voilà l'explication de l'Odyssée. Quant à Virgile, il ne vivait point comme un Homère au sein d'une confédération d'états, il s'adressait à un peuple unique; c'est ce qui nous explique tout d'abord pourquoi

il n'a composé qu'un seul poëme, au lieu d'en composer deux, comme l'avait fait Homère et comme doit faire, à son exemple, tout bon poëte épique. Et comme le peuple pour lequel écrivait Virgile venait de passer de l'état républicain à l'état monarchique, il était utile de lui montrer comment dans une monarchie les bons princes font la grandeur et le bonheur des peuples et les mauvais princes leur malheur et leur ruine: et telle est en effet l'instruction que Virgile a voulu donner aux Romains dans l'Enéide. En même temps il a trouvé moyen d'enfermer dans les divers épisodes de son poëme certaines instructions particulières qui ont bien aussi leur utilité. Ainsi l'allégorie des Compagnons d'Ulysse changés en pourceaux doit nous faire appréhender l'abus de la bonne chère; et ainsi du reste. Voltaire, qui faisait cas cependant du père Lebossu, avait bien raison de dire que son Traité ne formerait jamais de poëtes épiques; nous pourrions ajouter qu'il ne saurait pas même nous apprendre à lire et à admirer les poëtes épiques de l'antiquité. Le père Le bossu, qui était si loin d'attaquer l'antiquité classique, comme Desmarets, qui la défendait au contraire contre lui, ne la com-

prenait donc pas beaucoup mieux que lui. Et d'où venait son erreur, si non de ce qu'il ne connaissait point l'homme, dont la vive et naïve peinture est le véritable mérite de Virgile, et surtout d'Homère ? La preuve qu'il ne connaissait point l'homme, c'est qu'il n'a point compris dans Homère le caractère d'Achille, qui, pour la science de l'homme, est peut-être la plus sublime création de l'antiquité. Ce n'est point qu'il le critique comme Desmarets : il le loue au contraire, mais il le loue en homme qui ne le comprend pas. Il se trompe sur le trait essentiel et le fond du caractère d'Achille. Il se trompe lorsqu'il croit qu'Homère, après avoir emprunté à la tradition le caractère d'Achille, même tel qu'il se le figure, était libre de lui donner un rôle tout différent de celui qu'il joue dans l'Iliade. Selon le père Le bossu, le trait caractéristique d'Achille, que la tradition fournissait à Homère, c'est la colère. Or Homère aurait pu feindre qu'Achille était entraîné par son ressentiment jusqu'à trahir les Grecs, et à entrer ouvertement ou en secret dans le parti des Troyens. Mais il s'est contenté de nous le peindre retiré sous sa tente, et assistant aux revers des Grecs sans les secourir : et en bornant

ainsi la colère d'Achille à ses effets qui n'ont rien d'odieux, il a fait preuve de jugement, et il a suivi la règle d'Aristote, qui veut que le poète épique embellisse le caractère de ses héros, au lieu de le défigurer. Aussi Homère, loin de dégrader le caractère d'Achille, l'a-t-il au contraire embelli d'une vaillance merveilleuse. N'est-il point évident que si Homère ne fait point d'Achille un traître, ce n'est point par choix et après mûre délibération; et que quand le fond du caractère d'Achille serait la colère, comme le veut le père Lebossu, la colère d'Achille, telle que nous la connaissons, ne pouvait pas l'entraîner à une trahison, et n'était pas de celles qui s'assouvissent par des lâchetés? Mais il n'est pas vrai que la colère d'Achille soit le trait qui domine et qui nous intéresse dans son caractère. Sans doute cette colère est grande et terrible; elle est l'élan naturel d'un grand cœur qui ressent profondément une insulte: elle n'est point le fond même du cœur d'Achille. Quant à cette vaillance merveilleuse qu'Homère, selon le père Lebossu, a donnée à Achille pour servir d'excuse et comme de parure à sa colère, elle nous étonne plutôt qu'elle ne nous touche. — Achille a reçu des dieux sa vaillance; il ne se l'est point donnée à lui-même: il n'a pas

beaucoup plus de mérite à être le plus vaillant qu'à être le plus beau des Grecs: ce qui appartient vraiment à Achille, ce qui fait la véritable grandeur de son caractère, c'est que dans ce cœur si sensible à l'outrage et si terrible dans sa colère, il y a un trésor d'amitié et de pitié; c'est que le fier rival d'Agamemnon et le farouche vainqueur d'Hector, est aussi l'ami tendre qui se dévoue à une mort assurée pour venger Patrocle, et le fils pieux qui, en voyant Priam prosterné à ses pieds, pleure au souvenir de son père Pélée, et rend à ce père suppliant le cadavre de son fils. C'est là qu'il faut considérer Achille pour voir en quelque sorte le fond de son cœur; et le père Lebossu ne se fût point mépris, comme il le fait, sur ce grand caractère, s'il eût fait une réflexion plus profonde sur ces vers où Homère nous peint l'émotion d'Achille après le discours si célèbre de Priam:

"Ainsi parla Priam, et il éveilla dans le cœur d'Achille le désir de pleurer au souvenir de son père. Achille le prenant par la main, repoussa doucement le vieillard; et tous deux, ~~se~~ souvenant pleuraient; l'un, ~~à~~ songeant à l'homicide Hector, pleurait abondamment, étendu aux pieds d'Achille; Achille de son côté, pleurait sur son père et

parfois aussi sur Patrocle, et le bruit de leurs sanglots remplissait la tente. Puis lorsque le divin Achille se fut rassasié de gémissements, aussitôt il s'avança de son siège, prit le vieillard par la main et le releva, touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs et de sa barbe blanche."

Voilà ce que le bossu ne voyait pas dans Homère; et cela parce qu'au lieu de chercher dans Homère la peinture du cœur humain et la science de l'homme, il y cherchait la science des règles et l'application scrupuleuse des théories d'Aristote. Il avait été long-temps régent de rhétorique; et la rhétorique de son temps était justement ce qu'il fallait pour le préparer à ne point comprendre Homère. Ce n'est pas qu'il n'y ait, au reste, de fort bonnes parties dans son Traité, et qu'il ne soit un critique fort supérieur à Desmarets. Il comprend bien l'unité de caractère, qui exclut les contradictions, mais qui n'exclut point les inconséquences, et fait justice, avec autant de modération que de goût, de ce ridicule idéal de vertu que Desmarets s'était vanté de réaliser dans son Clovis. Il justifie en particulier le caractère de Mézence du reproche de contradiction que lui adressait l'école de Desmarets. A ces mérites solides de goût

et de raison critique, il joint celui d'un style clair, simple et naturel ; aussi ne nous étonnerons-nous pas si le Traité du poème épique, plus heureux que la Défense du poème épique par Desmarets, fut cinq ou six fois réimprimé et honoré des suffrages de Boileau et de Voltaire. Son caractère aussi bien que son esprit a fait beaucoup d'honneur à la cause de l'antiquité classique qu'il avait entrepris de défendre. La vanité de Desmarets l'avait entraîné non seulement à des fanfaronnades fort ridicules, mais, ce qui est beaucoup plus grave, à des indélicatesses : le père Lebossu, au contraire, fut un homme aimable, bienveillant, modéré, écrivain sans vanité et chrétien charitable : nous en trouvons la preuve dans les éloges trop touchants pour n'être pas sincères qu'il a reçus de l'un de ses contemporains.

Nous ne nous ferions point une idée exacte des opinions qui partageaient la société cultivée de cette époque, si nous ne disions quelques mots d'un tiers-parti, placé en quelque sorte à mi-chemin entre l'école de Desmarets et celle de Lebossu, et représenté par un autre Jésuite, le père Bouhours, homme d'esprit et qui eut beaucoup de succès dans son temps. Ses livres, sans être excellents, sont d'une

lecture agréable : il est surtout curieux d'y étudier, entre les années 1660 et 1670, les progrès et les incertitudes du goût public. Bouhours n'est ni un poète entêté de son mérite, comme Desmarets, ni un critique de profession qui sent encore son régent de rhétorique, comme Le Bossu : c'est une sorte d'amateur en littérature. Sans doute c'est là un rôle qui n'est point du tout méprisable, et le premier venu n'est point amateur en littérature : mais il faut qu'un amateur, s'il ne veut point nous choquer, se renferme exactement dans le rôle qu'il a choisi, et ne prenne jamais le ton et l'autorité d'un critique. L'amateur est, de sa nature, un homme qui cherche dans l'étude des lettres son plaisir plutôt que son instruction, qui effleure tout et qui ne va au fond de rien. Il n'a donc le droit de se prononcer sur rien : il peut bien nous dire qu'un livre lui paraît bon, mais il n'a point le droit d'affirmer qu'il soit bon, encore moins de nous apprendre pourquoi : s'il érige son goût en règle, il est à la fois superficiel et prétentieux, c'est-à-dire ce qu'il y a de pire pour un homme d'esprit. Tout homme d'esprit qu'il était, le père Bouhours ne sut point éviter ce défaut : et il demeure pour

nous, dans la société littéraire de cette époque, le type de l'amateur à prétentions. Il eut au reste le bonheur, et ce fut peut-être la principale cause de ses succès, de représenter une opinion et une nuance du goût public, fort répandue et dominante pendant ces dix années de 1660 à 1670. A cette époque, le goût public n'avait pas encore reçu sa dernière forme des mains des grands écrivains du siècle de Louis XIV: et bien qu'ils eussent déjà fait paraître une partie de leurs chefs-d'œuvre, leur influence était encore assez restreinte, et leur autorité n'était point généralement reconnue. Au dessous d'eux et sans eux, la masse du public lettré travaillait encore à façonner la langue; et elle y travaillait par le bel-esprit, c'est à dire par la recherche du beau langage et du beau style, indépendamment de la pensée et de la vérité. Cette disposition et ce tour d'esprit du public n'étaient point absolument condamnables et, à une époque où la langue n'était pas encore entièrement formée, ce soin curieux de l'expression et ce culte des mots pour eux-mêmes, pouvait contribuer à l'épurer, à l'enrichir et à l'assouplir. Mais ce penchant au bel-esprit, qui aurait pu être contenu par une connaissance profonde de l'antiquité classique,

était au contraire favorisé par l'étude alors dominante des littératures italienne et espagnole. La première avait été fort à la mode en France sous l'administration de Mazarin : le mariage de Louis XIV avec une princesse espagnole venait de tourner les esprits du côté de la seconde. Encore n'était-ce pas les chefs-d'œuvre de ces deux littératures que l'on étudiait de préférence ; on ne lisait point l'italien du Dante et l'espagnol de Cervantes, mais l'italien du Cavalier Marin et l'espagnol de Martial et de Lopez de Vega dans ses derniers ouvrages, c'est à dire la corruption de l'italien et de l'espagnol. Or rien n'est plus dangereux que l'étude des littératures étrangères, si l'on n'y joint la connaissance de l'antiquité classique, parce qu'en s'habituant à contempler le beau dans les traits divers que lui prête le génie des divers peuples, on se forme insensiblement une idée douteuse et comme un type bâtard du beau : et le danger est encore bien plus grand lorsque ces littératures sont, comme l'étaient au temps du père Bouhours l'italien et l'espagnol, des littératures en pleine décadence. A cette recherche du bel-esprit et à cette étude fâcheuse des littératures étrangères, que l'on ajoute une Connaissance superficielle des Anciens et comme

un vernis de littérature classique, et de plus une prévention favorable plutôt qu'une préférence marquée pour la grande école classique nationale vers laquelle la Cour semblait pencher, et l'on comprendra que, sous des influences si diverses, ou plutôt si contraires, devait se former dans la majeure partie du public lettré un goût incertain et douteux. C'est ce goût douteux que représente dans la littérature de cette époque le père Bouhours. Il ne nie point qu'un écrivain doive avant tout se préoccuper de la vérité; mais il ne croit pas que la vérité puisse plaire toute seule sans les agréments du bel-esprit. L'idéal du père Bouhours en littérature, c'est le bel-esprit au service de la vérité, c'est ce qu'il appelle "l'assaisonnement du vrai". De là les incertitudes et les contradictions de sa critique, selon qu'il penche plus vers la raison ou vers le bel-esprit, vers le vrai ou vers l'assaisonnement du vrai. Ainsi lorsque Boileau dit en parlant de Louis XIV: "Le destin à ses yeux n'oserait balancer", le père Bouhours, qui sait d'ailleurs toutes les qualités solides de Boileau, ne sait pas ici être sévère à-propos, et trouve dans ce vers de pure fanfaronnade, "une vraie noblesse qui l'autorise." Et quand un poète italien

dit plus simplement et plus justement, en parlant aussi de Louis XIV, « que les pensées du roi font le sort des nations et que de lui dépendent les destins », le père Bouhours changeant tout à coup de goût et de principes, critique sévèrement l'exagération de cette pensée et l'emphase de ces vers. Les mêmes contradictions et le même goût flottant et irrésolu se retrouvent dans les divers jugements qu'il a portés sur l'antiquité classique.

Ainsi, ni Desmarets de St. Sorlin, ni le père Lebossu, ni le père Bouhours n'ont compris l'antiquité classique, parce que ni Desmarets, ni Le bossu, ni Bouhours n'ont bien connu le cœur de l'homme. Le premier lisait les anciens en poëte qui avait prétendu les surpasser, et qui triomphait de ne point retrouver dans leurs ouvrages cette idée chimérique d'une vertu parfaite qu'il croyait avoir réalisée dans le sien. Le second, en régent de rhétorique plus attaché encore aux règles d'Aristote qu'à la vérité éternelle de la nature humaine ; le troisième en amateur ingénieux, mais sans principes arrêtés, et qui goûtait moins encore le vrai que l'assaisonnement du vrai. Aucun d'eux ne lisait les Anciens en homme qui cherche à re-

trouver dans leurs livres la vérité qu'il trouve au fond de son propre cœur. L'antiquité classique n'a été comprise en France que le jour où des hommes de génie ont lu les écrits des Anciens en les comparant avec leur propre fonds : et la parfaite intelligence de la littérature antique n'a été chez eux qu'une conséquence naturelle de la science de l'homme. Ajoutons que ce jour est venu lorsque la théologie contentieuse a fait place à la religion véritable, et que du haut de la chaire les Bossuet et les Bourdaloue ont appris à l'homme à se connaître lui-même : et que c'est enfin la morale chrétienne qui a révélé aux grands hommes du grand siècle le véritable esprit et la véritable beauté de la littérature païenne.

Lachelier.

V^e. Leçon.

Guerre contre les anciens
au XVIIe. siècle.
Charles Perrault.

Guerre contre les anciens au XVIIe siècle.
Charles Perrault.

Nous arrivons à la seconde période de la guerre contre l'antiquité classique. Cette époque est la plus importante par la généralité des questions qu'on soulève et par le talent des champions qui prennent part à la lutte. Alors seulement la bataille commence à devenir sérieuse. Le premier assaut livré par Desmarets n'avait été qu'une attaque isolée contre une grande opinion fortement accréditée; les prétentions du novateur avaient rencontré trop d'ennemis et d'incrédules, et il avait été vaincu par les épigrammes, plus encore que par les raisons des défenseurs de l'antiquité. Il mettait d'ailleurs peu de génie au service d'une mauvaise cause. Desmarets était un poète oublié, dont l'esprit, accommodé au goût du temps, avait obtenu jadis quelque vogue; mais dont les ouvrages tombaient chaque jour dans un plus grand décri. Enivré par sa renommée et par la contemplation de ses œuvres, il s'était représenté à lui-même et aux autres comme l'idéal du poète; Clovis était à ses yeux la perfection de l'art, et il n'aurait pas

été fâché qu'on partageât sa conviction. Vieillard vaniteux et chagrin, il regrettait le passé, le temps où il était jeune et admiré, et prétendait se remettre dans la mémoire des générations nouvelles. La passion était son seul guide; il cherchait à la colorer et à la couvrir en y rattachant par force quelques idées générales; mais ce désintéressement ne trompait personne, et la vanité blessée se faisait jour au travers de ses paradoxes. La vieillesse ne lui avait pas enlevé toute sa force et toute sa verve; mais ces restes d'une vigueur épuisée servaient à défendre et à glorifier le poète mourant plutôt qu'à retremper et à rajeunir son esprit.

Perrault avait aussi un passé de prose et de vers dont il fallait montrer l'excellence; mais son esprit plus distingué valait beaucoup mieux que ces premiers essais. Sa condition était plus relevée, et il s'était formé par le maniement des grandes affaires. Desmarets, nous l'avons vu, approchait de Richelieu, et il était consulté par le ministre, mais sur des choses qui ne touchaient qu'à l'esprit. C'était un de ces hommes que le cardinal aimait à rassembler dans son palais, se délassant par leur conversation des fatigues du gouvernement, écoutant la lecture de leurs

ouvrages, en leur communiquant les siens. Mais il était sévèrement exclu des graves intérêts de la politique. Il était auprès du ministre comme la pierre à aiguiser dont parle Horace :

... fungar vice cotis, acutum
Reddere quae ferrum valet ..... (1)

il lui inspirait des idées littéraires, le guidait dans le choix des auteurs qu'il voulait appeler auprès de sa personne, polissait les ouvrages du ministre, et lui en suggérait de nouveaux ; mais s'il aiguisait l'esprit de Richelieu, il ne coupait pas beaucoup lui-même :

... exsors ipsa secandi.

Perrault avait sa valeur propre et jouait auprès de Colbert un rôle important. Il contribua beaucoup aux desseins conçus et exécutés par Louis XIV en faveur des lettres et des arts. Il eut une grande part dans la construction et l'embellissement du palais de Versailles. En lisant ses *Mémoires*, on est convaincu que c'est grâce à son esprit, à son activité, à sa persévérance, à son habileté, que l'architecte Levau fut établi auprès du roi, que Bernini (le cavalier Bernin) fut appelé d'Italie, et que Charles Perrault

(1) Art poétique. 304-5.

obtint la permission de faire la belle colonnade du Louvre. Pour exercer sur Colbert une pareille autorité, et en obtenir des actes si importants, il ne suffisait pas d'un esprit ordinaire. Il contribua à la fondation de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres, et introduisit dans l'organisation de l'Académie des changements dont elle lui doit être à jamais reconnaissante.

Perrault ne se borne pas à défendre par des raisons intéressées ou superficielles son esprit et ses ouvrages. On trouve dans sa polémique plusieurs idées générales que nous contesterons, mais que nous nous ferons un plaisir de relever. Son esprit est distingué, vif, généreux, doué de qualités qui lui donnent l'apparence de la profondeur. Il attaque les anciens non en poète ou en auteur jaloux, mais en témoin intelligent du siècle de Louis XIV. Il a été vivement frappé du merveilleux essor de l'esprit français, du spectacle de tant de chefs-d'œuvre exécutés dans tous les genres, et l'admiration a inspiré son jugement. Ému par une telle gloire, il déclara que le siècle d'Auguste était égalé, sinon vaincu. Un si ardent amour des lettres et de la patrie nous intéresse à son opinion, qu'a consacrée la postérité.

Desmarets était un esprit facile, qui, dans un amas de choses superficielles ou mauvaises, sème de temps en temps quelques traits agréables. Mais ces heureuses rencontres sont rares ; son feu s'éteint à chaque pas, et de tant d'ouvrages il n'est rien resté qu'on puisse lire avec agrément et profit. Ses écrits ne sont plus que des documents historiques que l'on consulte par nécessité. Perrault au contraire a laissé des Contes dont la popularité lui a survécu. Nous avons senti et nous avons vu les heureux effets de cette lecture. Dans ce charmant ouvrage, une juste part est faite à l'imagination de l'enfance ; le ton simple et naïf du récit répand un charme délicieux sur la moralité appropriée à l'âge des lecteurs, et l'agrément des peintures, la variété des incidents soutiennent et récréent les jeunes attentions, si promptes à se lasser. C'est un chef-d'œuvre de finesse, d'habileté et de grâce. — Gardons-nous donc d'être ingrats envers l'auteur de ces Contes, qui, dans la bouche de nos mères, ont si souvent endormi nos douleurs enfantines. Cet ouvrage seul place Perrault bien au-dessus de Desmarets.

Aussi la fortune de leurs idées fut-elle très différente. Desmarets ne trouva ni alliés

ni contradicteurs. Il s'attendait au silence qui accueillit sa déclaration de guerre, et sa vanité de poëte s'en accrut; il inspirait, pensait-il, trop de crainte et de respect, et la république des lettres tout entière recevait sans mot dire les ordres de son chef, comme un peuple subjugué reçoit les lois d'un maître qu'il redoute et qu'il admire. Desmarets oubliait qu'on se tait souvent par mépris. Perrault a eu l'honneur d'être contredit par les plus grands hommes, indirectement par Racine et Lafontaine, directement par Boileau, qui lui a répondu. Il avait un allié prudent et cauteleux dans la personne de Fontenelle, l'homme en qui l'esprit ressemble le plus au génie, et qui savait bon gré à Perrault d'avoir soutenu la gloire de Corneille contre la renommée de Racine. Notre parti n'est pas douteux dans cette querelle; nous avons cité Perrault pour lui faire son procès; nous voulons le condamner, mais en justifiant la condamnation. Pour apprécier comme il convient la valeur de ses attaques, nous examinerons, comme nous avons fait à l'égard de Desmarets, son caractère, ses habitudes, ses écrits, ses alliances, tout ce qui peut avoir donné naissance à ses opinions, ou leur prêter de l'autorité.

Dès sa jeunesse, on voit se marquer en lui deux traits qui ne promettaient pas un esprit juste et droit. D'abord, il avait fort peu de goût pour la règle, et de soumission à la discipline. Sous prétexte d'un peu de froideur que son régent lui avait témoigné, ou d'une injustice qu'il avait commise à son égard, Perrault quitte le collége de Beauvais avec un certain Beaurin, son ami, contre lequel, dit-il, toute la classe s'était déchaînée sans savoir pourquoi. Ces derniers mots sont d'un bon ami, mais cachent peut-être une erreur volontaire. Ordinairement les écoliers savent très-bien pourquoi ils se détachent d'un camarade, et ce n'est pas sans de bonnes raisons. Sortis du collége, ils allèrent tous deux au jardin du Luxembourg "où, ayant réfléchi sur la démarche que nous venions de faire, nous résolumes de ne plus retourner en classe, parce qu'il n'y avait plus à profiter." Une telle escapade n'est pas une bonne note pour un écolier ; et bien que ce ne soit pas une faute qui doive peser sur la vie entière de l'homme, elle indique un esprit d'indiscipline et de révolte contre la règle dont les effets se feront sentir plus tard. On remarque ensuite que dès la classe de philosophie

et sans doute auparavant, Perrault aimait beaucoup la dispute : « Je prenais, dit-il, tant de plaisir à disputer en classe, que j'aimais autant les jours où on y allait que les jours de congé. La facilité que j'avais pour la dispute me faisait parler à mon régent avec une liberté extraordinaire, et qu'aucun autre des écoliers n'osait prendre. » Cette malencontreuse facilité amena l'escapade de Perrault ; car le régent, qui se glorifiait de son élève, voulait qu'il soutint une thèse en public ; mais les parents s'y opposèrent à cause de la dépense ; de là vint le mécontentement du régent, et l'injustice que Perrault lui reproche. Or l'amour de la dispute n'est pas le signe d'un esprit bien fait. La dispute est autre chose que la discussion ; un homme sage et modeste discute pour s'instruire « toujours prêt à se rendre, comme dit Montaigne, et à quitter les armes à la vérité aussitôt qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse ès mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque ravisement. » Un esprit faux et vaniteux discute pour faire montre de sa science, de sa finesse, de sa subtilité, pour le plaisir de contredire et d'éblouir ; le moindre de ses soucis est la recherche de

la vérité. Cette intempérance est surtout blâmable dans un jeune homme; les dispositions qui conviennent à cet âge, c'est un sentiment profond de son insuffisance, et un vif désir de s'éclairer. Ce désir se montre mieux par la réserve et le silence que par l'amour de la dispute; écouter de plus habiles, s'instruire de leur parole et dans leur commerce, voilà le rôle d'un jeune homme qui cherche sincèrement à corriger son ignorance, à s'éclairer et à se remplir; mais le goût prématuré de la dispute est la marque d'un esprit intempérant qui veut se faire jour, aux dépens même de la raison.

Echappé du collège, comme nous l'avons vu, Perrault étudia avec son ami, Mr Beaurin, pendant trois ou quatre ans. Cet emploi qu'il fit de sa liberté est louable, et montre qu'il avait dans le caractère quelque chose de sérieux et de noble. Mais en même temps qu'il lisait avec beaucoup de soin « Virgile, Horace, Tacite, et la plupart des autres auteurs classiques,» il choisissait pour le traduire le traité de Tertullien <u>De l'habillement des femmes</u>, ouvrage difficile, obscur, rempli de mauvais goût et d'affectation, auquel un esprit ami du naturel, de l'élégance et du

beau langage n'aurait pas donné la préférence.
C'est sur cet écrit entaché de tant de défauts que Perrault mit la main, séduit sans doute par ces défauts mêmes.

De ces études faites sans maître sortirent, sans compter l'instruction véritable qu'il en retira, les premiers essais de Perrault en vers et en prose. Nous y reconnaissons un tribut payé à diverses modes qui régnaient alors.

Au goût des romans héroïques et de la théologie, la société de ce temps associait le goût du burlesque. Elle s'était éprise d'une affection si aveugle pour ce genre de poésie, que vers 1649, on osait publier la Passion de Jésus-Christ, traduite en vers burlesques. Le burlesque est venu de l'Italie, où la vivacité fougueuse de l'imagination favorisait sa naissance et son essor; mais, malgré des excès inouis, il n'a pu s'acclimater en France. Nous avons en effet un certain goût du vrai, et la vérité manque absolument au burlesque. Ce n'est pas une caricature des choses réelles, mais un avilissement des plus beaux sentiments et des plus grandes pensées. Il n'exagère pas les traits d'une figure pour la rendre plaisante; il couvre les grands personnages d'un habit vulgaire et bourgeois. Il ne leur

laisse de vrai que leur nom. Ce travestissement des caractères et des moeurs antiques fit la gloire scandaleuse de Scarron. L'engouement pour ce genre persista plus long-temps dans le public que dans le poëte qui l'avait illustré ; car Scarron reconnut avant de mourir les profanations dont il s'était rendu coupable. On pouvait espérer ce retour, en lisant quelques traits de ses ouvrages qui sont une charge vraie et franche de la vérité. Les bons esprits s'élevèrent contre la manie du siècle. Boileau ajoutait au burlesque l'épithète d'effronté, et l'on sait comme il parlait de Scarron devant le roi. Mais personne n'a exprimé son mépris et son indignation en des termes plus vifs que Poussin dans une lettre à Mr. de Chantelou :

Lettre de Poussin, 12 janvier 1648.

" J'ai déjà écrit à M. Scarron, en réponse à la lettre que j'avais reçue de lui avec son Typhon burlesque ; mais celle que je viens de recevoir avec la vôtre me met dans une nouvelle peine. Je voudrais bien que l'envie qui lui est venue lui fût passée(1), et qu'il ne goûtât pas plus ma peinture que je ne goûte son

(1) celle d'avoir un tableau de la main de Poussin

burlesque. Je suis marri de la peine qu'il a prise de m'envoyer son ouvrage, mais ce qui me fâche davantage, c'est qu'il me menace d'un sien Virgile travesti, et d'une épître qu'il m'a destinée dans le premier livre qu'il imprimera. Il prétend me faire rire d'aussi bon cœur qu'il rit lui-même, tout estropié qu'il est ; mais, au contraire, je suis prêt à pleurer quand je pense qu'un nouvel Erostrate se trouve dans notre pays."

(Voir aussi la lettre du 4 février 1647).

"J'ai reçu du maître de la poste de France un livre ridicule des facéties de Mr Scarron, sans lettre et sans savoir qui me l'envoie. J'ai parcouru ce livre une seule fois, et c'est pour toujours ; Vous trouverez bon que je ne vous exprime pas tout le dégoût que j'ai pour de pareils ouvrages."

Ce genre, qui excitait si fortement l'indignation de Poussin, attira d'abord Ch. Perrault et lui inspira ses premiers vers. Il travestit le sixième livre de l'Énéide, qui, avec les cinq derniers, avait échappé à Scarron. Mais il serait injuste d'en rejeter sur lui toute la faute ; c'était du burlesque fait en famille. "Un jour, dit-il, que nous y travaillions (Mr Beaurin et lui), nous nous mîmes à rire si haut des folies

que nous mettions dans notre ouvrage, que mon frère, celui qui fut depuis docteur de Sorbonne, et qui avait son cabinet proche du mien, vint savoir de quoi nous riions. Nous le lui dîmes, et comme il n'était encore que bachelier, il se mit à travailler avec nous, et nous aida beaucoup. Mon frère le médecin qui sut à quoi nous nous divertissions, en voulut être; il en fit même plus lui seul à des heures de loisir que nous deux ensemble: ainsi la traduction du sixième livre de l'Enéide s'achera." C'était beaucoup de quatre auteurs pour un pareil ouvrage.

Une autre mode non moins répandue alors était celle des portraits de femmes et de passions imaginaires. Il n'y avait pas de poète qui ne chantât sur ce ton galant et qui ne voulût, au moins une fois en sa vie,

" pour quelque Iris en l'air faire le langoureux."

Perrault fit aussi un portrait d'Iris, et il nous apprend, pour sa gloire, que cette Iris était une idée en l'air. Nous citerons les strophes qu'il consacre à peindre la bouche et les bras de cette agréable chimère:

" Sa bouche petite et vermeille
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal:
Ni les rubis, ni le coral

N'ont point une couleur pareille ;
Aussi, comme on le peut juger,
La nature judicieuse
La fit ainsi petite, afin de ménager
Une couleur si précieuse.

Si quelquefois elle s'ouvre en riant,
On voit deux beaux filets de perles d'Orient,
Egales, blanches et lustrées,
Et dont l'œil avare est épris.
Elles sont, il est vrai, petites et quarrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.

Ses bras ronds, fermes et polis
Font honte à la blancheur des lis ;
Ses mains sont plus blanches encore ;
Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore.
Telles les a la jeune Aurore,
Quand de couleurs de rose elle peint le levant,
Ou bien, quand au matin, vers le rivage More
Elle les lave en se levant ?

Un autre travers du temps, était la manie des questions subtiles proposées et discutées dans les

compagnies de gens d'esprit et dans les salons. Cette mode n'était pas sans avantages; elle habituait la langue à traiter des sujets délicats et subtils, et l'esprit à les comprendre. Mais elle présentait aussi de grands dangers, une finesse excessive, de puérils raffinements, et une étrange affectation. Perrault ne manqua pas de sacrifier à cette mode, et composa le dialogue de l'Amour et de l'Amitié. La question agitée est celle-ci: « Pourquoi l'Amour est-il frère de l'Amitié? Et quel est l'aîné des deux? » Perrault imagine un mariage entre Désir et Beauté, dont l'union donna naissance à l'Amour; et entre Désir et Bonté un second mariage dont le fruit fut l'Amitié; et comme Désir est plus fortement et plus naturellement entraîné vers Beauté, l'Amour fut l'aîné des deux enfants.

Ainsi nous voyons Perrault suivre comme à la trace les modes qui régnaient de son temps, et s'y soumettre pour se faire un nom. Mais, dira-t-on, ce sont là des fautes de jeunesse, des peccadilles que commirent aussi d'excellents poètes. Racine n'a-t-il pas fait l'Ode à la nymphe de la Seine, avant de s'élever à Andromaque? Nous en convenons, et nous pardonnons volontiers ces erreurs d'un talent qui s'ignore, quand elles sont rachetées par un retour sincère au bon sens et au bon

goût. Mais Perrault ne peut réclamer le bénéfice du repentir. Ses premières inclinations persistèrent jusque dans sa vieillesse, et, parlant de ces ouvrages dans ses Mémoires, dans un livre destiné à l'instruction de ses enfants, il s'applaudit de les avoir composés, et les loue encore avec complaisance. Voici comme il s'exprime à-propos d'un poème des murs de Troie, ou de l'origine du burlesque, écrit après la traduction du sixième livre de l'Enéïde : « Le ridicule est poussé un peu trop loin dans ces murs de Troie, mais il y a d'excellents morceaux. En gros le sujet en est bon ; car il est ingénieux de dire qu'Apollon a inventé la grande poésie comme fils de Jupiter, puisque cette poésie s'appelle le langage des dieux ; qu'il a inventé la poésie champêtre ou pastorale pour avoir été berger chez Admète, et qu'il a imaginé le burlesque pour avoir bâti les murs de Troie avec Neptune ; parce que c'est dans les ateliers des maçons et de toutes sortes d'ouvriers qu'il a appris les expressions triviales qui entrent dans la composition du burlesque. Il ne manque à cette imagination que d'être ancienne pour être estimée des savants. »

Il montre la même tendresse pour le portrait d'Iris : « Je n'ai rien fait de meilleur dans ce genre-là : tant il est vrai

qu'avec un goût naturel, on fait aussi bien en commençant que par la suite, et que la différence n'est guère que dans la plus grande facilité de composer que l'on acquiert avec le temps. » Nous avons vu ce que c'était que ce goût naturel, dont Perrault s'applaudit si fort ici. Il est impossible de trouver un aveuglement plus opiniâtre et un plus incurable endurcissement. Quant au Dialogue de l'Amour et de l'Amitié, il n'ose pas le louer aussi ouvertement; mais il nous fait entendre que cet ouvrage ne lui est pas moins cher que les autres, par des éloges aussi flatteurs, quoiqu'ils soient plus dissimulés: « Je composai le Dialogue de l'Amour et de l'Amitié, qui fut imprimé plusieurs fois, et traduit en italien par deux personnes différentes. Mr. Fouquet, sur-intendant des finances, le fit écrire sur du vélin avec de la dorure et de la peinture. » Ainsi ce ne sont pas des erreurs de jeunesse, mais un goût bien décidé et un trait de caractère. La faute n'est pas d'avoir composé ces premières pièces, mais d'y être demeuré attaché et de les avoir louées à soixante ans, quand son esprit mûri par l'âge et par l'expérience aurait dû rougir de les avoir faites.

Ce tour particulier d'esprit, ce je ne sais

quoi d'étrange que Boileau appelait bizarrerie se retrouve dans toute la famille Perrault. Nous avons vu le goût des trois frères pour le burlesque. Claude Perrault était médecin ; il quitte sa profession et se fait architecte. Il avait des dispositions naturelles et un génie véritable pour les arts du dessin. La Colonnade du Louvre atteste son talent. Il est loin de notre pensée d'attaquer ce titre glorieux de notre architecture : nous n'avons pas les connaissances nécessaires pour oser y trouver des défauts, et nous nous contentons de l'admirer. Mais les habiles prétendent que cette colonnade est assise sur un fondement peu solide, et que c'est un monument ruineux. Ainsi Perrault aurait, même dans son chef-d'œuvre, négligé le nécessaire et péché par la base. Nous nous permettrions peut-être plus de sévérité pour l'architecture de l'observatoire. Mais la bizarrerie de Perrault éclate surtout dans son projet pour l'achèvement du Louvre. Il ne se contente pas de couper l'espace par le milieu, comme on le propose aujourd'hui ; mais il fait seize cours ; et ensuite, craignant sans doute d'avoir été trop avare, il va jusqu'à dix-neuf cours de toute forme et de toute grandeur. Perrault, dit Mr. Vitet, était subtil et chimérique dans ses

place.

Pierre, le docteur de Sorbonne, n'était pas exempt de cette maladie de famille. En 1678, quand la mode du burlesque avait disparu depuis dix-huit ans, il s'avise de traduire le poëme de Tassoni, la _Secchia rapita_. En même temps qu'il attaquait les anciens, il montrait qu'il ne savait pas les lire, et qu'il les condamnait sans les connaître. On peut voir dans la préface de l'_Iphigénie_ avec quelle grâce Racine se raille de son ignorance et de la méprise où elle l'avait entraîné. C'est à propos de l'_Alceste_ d'Euripide: " Il y a dans l'_Alceste_ une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne point s'abandonner elle-même: Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi:

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale;
Impatient, il crie: on t'attend ici bas;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original: mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces

Messieurs les ont entendu. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre, dans le latin, à côté de ces vers, un AL, qui signifie que c'est Alceste qui parle, et à côté des vers suivants, un Ad. qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde : ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi, ils supposent qu'Admète, quoi qu'il soit en parfaite santé, pense voir déjà Caron qui le vient prendre ; et, au lieu que dans ce passage d'Euripide, Caron impatient presse Alceste de le venir trouver ; selon ces Messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. « Il l'exhorte (ce sont leurs termes) à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir. » Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même.

« Ce sentiment leur a paru fort vilain. Et ils ont raison ; il n'y a personne qui n'en fut très scandalisé. Mais comment l'ont ils pu

attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet Al n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu' Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : " que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit ; il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt : il vit en elle, il ne respire que pour elle. "

On peut donc dire que Charles Perrault trouvait dans sa famille cette bizarrerie d'esprit que nous lui reprochons après Boileau.

Ses amitiés littéraires n'étaient guère capables de redresser son jugement. Nous le voyons engagé d'amour-propre avec les poëtes attaqués par Boileau. En 1672, il écrit à Bontems, valet de chambre du roi, que les soins qu'il doit au château de Versailles l'empêchent de se livrer à son goût pour la poésie. Ce jour-là, pourtant, les Muses semblaient lui sourire ; " mais, ajoute-t-il, lorsque tous ces ouvriers me sont venus trouver, leur mine et surtout

leur discours peu académique, les a tellement effarouchées, que je ne crois pas qu'elles reviennent me trouver de six mois, si ce n'est que M. M.rs Chapelain, Charpentier et Cassagne, qu'elles accompagnent toujours, les ramènent au premier jour de conférence. Elles reviendront quand il leur plaira, mais j'aimerais mieux ne les revoir de ma vie, que d'avoir manqué pour elle à la moindre des choses qui regardent Versailles."

Ce sont là de mauvaises dispositions pour admirer les anciens; car les Muses qui accompagnent toujours M M. Chapelain, Charpentier et Cassagne, et que Perrault semble aimer beaucoup, n'étaient assurément pas celles d'Homère, de Sophocle et de Virgile. Ces liaisons le préparaient à l'hostilité contre les anciens; car les défenseurs de l'antiquité étaient Racine et Boileau, que les amis de Perrault détestaient comme leurs ennemis. Des motifs personnels vinrent l'exciter encore davantage. On connaît l'épisode qui ouvre le 4e chant de l'*Art poétique* de Boileau:

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.

et qui se termine par cet excellent conseil:

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Le médecin devenu architecte, le célèbre

assassin, qui prend la règle et l'équerre, c'est Claude Perrault. Boileau l'attaquait par tous les endroits les plus sensibles; il lui conseillait d'être plutôt

Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire.

Or, nous savons que Claude avait mis la main à la traduction du sixième livre de l'*Enéide*, publié sous le nom de Charles Perrault. Il est probable aussi que s'il avait quitté la médecine, ce n'était pas à cause des succès qu'il avait obtenus dans cette profession. Il reconnaissait donc lui-même qu'il était méchant médecin, et peut-être méchant poète; mais il ne pouvait souffrir qu'on le lui dît publiquement. Aussi les vers de l'*Art poétique* mirent-ils dans un grand émoi la famille Perrault, et tous les poètes censurés par Boileau et amis de cette famille. Toutefois les Perrault gardèrent le silence et se contentèrent de murmurer sourdement. Boileau, qui était alors dans tout le bonheur de sa renommée, fatigué des clabauderies qui arrivaient jusqu'à lui, porta un nouveau coup, et lança cette charmante épigramme:

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,

D'ignorant médecin devint maçon habile ;
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma Muse est trop correcte ;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin
Mais non pas habile architecte.

C'était trop fort ; les Perrault voulurent répondre ; ils eurent le malheur de répondre en vers. Claude fit une mauvaise fable, intitulée Le Corbeau guéri par la cigogne, ou l'ingrat parfait. Le corbeau venant du carnage, va prier la cigogne de lui tirer un os qui l'étouffe et lui bouche le gosier, sans qu'il en puisse dire davantage. La cigogne lui rend le service qu'il demande, et l'engage à être moins glouton une autre fois ; mais le corbeau ne profita pas de l'avis, et fut de nouveau forcé d'avoir recours à la cigogne, qui se mit à l'œuvre avec la même bonté. A quelque temps de là, cette cigogne bâtit un nid, grand, spacieux, de la plus belle symétrie. Le corbeau ne put voir sans envie tant de talents réunis dans sa bienfaitrice. Autour du nid se trouvaient

amassés
Mille oiseaux de divers plumage,
Qui ne pouvaient louer assez
Le nid dont la cigogne sage

Embellissait le voisinage :
Voilà le chef-d'œuvre parfait,
Et du compas et de la règle,
Voilà, disaient-ils, en effet
La digne demeure d'un aigle.

Il est vrai, repart l'envieux,
Son architecture est divine ;
Ce qu'elle fait charme les yeux ;
Mais elle ferait encor mieux
D'abandonner la médecine :
Car l'ignorante, tous les jours,
Mille et mille gens assassine,
Au lieu de leur donner secours.

La cicogne ouït ce discours
Et dit sans en être alarmée :
D'avoir bien fait je suis blâmée ;
Si l'os que j'ai deux fois tiré
Dans sa gorge fût demeuré,
La même gorge envenimée
N'eût pas blessé ma renommée :
Mais quoi ! C'est un ingrat parfait :
D'un outrage il paie un bienfait.

L'apologue était transparent. Boileau répliqua

aussitôt avec plus d'esprit et par de meilleurs vers:

Ton oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

Il paraît que Perrault croyait avoir à se plaindre de Boileau en qualité de médecin. On dirait, à lire la fable précédente, qu'il lui a sauvé deux fois la vie, et que Boileau a payé ce bienfait d'une injure. Boileau affirme n'avoir aucune obligation de ce genre à son adversaire, et nous le croyons sans hésiter. Sa probité est bien connue, et jamais sa conscience ni son cœur ne fut étouffé par l'esprit satirique; la sincérité de sa réconciliation avec Perrault en est une preuve. Voici comment il raconte ses premières relations avec Perrault le médecin; nous apprendrons par là quel cas il faut faire du reproche d'ingratitude qu'on lui adressait: « Il est vrai que lorsque j'étais encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre un peu dangereuse, une de mes parentes, chez qui je logeais, et dont il était médecin, me l'amena, et qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le médecin qui avait soin de moi. Depuis, c'est-à-dire trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois

et me força de le consulter sur une difficulté de respirer que j'avais alors et que j'ai encore; il me tâta le pouls et me trouva la fièvre, que sûrement je n'avais point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étais menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ne diminua point, et que le lendemain, ayant marché mal à propos, le pied m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, et que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde."

Il n'y avait pas grand crime à plaisanter un médecin dont tous les services se réduisaient à une saignée faite mal à propos; c'était une petite médisance innocente, et d'ailleurs conforme à la vérité. Perrault aurait dû la laisser passer, et ne pas se souvenir de son ancienne profession. Dire qu'on n'a pas été guéri par son médecin quand la chose est vraie, et qu'on ne refuse pas de lui payer ses honoraires, n'est pas un propos que la morale condamne. Mais la susceptibilité de Perrault éveilla le malade, et les épigrammes répétées causèrent la rupture. La dernière

assura l'avantage à Boileau ; ses adversaires se turent.

Telles étaient les dispositions de Perrault envers les anciens et leurs admirateurs. Il préluda à la guerre par des insinuations malignes contre Racine et Boileau. Perrault avait donné tous ses manuscrits à la bibliothèque de Versailles ; mais, saisi du désir de la publication, il fit faire une édition des principaux ouvrages, tout en feignant d'y rester étranger. Dans une préface adressée au prince de Conti, l'éditeur se déclara coupable du vol fait à la bibliothèque, alléguant pour raison qu'il n'a pu souffrir que tant de choses précieuses demeurassent cachées dans l'ombre, et que la difficulté d'en approcher a redoublé son désir de les posséder, de même que les perles et les diamants ensevelis dans les entrailles de la terre excitent plus vivement la convoitise des hommes. Dans ces ouvrages d'ailleurs, on dit beaucoup de bien du roi, et l'éditeur a cru de son devoir de faire connaître à tous les louanges données au plus grand des monarques. Enfin rien n'est plus juste ni plus châtié que la prose de cet auteur ; rien de plus poétique et de plus fleuri que ses vers. On y voit étinceler des beautés nouvelles et originales, et ce je ne sais quoi de

particulier et d'aisé que n'ont point les copies. Car « toute imitation est servile et gênée; on ne marche alors que sur les pas d'un autre, que l'on craint toujours de ne pas bien suivre. Ainsi l'on n'a point cette belle hardiesse qui fait la grâce d'un ouvrage et le plaisir de ceux qui le voient. Dans les pièces d'invention tout est libre, tout est aisé, parce que l'esprit de l'auteur n'a pas eu d'autres bornes que son sujet, ni d'autre modèle que la nature elle-même. »

Ces raisons ont décidé l'éditeur, ou plutôt Perrault lui-même, qui se loue ici libéralement sous le couvert d'un autre, à faire cette publication (1676). Les imitateurs serviles et bornés dont il est question dans ce passage, ce sont Boileau et Racine qui n'avaient pu s'élever jusqu'aux théories sublimes de Perrault sur l'originalité des ouvrages. Ces théories n'étaient pas neuves alors; elles sont de tous les temps, et elles vivent encore de nos jours. Nous avons vu le docteur Emerson prétendre fièrement que l'esprit humain naît tout entier, qu'il est capable de tout créer par ses propres forces, et qu'il se passe facilement de l'appui des âges antérieurs. Mais cette prétention à l'originalité est-elle fondée? Et ceux qui n'imitent pas le passé, n'imitent-ils

rien ? Soyons originaux, si nous pouvons ; mais est-ce chose si facile ? On rompt avec la tradition, et on se déclare original : rien de mieux. Mais le temps au milieu duquel on vit, parviendra-t-on aussi à s'y soustraire ? Fera-t-on autour de soi une telle solitude qu'on ne subisse l'influence de personne ? Non, sans doute ; c'est là le piège où tombent les ennemis de l'antiquité, et en même temps leur punition : ils sont les imitateurs serviles de leur siècle. On se met en garde contre les modèles anciens, parce qu'on est averti ; mais on ne se défie pas du mauvais goût des contemporains auquel on est accoutumé et qu'on respire avec l'air. Comme on ne s'est point formé, par la contemplation des chefs-d'œuvre antiques, une idée plus haute de la beauté, on copie sans s'en douter les modèles qu'on a sous les yeux. On imite tout le monde, et l'on croit être soi-même un objet d'imitation ; on subit le goût du siècle que l'on croit former et diriger. Cette orgueilleuse illusion est la preuve d'une extrême médiocrité. Les hommes supérieurs sont francs de ces préoccupations ; ils ne songent ni à imiter, ni à se défendre de l'imitation ; mais sans cesse tourmentés du besoin de connaître, profondément convaincus de la faiblesse

humaine, ils cherchent à savoir ce que les hommes illustres ont découvert et apporté au trésor commun. Ils veulent s'expliquer la gloire des grands noms, s'enrichissent de leur génie, et puisent dans les ouvrages de leurs devanciers des forces pour les atteindre ou les surpasser. Ils apprennent ainsi ce que c'est que la beauté et où on la trouve; ce que c'est que la gloire, et comment on l'obtient. C'est pourquoi les plus grands hommes méditent le plus profondément sur les principes et les secrets de leur art et le connaissent le mieux. Racine et Molière étaient toujours tourmentés de la crainte de ne pas savoir assez; ils pensaient à s'instruire; les hommes d'un esprit médiocre ne pensent qu'à se distinguer. Ils repoussent l'imitation des anciens qui altérerait leur originalité naturelle; mais ils sont infectés de l'esprit et du goût de leur temps. C'est ce qui arrivait à Charles Perrault. Ses poésies n'ont assurément aucun rapport avec celles d'Homère ou de Virgile; mais elles ressemblent beaucoup aux vers de Chapelain, de Cassagne et de Charpentier.

La manie de la nouveauté était alors générale. Une des preuves qu'on en peut donner, est l'inquiétude que témoigne à ce sujet Lafontaine

dans un commencement d'épître au prince de Conti. Parlant des souvenirs empruntés à l'antiquité, il dit (en 1686) :

Malherbe de ces traits usait plus fréquemment,
Sous lui, la Cour n'osait encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Ainsi l'amour commode de l'ignorance avait gagné jusqu'à la cour, et les écrivains comme Perrault l'érigeaient en système ; mais Boileau, Racine, Molière et Lafontaine se perfectionnaient par le travail et l'étude. Ils souffraient patiemment qu'on les traitât d'imitateurs serviles dans une préface, pourvu qu'ils se rendissent eux mêmes dignes d'être un jour imités.

Après ces premières insinuations, Perrault attaqua personnellement Racine et Boileau dans l'Épître à Bossuet, qui précède le poëme de Saint Paulin. Les éloges trop faciles que Bossuet avait accordés à une assez mauvaise ode de Perrault sur la pénitence, avaient donné naissance à ce poëme, où l'auteur avait célébré en six chants la générosité de St. Paulin se dévouant à l'esclavage pour racheter le fils d'une veuve. On voit par l'épître dédicatoire que la renommée de Perrault était en décadence. Il se plaint que le succès des ouvrages ait maintenant sa source

dans la malignité du poète et dans celle des lecteurs ou dans la mollesse des spectateurs qui fait la moitié du plaisir qu'on éprouve à entendre des pièces galantes. On devinait facilement le nom des poètes que Perrault désignait ainsi.

Il ne se refusa pas même les dénonciations. Il prétendait que par ce vers de la satire neuvième: « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne » Boileau avait insulté Louis XIV, et Pélisson appuyait l'accusation. On connaît trop les sentiments de Boileau pour qu'il soit besoin de le justifier.

Cette guerre sourde se termina par un éclat. En 1687, Perrault lança un manifeste qui contenait une attaque ouverte contre les anciens et leurs admirateurs, surtout Boileau et Racine : « Je composai ensuite le petit poème du siècle de Louis le Grand, qui reçut beaucoup de louanges dans la lecture qui s'en fit à l'Académie française, le jour qu'elle s'assembla pour témoigner la joie qu'elle ressentait de la convalescence de Sa Majesté, après la grande opération qui lui fut faite. Ces louanges irritèrent tellement M. Despréaux qu'après avoir grondé long-temps tout bas, il se leva dans l'Académie, et dit que c'était

une honte qu'on fît une telle lecture, qui blâmait les plus grands hommes de l'antiquité. M. Huet, alors évêque de Soissons, lui dit de se taire, et que s'il était question de prendre le parti des anciens, cela lui conviendrait mieux qu'à lui, parce qu'il les connaissait beaucoup mieux, mais qu'ils n'étaient là que pour écouter... M. Racine me fit compliment sur cet ouvrage qu'il loua beaucoup, dans la supposition que ce n'était qu'un pur jeu d'esprit qui ne contenait point mes véritables sentiments, et que dans la vérité je pensais tout le contraire de ce que j'avais avancé dans mon poème. Je fus fâché qu'on ne crût pas, ou du moins qu'on fît semblant de ne pas croire que j'eusse parlé sérieusement; de sorte que je pris la résolution de dire en prose ce que j'avais dit en vers, et de le dire d'une manière à ne pas faire douter de mon vrai sentiment là-dessus. Voilà quelle a été la cause et l'origine de mes quatre tomes de Parallèles."

Ce petit récit ne manque pas de malice. Si l'on en croyait Perrault, ce seraient les éloges donnés à son poème qui auraient excité la colère de Boileau; ce dernier était au-dessus d'un tel sentiment. Puis Perrault, qui se rappelle si bien la leçon que Huet fit à Boileau,

oublie la façon dont il le redressa lui même :
« Jaloux de tant d'audace et encore plus emporté, plus violent que lui (Desmarets) Perrault ne craignit pas, à la honte éternelle de son nom, de soutenir dans un écrit que notre siècle avait vaincu l'antiquité dans tout art et toute science que ce fussent, et détourné sur soi toute la gloire qui revient au génie. Comme il me demandait ce que je pensais de sa thèse, je lui en démontrai si parfaitement la sottise, qu'il parut depuis revenu à des sentiments plus raisonnables, car il ne répondit rien à une dissertation assez longue que je lui adressai à ce sujet ; et il ne s'opiniâtra point à soutenir par de nouveaux écrits son système insensé. Il cacha d'ailleurs avec tant de soin ma dissertation qu'on ne la trouva par hasard dans ses papiers qu'après sa mort. » Ce récit est bien différent du premier, et à ce qu'il nous semble plus conforme à la vérité. Ce n'est pas un ennemi qui parle ; Huet est lié avec Perrault, aussi bien qu'avec Desmarets, et il fait cas de tous les deux. C'est donc sa raison seule qui lui fait dire : « Ils eussent sans doute pensé différemment s'ils se fussent appliqués à acquérir une plus parfaite connaissance de l'antiquité et d'eux même. »

C'est en effet ce qui surnage dans la querelle,

l'ignorance de soi ; elle se trahit par la vanité de Perrault et par sa complaisance pour les écrits de sa jeunesse. Ses dispositions le portaient à mal juger des anciens ; de petits motifs de parenté et d'amitié le poussèrent à la guerre ; il fit le procès à l'antiquité parce qu'il ne savait pas la goûter, et que Racine et Boileau la connaissaient mieux que lui. Si, au lieu d'ériger ses prétentions en système, il eût contemplé de près ces chefs-d'œuvre qu'il méprisait, s'il se fût assez connu lui-même pour comprendre le rapport étroit qu'ils ont avec notre nature, il eût rétracté son Manifeste, ou plutôt il ne l'eût jamais écrit.

A. Aderer.

VIe Leçon.

Du manifeste de Ch. Perrault contre les anciens.

Du manifeste de Ch. Perrault contre les anciens.

Nous avons vu dans la dernière leçon ce qu'était le nouvel avocat qui, après Desmarets, entreprenait de faire le procès des anciens au profit des modernes : voyons aujourd'hui la cause elle-même. On se rappelle tout ce qui a été dit de favorable à Perrault : c'était à coup sûr un homme supérieur à son devancier ; toutefois son plaidoyer ne vaut pas mieux que le plaidoyer de Desmarets ; l'avocat était meilleur que la cause.

Les pièces du procès se réduisent à deux écrits : le premier est ce poëme sur le siècle de Louis XIV, qui, lu en 1687 à l'Académie, y excita tant de scandale ; le second est un ouvrage plus considérable, qui fut composé de 1689 à 1697. Racine avait déclaré à Perrault que ses opinions étaient si peu sérieuses, qu'il n'oserait les soutenir ; Perrault regarda ces paroles comme un défi ; et c'est pour y répondre qu'il écrivit les quatre volumes qui sont connus sous le titre de Parallèle des anciens et des modernes.

Perrault y traitait des Sciences, des Arts et des lettres. Nous ne parlerons pas des Sciences ;

ce serait empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre. Nous ne nous occuperons pas davantage des arts; ce serait trop nous éloigner de la thèse que nous avons en vue et que nous ne devons pas oublier: de l'Utilité des études classiques. Et pourtant s'il y a un peu d'originalité dans Perrault, c'est en ce qu'il dit des arts. Soit par sa place près de Colbert, soit par un certain goût naturel qui se retrouve dans toute sa famille, il semble vivement apprécier tout ce que son siècle a produit de grand et de beau en architecture, en peinture, en sculpture; on sent dans ses paroles un enthousiasme sincère. Sans doute, quand il veut placer les modernes au-dessus des anciens, il a tort; on lui sait gré toutefois de la vivacité avec laquelle il défend son sentiment: il y a là des pages qu'on lirait avec plaisir, et qui n'ont rien du ton languissant qui se trouve trop souvent dans la partie qui concerne les lettres.

Le livre de Perrault est un dialogue entre trois personnages. L'un est chargé de défendre l'antiquité, c'est un président; l'autre de l'attaquer, c'est un abbé; le troisième est une sorte de personnage intermédiaire qui n'a aucune opinion bien arrêtée, et qui en profite pour plaisanter à propos de tout; on pourrait cependant le soupçonner de pencher vers les modernes. Perrault

ne se déclare responsable que des sentiments de l'abbé : le chevalier n'est là, à ce qu'il dit, que pour animer la discussion par ses saillies, et y répandre de l'agrément. Toutefois rappelons-nous que Perrault n'aimait pas Platon : il ne comprenait pas comment les interlocuteurs de ses dialogues étaient non point seulement des créations de l'esprit destinées à donner à l'exposition de doctrines philosophiques un tour plus littéraire, mais en même temps des personnages réellement vivants, et que ces personnages avaient leur caractère et leur attitude qui leur appartenaient en propre, qu'ils avaient aussi des opinions vives et vraies qui ne pouvaient ni changer, ni s'altérer dans la suite du discours. L'homme qui n'avait pas assez d'esprit pour comprendre Platon, était-il capable de concevoir par la force de son imagination un personnage qui ne fût pas lui-même, qui n'eût pas ses sentimens et qu'il fallût faire penser et parler ? Aussi est-il bien permis de craindre que ce soit toujours Perrault qui s'exprime par la bouche du chevalier : au fond, il était content de faire dire par un autre ce qu'il ne pouvait pas dire lui-même. Le chevalier lui servait à débiter bien des impertinences qu'il n'aurait pas osé prêter à l'abbé ; car c'eût été les prendre pour son

propre compte ; mais peu importait si le chevalier se montrait téméraire et insultant : n'était-ce pas un personnage sacrifié à l'avance dont l'auteur ne s'était déclaré nullement responsable ? Quant au président, il est le but de toutes les attaques et de toutes les plaisanteries. Aussi bien il ne se défend guère ; il se renferme le plus souvent dans un silence résigné et laisse jouir ses adversaires d'un triomphe bien aisé.

Voilà la composition du Dialogue. Quel en est l'esprit ? Perrault n'agit pas, comme Desmarets, dans des vues particulières ; il ne prétend pas soutenir une opinion purement personnelle : il doit donc s'appuyer sur des principes, et j'entends par principes des vérités générales, ou prétendues générales sur lesquelles on établit son sentiment. Un biographe plein de finesse a voulu voir dans Perrault un esprit plus avancé que son temps ; qu'un respect superstitieux n'attachait pas au passé, qui respectait l'antiquité et la jugeait, qui savait rendre justice au présent et se tournait même volontiers vers l'avenir : en un mot un partisan du progrès. Ce portrait n'est-il que l'expression de la vérité, ou est-il dû à l'imagination trop complaisante de l'écrivain ? C'est ce que nous allons voir en examinant les principes de Perrault.

Et d'abord, en vertu de quel droit Perrault proteste-t-il contre l'admiration de l'antiquité ? Voici ce qu'il dit lui-même :

« L'autorité n'a de force présentement et n'en doit avoir que dans la Théologie et la Jurisprudence. Quand Dieu parle dans les Saintes Ecritures ou par la bouche de son Eglise, il faut baisser la tête et se soumettre. Quand le Prince donne ses lois, il faut obéir et révérer l'autorité dont elles partent comme une portion de celle de Dieu même. Partout ailleurs la Raison peut agir en souveraine et user de ses droits. Quoi donc ! il nous sera défendu de porter notre jugement sur les ouvrages d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, et d'en juger comme il nous plaira, parce que d'autres avant nous en ont jugé à leur fantaisie ! »

Ainsi Perrault met en présence l'autorité et la raison, et prétend substituer la raison à l'autorité. C'est une tâche périlleuse : il le sent et veut limiter le domaine de la raison. Mais est-on sûr que les bornes qu'on a posées seront toujours respectées ? Perrault défend à la raison d'intervenir dans la Théologie et la Jurisprudence : un temps viendra où la Jurisprudence et la Théologie seront aux prises avec la raison. Je veux bien avouer qu'il y a deux principes ; je veux bien avouer

encore que ces deux principes ne sont pas toujours d'accord, et que parfois la raison ne marche pas avec l'autorité ; mais quand cela arrive, ce n'est qu'un fait, un fait qu'on ne saurait trop déplorer ; mais ce ne peut pas être une règle qu'il soit permis d'invoquer : c'est une cause de révolution et de ruine ; mais ce ne peut pas être un principe sur lequel on bâtisse. Encore si Perrault avait, au nom de la raison, proclamé que les anciens avaient été trop admirés ! Mais ce n'est pas sur la raison qu'il s'appuie ; il ne réclame que le droit de juger d'Homère et de Virgile, comme il lui plaira : il parle au nom de son bon plaisir : et ne pourrait-on pas lui répondre que c'était précisément au nom du bon plaisir qu'on avait admiré et qu'on admirait les anciens ? Mais non : le culte de l'antiquité n'est pas une fantaisie ; et comment une fantaisie aurait-elle persisté à travers toutes les transformations successives de la société, durant tant de siècles ? Il y a donc là plus qu'une fantaisie, pour répéter l'expression même de Perrault : il y a une tradition toujours vivante, et, j'ose même le dire, une institution. N'a-t-on pas toujours vu les hommes les plus éclairés unir leurs communs efforts pour maintenir l'étude des anciens ? Ils comprenaient que c'était un contrepoids utile et nécessaire

à l'amour du changement, au désir du progrès qui n'est lui-même qu'un changement souhaité par l'imagination. On aurait donc grand tort de ne voir là qu'une mode : il y a un véritable besoin ; nos pères ont aimé et étudié les anciens comme les Romains ont aimé et étudié les Grecs : c'est parce qu'ils se retrouvaient eux-mêmes dans ces écrits d'un autre pays et d'un autre temps. Il est si difficile de se connaître, et c'est pourtant chose si nécessaire ! Il a fallu nous imposer le culte de l'antiquité afin que nous ne puissions pas nous ignorer nous-mêmes, et que nous fussions forcés de nous connaître, si non par nous-mêmes, du moins par les ouvrages d'autrui. En présence de ces considérations si graves, et si sérieuses, on sent combien a peu de valeur le principe que met en avant Perrault.

Perrault s'est arrogé le droit de juger les anciens, et le premier usage qu'il fait de ce droit, c'est de déclarer que les modernes sont les égaux des anciens. Mais sur quel principe s'appuie-t-il pour rendre cet arrêt ? le voici. La nature produit aujourd'hui les fleurs, les fruits, les arbres, les animaux tels qu'elle les produisait durant le siècle de Périclès ou du temps d'Auguste : pourquoi n'en serait-il pas de

même des esprits ? Cela, vu de loin, peut ressembler à un principe ; mais si l'on y regarde de près, c'est un préjugé introduit par l'esprit scientifique dans les questions littéraires : toutefois on ne lira pas sans plaisir les vers où Perrault expose son argument.

« A former les esprits comme à former les corps,
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée.
Jamais l'astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons
N'eut le front couronné de plus brillants rayons ;
Jamais dans le printemps les roses empourprées
D'un plus vif incarnat ne furent colorées ;
Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins
L'éblouissant émail des lys et des jasmins ;
Et dans le siècle d'or la tendre Philomèle,
Qui charmait nos aïeux de sa chanson nou-
 - velle,
N'avait rien de plus doux que celle dont la voix
Réveille les échos qui dorment dans nos bois.
De cette même main les forces infinies
Produisent en tout temps de semblables génies. »

La même idée est reproduite dans le Parallèle des anciens et des modernes ; mais on ne retrouve plus la même grâce dans les détails, la même délicatesse dans les expressions :

« Rien n'est plus déraisonnable, ni même plus ridicule que de s'imaginer que la nature n'ait plus la force de produire d'aussi grands hommes que ceux des premiers siècles. Les lions et les tigres qui se promènent présentement dans les déserts de l'Afrique, sont constamment aussi fiers et aussi cruels que ceux du temps d'Alexandre ou d'Auguste ; nos roses ont le même incarnat que celles du siècle d'or ; pourquoi les hommes seraient-ils exceptés de cette règle générale ? »

En vérité ce sont là des idées trop légères pour qu'on les puisse discuter ; et d'abord, il n'y a pas à raisonner ; c'est une simple question de fait. Il est vrai que la nature produit aujourd'hui des fleurs aussi belles qu'autrefois : mais produit-elle des génies aussi grands ? Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour répondre. Sans doute elle ne cesse pas d'avoir la force d'en produire : mais quand elle en produirait, n'y a-t-il pas des circonstances sociales, des conditions de sol et de climat qui gênent ou arrêtent leur développement ? C'est ce que disait si bien Voltaire à Fontenelle :

« La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain et un ciel plus propre que la

Westphalie et que le Limousin a formé certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Démosthène quelque chose que l'air de Clamart et de la Grenouillère, et le gouvernement du Cardinal de Richelieu ne mirent point dans la tête d'Omer Talon et de Jérôme Bignon."

Il n'y a rien à ajouter à cette réponse où la justesse d'esprit est relevée par l'agrément et la finesse du badinage.

Perrault ne se contente pas de déclarer que les modernes sont les égaux des anciens; il va plus loin, il ne craint pas de dire que les modernes doivent surpasser les anciens. Remarquez bien qu'il ne dit pas que les modernes surpassent les anciens; mais qu'ils doivent les surpasser. C'est encore là une erreur introduite par l'esprit scientifique dans les questions littéraires. Ainsi va le monde pour Perrault; que les derniers venus profitent de tout ce qui a été découvert, pensé, exprimé avant eux; les générations nouvelles ont pour elles l'expérience des âges qui les ont précédées. Or pour Perrault l'art n'est qu'un recueil de préceptes, un amas de théories; plus on a réfléchi sur l'art, plus on s'approche

de la perfection littéraire. Ainsi Chapelain qui a plus pensé qu'Homère aux conditions du poème épique, doit être supérieur à Homère ; et il l'est en effet aux yeux de Perrault, au moins sous le rapport de l'art. Mais Perrault se trompait : l'art n'est autre chose que la nature : or plus on fait de théories, plus on s'éloigne de la nature. Voyez en effet si l'on a jamais réuni plus de préceptes vrais et ingénieux que Quintilien ; la science est complète, et pourtant les Institutions n'ont pas produit un seul orateur. Le grand nombre des lois dans un Etat ne prouve qu'une chose, c'est qu'on y est plus éloigné de la justice. Il en est de même en littérature. C'est ce qu'avaient parfaitement compris nos illustres modernes, c'est ce que comprenait surtout Lafontaine, quand il s'écriait après avoir lu les premières comédies de Molière :

« Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas. »

Toutefois il faut reconnaître, pour n'être pas injuste à l'égard de Perrault, que de ses trois principes, deux du moins avaient été inspirés par deux admirables nouveautés de son temps. Quand Perrault réclamait le droit de juger les anciens, il croyait marcher à la suite

de Descartes, qui venait de substituer la raison à l'autorité ; quand il prétendait que les modernes devaient surpasser les anciens, il était séduit par une opinion récente de Pascal : celui-ci avait représenté l'humanité comme un homme qui, du moins dans un certain ordre d'idées, augmentait ses connaissances et allait se perfectionnant.

Mais quelle était cette autorité que combattait Descartes ? C'était celle qui, par Lettres Patentes du roi François 1.er, condamnait Ramus ; celle qui en 1624, par Arrêt du Parlement, bannissait de Paris les professeurs convaincus d'avoir attaqué Aristote ; qui en 1671, pensait à provoquer un nouvel Arrêt du Parlement contre les Contradicteurs du philosophe péripatéticien ; c'était celle enfin dont se moquait si spirituellement Boileau. Qu'il suffise de rappeler ici quelques traits de son Arrêt burlesque :

" La Cour ....

enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des nerfs ; et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, non obstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au foie, sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir. Fait défense au sang d'être plus va-

gabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de Médecine..... Prend les entités, identités, virtualités, eccéités, et autres pareilles formules scotistes en leur bonne fame et renommée." .... Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a borné à perpétuité la Raison des Ecoles de la dite Université, lui fait défense d'y entrer, troubler ni inquiéter ledit Aristote, en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée Janséniste et amie des nouveautés."

Voilà l'autorité contre laquelle se révoltait Descartes, et Descartes avait raison; mais rien de semblable pour les lettres; nul ne songeait à imposer la lecture des Anciens: c'était, comme nous l'avons dit, une institution qui se soutenait d'elle-même par l'assentiment général.

C'est encore par un raisonnement non moins faux que Perrault transportait dans les lettres un principe qui a fait la fortune des sciences. Pascal avait dit dans ses Pensées: " ...... De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement: d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons

l'antiquité dans ses philosophes : car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres."

Rien n'est plus vrai pour les Sciences ; rien n'est plus faux pour les lettres ; car les Sciences et les lettres partent de deux principes bien différents. Le principe des Sciences, c'est le progrès ; le principe des lettres c'est la conservation. Quand les Sciences ont trouvé une vérité, c'est une chose acquise et à jamais acquise, elle reste : or, comme l'esprit humain ne peut pas être stationnaire, ne pouvant pas reculer, il avance. Au contraire plus les lettres font de progrès, plus elles s'éloignent de ce qui est leur force et leur beauté, de la connaissance de l'homme. Ce qui rend les Anciens si supérieurs, c'est qu'ils sont venus dans un

état de société qui était trop peu raffiné pour que l'esprit s'occupât à se creuser lui-même ; ils étaient alors plus près de leur cœur, plus près de ce qui ne change pas. Le continuel effort des lettres doit donc être de dégager l'esprit de tout ce faux esprit humain qui s'y ajoute, de ramener l'homme à sa nature primitive, de l'enlever à la mode, aux préjugés et aux préventions par l'admiration des types éternels : c'est ce qu'avait compris le dix-septième siècle ; encore y avait-il alors des points de vue particuliers, le point de vue français, par exemple ; voilà ce que ne connaissait pas Homère ; voilà ce qui fait son incomparable grandeur. — Perrault avait donc tort de ramener les sciences et les lettres à un même principe : c'était d'un philosophe bien léger, ou plutôt d'un homme du monde qui s'occupait des choses de son temps ; mais qui ne le comprenait que comme un homme du monde.

Maintenant nous étonnerons-nous de ce qu'un homme qui a si étourdiment raisonné sur les principes de l'Art et de la Littérature, soit mauvais juge de l'antiquité classique ? Et d'abord il déclare que l'antiquité en masse manque de méthode :

une cause bien légère en apparence, mais bien vraie au fond suffit pour expliquer cette rigueur.

Les éditions étaient au dix-septième siècle moins claires que de notre temps : on y faisait moins d'alinéas : Perrault était arrêté par ces pages pleines ; et son esprit ne faisait pas sur lui-même un effort assez sérieux pour y marquer les divisions qui manquaient.

Venons à ses jugements particuliers sur les différents auteurs. — Platon est ennuyeux, quoique Monsieur Maucroix ait mis tous ses soins à en donner une version fidèle : Perrault préfère aux Dialogues de Platon, les Dialogues de Lucien ; puis, pour ne pas se faire trop d'affaires, il livre Platon au chevalier qui le traite de saltimbanque : au fond c'était bien ce que Perrault pensait. Mais qu'oppose-t-il donc aux œuvres grecques ? les Provinciales de Pascal : il faut avouer que la pensée n'était pas mauvaise et l'on est tout près de se mettre du parti de Perrault ; mais attendons et examinons : rappelons-nous que Perrault avait un frère Janséniste et que ce frère avait été enveloppé dans la persécution : ainsi voilà qu'il n'y a plus que l'esprit de famille, là où nous croyons

voir une admiration naïve et vraie.

Démosthène, selon Perrault, a l'esprit trop peu orné : "ce n'est pas tout, dit-il, d'avoir la taille droite, il faut l'avoir gracieuse. — Or Démosthène dit ce qu'il faut ; mais là s'arrête son mérite. Pourtant son apostrophe aux Mânes de Marathon est une assez belle chose ; mais si elle se détache avec tant d'éclat, c'est que le fonds est pâle et terne.

Horace, dont Perrault faisait assez de cas, lui semble un poète satirique défectueux ; il n'a parlé que des travers et des vices ; il fallait qu'il s'attaquât aussi aux crimes : le vrai poète satirique serait une combinaison d'Horace et de Juvénal. N'était-ce pas là méconnaître le bon sens si fin et si charmant d'Horace ? Perrault est encore plus sévère pour les tragiques anciens, sans doute à cause des difficultés qu'il rencontrait à les lire : trompé par les éditions de son temps, il se plaint de ce qu'il n'y ait qu'une scène pour chaque acte : il croit enfin qu'en lisant Garnier et Hardy on pourrait se faire à peu de frais une idée de Sophocle et d'Euripide. Térence ne trouve pas grâce devant lui ; on a beaucoup loué ce poète d'avoir fait parler ses personnages selon leur âge et leur caractère ; il n'y a rien de plus simple, et c'est là un

faible mérite. Il ne s'agit pas pour Perrault de faire parler des personnages suivant la nature, mais suivant une certaine nature cultivée et raffinée: car ce qui attache Perrault, ce n'est pas la vérité, c'est le bel-esprit; il déclare que la nature est tout au plus bonne dans les bois et la solitude. Aussi ne doit-on pas s'étonner que son poète favori soit Ovide.

C'est surtout sur Homère que se portent les railleries du Chevalier: il attaque le plan, les moeurs, les caractères et jusqu'à la diction. Il trouve le plan défectueux; non pas qu'il devine à l'avance les témérités de la Critique Allemande contre l'unité de l'Iliade: il s'en tient simplement aux opinions de l'abbé d'Aubignac. Il ne croit pas grand mérite à une diction où abondent les épithètes oiseuses, les licences grammaticales, et enfin ces particules qui s'ajoutent si commodément les unes aux autres. Mais ce sont principalement les moeurs et les caractères qu'il ne comprend pas, et là plus que partout ailleurs se montre l'ignorance de soi-même. — Perrault n'est pas plus indulgent que Desmarets pour Achille: il ne voit pas tout ce qu'il y a de beau et de grand dans ce personnage: la générosité à côté de la

vaillance, l'amitié la plus tendre en même temps que la haine la plus implacable, la fierté de l'âme et la bonté du cœur : qu'on se rappelle la compassion dont il est touché en présence de Priam, les larmes qu'il verse et le souvenir donné à son vieux père, puis ce je ne sais quoi de triste qui n'est pourtant pas encore la tristesse d'Hamlet et de Byron. Achille est comme le résumé de toutes les qualités et de tous les instincts qui constituent l'homme. Il a long-temps vécu seul, il a beaucoup pensé, il a pensé à lui-même, à la vie, à la destinée, et il garde de ses rêveries un penchant mélancolique qui est bien réellement dans notre nature, mais que les poètes contemporains ont fort exagéré. — Perrault ne comprend rien à tout cela : il blâme Achille de ce qu'il a demandé à sa mère de faire du mal aux Grecs ; mais il faut bien que son ressentiment soit grand : car plus il sera grand, mieux le contraste qui doit suivre sera marqué. — Bien plus Perrault fait un procès au vieux Nestor qui intervenant entre Agamemnon et Achille, déclare avoir vu des hommes bien plus forts qu'eux : il ne reconnaît plus là l'orateur à la parole douce, insinuante : Nestor ne reste pas même

dans les bornes de la civilité ; mais Perrault ne voit pas que c'est précisément le souvenir du passé que ce vieillard doit opposer à ces deux jeunes-gens irrités. C'est que Perrault, comme Desmarets, avait dans l'esprit je ne sais quel idéal d'héroïsme qui ne ressemblait en rien à l'héroïsme d'Homère : il jugeait de l'Iliade avec les idées empruntées aux romans du temps.

Comment se fait-il que Perrault, si injuste ou plutôt si léger à l'égard des anciens, ait été l'admirateur des modernes illustres ? Remarquez que dans tout homme de génie il y a deux parts : il y a les idées toujours vraies exprimées dans un admirable langage, et c'est ce qui le fait grand devant la postérité ; puis il y a les idées du temps et celles-là ne survivent pas : c'est précisément par là que souvent les contemporains admirent et louent. Ainsi Perrault, critique maladroit de l'antiquité, loue et admire les modernes illustres par les côtés les moins importants. — Sans doute on rencontre dans son livre tous les grands noms : Descartes, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Lafontaine, Molière, Labruyère, Boileau même ; car Perrault était homme de trop bonne société pour passer sous silence celui-là même qui le com-

battait. Racine seul n'est pas nommé; et cet oubli injurieux doit être sans doute attribué à un sentiment de condescendance de Perrault pour Fontenelle, son ami. Mais tous ces grands noms que nous venons de citer, à côté de quels noms se trouvent-ils, les ~~[illegible]~~ Gombault, les Godeau, les Maynard.

Les galants Sarazin et les tendres Voiture, et mille autres de la même sorte, c'était pour eux qu'était l'affection: on n'admirait les autres que par respect humain. Perrault se met à la torture pour prouver que Chapelain est un grand homme, quoiqu'il ait fait la Pucelle; et que la Pucelle même, sous le rapport de l'art, est un grand ouvrage, supérieur à l'Iliade: car qu'est-ce qui n'est pas supérieur à l'Iliade? Il faut pourtant accorder au public que parfois l'exécution n'a pas répondu à la conception; et c'est là une bien étrange erreur que de penser qu'on peut concevoir sans exécuter. Toutefois Perrault est persuadé que si Chapelain avait eu l'idée d'introduire dans la Pucelle quelques centaines de vers harmonieux, doux, amoureux, qui pussent être lus et admirés des dames, cela aurait suffi pour attirer à ce poème toute l'estime qu'il méritait. Cette tendresse pour un écrivain qui n'en était pas

digne peut-elle être rachetée par les éloges qu'il donne à Boileau ? Mais ces éloges ne partent pas du cœur ; ils sont arrachés par le respect des convenances. Doit-on savoir plus de gré à Perrault d'avoir opposé Bossuet à Thucydide et à Tite-live ? On en serait tenté si un peu plus loin on ne voyait pas Bossuet rapproché de M M. Cordemoy père et fils : Perrault eût désiré qu'à leur exemple Bossuet eût composé une Histoire universelle, plutôt qu'un Discours sur l'histoire universelle. Évidemment la sympathie était pour M M. Cordemoy père et fils : on n'accordait à Bossuet que ce qu'on ne lui pouvait pas refuser, ce qui était commandé et comme imposé.

Comment caractérise-t-il Molière ? par l'épithète de naïf. Et remarquez que Molière était mort, et qu'on avait à choisir entre toutes ses pièces. Lesquelles prend-il ? l'Amphitryon et les Fâcheux : l'Amphitryon dont l'idée appartient à Plaute et les Fâcheux qui, bien qu'on ne doive pas les dédaigner, ne valent certes pas le Misanthrope et les Femmes savantes. C'est que Perrault se fait une idée particulière de la Comédie ; il croit qu'elle ne vaut que par les bons mots et la raillerie : peu s'en faut qu'il n'en veuille à Molière d'avoir élevé le

ton. — Est-il plus heureux en appréciant Lafontaine? Ce qui le frappe dans ses ouvrages, c'est la plaisanterie: or il est vrai que la plaisanterie est dans Lafontaine; car tout y est depuis le plus gai badinage jusqu'à la plus haute éloquence; mais le trait distinctif de son talent n'est pas la plaisanterie. Perrault admire beaucoup ces vers:

"Certain renard gascon, d'autres disent normand."
Cela frappe l'imagination dit-il; cela est plein d'esprit et de finesse; on doute si c'est fierté ou prudence. En vérité c'est là admirer Lafontaine par le plus petit bout, et c'est presque ne pas le comprendre. — Voici un autre passage que cite Perrault:

"La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il; vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marions-nous? Quand aurons-nous des gendres?
Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle....
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.

Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois de fort bon cœur.
Il déjeune très bien: ainsi fait sa famille."

Que voit Perrault dans ce charmant tableau? encore de la plaisanterie: tout autre que lui n'y verrait que le plus parfait naturel; c'est bien le ton d'un hobereau qui s'installe chez son paysan; il vient, sûr d'être bien accueilli: il est en effet bien accueilli, et ne sait d'autre manière de prouver sa reconnaissance que de se montrer de bonne humeur: il parle de tout ce qui peut intéresser son hôte; il daigne descendre avec lui jusqu'à la conversation familière; il entre dans les détails de son ménage. Si on lui offre quelque chose, il ne refusera pas, mais c'est uniquement pour ne pas affliger en refusant; en un mot, il ajoute au plaisir de bien déjeuner le plaisir de se montrer affable. Voilà ce que n'a pas vu Perrault.

Ainsi, pour nous résumer, Perrault a échoué comme Desmarets, et la même cause a égaré l'un comme l'autre: c'est que ni l'un ni l'autre ne connaissaient l'homme. Sans doute Perrault était un écrivain supérieur à Desmarets: il a montré dans ses Contes un esprit vif, agréable, enjoué; mais là même

apparaît l'ignorance de l'homme. Qu'on se rappelle le moment dramatique où la femme de l'Ogre entrant au matin dans la chambre de ses enfants les trouve tous égorgés: "La mère commença par s'évanouir," dit Perrault, et il ouvre alors cette parenthèse ("C'est le premier expédient que trouvent les femmes en pareil cas.") Si Perrault eût connu le cœur humain, eût-il jamais écrit cette ligne? — Après tout Perrault n'est que Desmarets, Desmarets avec un esprit plus distingué, Desmarets venu trente ans plus tard, au moment où le dix-septième siècle avait produit tous ses chefs-d'œuvre, sauf le Télémaque, et fourni tout ce qu'il fallait pour le comparer et l'opposer à l'antiquité: car l'esprit français, uni à l'esprit antique, venait de réaliser la troisième image universelle de l'esprit humain.

E. Anthoine.

VII [illegible]

Boileau [illegible]

Réflexions [illegible]

VIIe Leçon

Boileau défenseur des anciens.
Réflexions critiques.

Boileau défenseur des anciens.
Réflexions critiques.

Le premier manifeste de Perrault, le poème sur le siècle de Louis XIV, ne resta pas sans réponse. Presque immédiatement après le petit scandale qu'il fit au sein de l'Académie Française, La Fontaine répliquait à sa manière, en homme mal fait pour la polémique, et la goûtant peu. Cette réplique n'est autre que la charmante Epître qu'il adresse à Huet, en lui envoyant une traduction italienne de Quintilien. On y trouve plutôt une explosion de sentiments qu'une réponse catégorique aux idées du manifeste de Perrault. Nous ne saurions en parler en peu de mots ni à la légère : c'est un véritable monument. Mais, comme il appartient au département de la poésie, nous le laisserons à qui de droit, et nous nous occuperons de la réponse que fit Boileau, dans ses Réflexions sur Longin, au poème sur le siècle de Louis XIV et aux quatre volumes des Parallèles.

Il y eut d'abord une sorte de silence : puis les réponses vinrent. Ce furent en premier lieu certaines vivacités de Dacier, qui, publiant alors

sa traduction d'Horace, y brutalisait en passant, dans ses préfaces, les idées de Perrault. Il courut aussi une épigramme latine, attribuée à Ménage, que terminait ce vers de Catulle, assez agréablement amené :

"O Sæclum insipiens et inficetum !"

Boileau s'était bien donné le plaisir de quelques épigrammes où il attaquait non seulement Perrault, mais encore l'Académie, pour l'appui qu'elle lui avait donné. Elles ne lui font pas grand honneur : elles n'ont ni la force, ni le sel des précédentes. Il en fut un peu honteux, à ce qu'il semble : il ne les publia que très tard, par un sentiment de confraternité pour l'Académie, dit-il, dans une de ses Lettres à Maucroix. Cependant elles couraient le monde des gens de lettres, la ville, comme on disait. Boileau était fort recherché pour la lecture de ses pièces : bien différent du recitator acerbus d'Horace qui vient importuner le docte et l'indocte, il était au contraire poursuivi par ceux qui aimaient la poésie, et surtout la malice écrite en bons vers. Perrault connut-il ces épigrammes, on l'ignore, et il n'est pas fort intéressant de le savoir. Toutefois, soit sincérité, soit pour conjurer des coups directs de cette main dont il connaissait les

égratignures, Perrault, dans le troisième volume de ses Parallèles, crut devoir, par précaution, introduire un éloge de Boileau. Il se chargeait de dire, au nom du satirique, qu'il avait quelque regret des blessures faites par ses satires: il le déclarait supérieur à Horace quand il le traduisait, et il mettait encore au-dessus de ses imitations les passages qui lui appartenaient en propre. Il y avait dans ce jugement, avec de la prudence, un caractère de justice auquel Boileau, à ce qu'il semble, devait se montrer sensible. Perrault alla plus loin. Avant la publication de son troisième volume, ses amis lui avaient donné quelques scrupules sur le regret purement gratuit qu'il croyait devoir prêter à Boileau. Il refusa. Il tenait à fléchir Boileau par des éloges d'ailleurs mérités, et aussi à faire passer pour un aveu de sa part cette prétendue confession. Puis il lui écrivit une lettre, en lui envoyant non pas le manuscrit, mais le volume imprimé. Cette lettre(1), fort bien tournée, lui expliquait pourquoi

(1) Je soutiens, dans mon Parallèle, que les choses qui sont de vous dans vos satires, valent mieux que les morceaux d'Horace que vous y avez insérés, et que votre versification

Perrault avait résisté aux conseils de ses amis : il n'avait pas voulu se mettre dans la nécessité embarrassante de faire une déclaration plus ou moins conforme à ce qu'il avait dit en son nom : d'ailleurs Boileau, si grand admirateur d'Horace, n'aurait pas souffert de lui être préféré. Toutes ces adresses ne réconcilièrent pas Boileau ; il répondit qu'il se chargeait de sa confession et de

---

est meilleure et plus agréable que la sienne. La persuasion où vous êtes, Monsieur, qu'homme vivant ne peut approcher d'Horace et la droiture inflexible dont vous faites profession, vous auraient porté à vouloir absolument que j'ôtasse cet endroit. Moi qui trouve que cet endroit fait infiniment de bien à ma cause, j'aurais voulu absolument le conserver. Pour ne point m'exposer à la terrible nécessité, ou de vous désobéir ou de prévariquer à la défense des Modernes que j'ai entreprise, j'ai pris le parti de manquer à l'honnêteté qu'on m'avait conseillée, plutôt que de perdre un si grand avantage."

(25 Novembre 1692.)

ses repentirs, et qu'il ne voulait pas que Perrault vînt s'en mêler. Mais pour cette fois l'affaire n'alla pas plus loin.

Au reste, avant les Réflexions sur Longin, Boileau fit paraître successivement la trop fameuse Ode sur la prise de Namur, et la Satire sur les femmes, en 1693 : mais on voit par sa correspondance avec Racine qu'il y avait travaillé en 1692. Il crut devoir terminer son Ode par un trait contre Perrault. Le trait, eût-il été piquant, n'aurait pas rendu l'Ode meilleure : et Boileau commettait une faute de goût, en descendant des hauteurs de son enthousiasme un peu froid pour les exploits militaires de Louis XIV, jusqu'à une pointe d'épigramme contre l'ennemi littéraire. Voici ces vers :

« Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que, sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma Muse, dans son déclin,
Sait encor les avenues,
Et des routes inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin. »

Dans la Satire des femmes, l'attaque était plus grave et plus directe. Ce passage a disparu de la dernière édition. Il s'agit d'une pédante qui décrie les anciens, et dans laquelle Boileau veut personnifier Perrault. "Cette pédante," dit-il;

Ne trouve en Chapelain, quoiqu'ait dit la satire,
Autre défaut sinon qu'on ne le saurait lire;
Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
Quand la langue vieillie aura changé de tour,
On ne sentira plus la barbare structure
De ses expressions mises à la torture;
S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard
Le Saint Paulin écrit avec un si grand art,
Et d'une plume douce, aisée et naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lu que la Pucelle.
Elle en accuse alors notre siècle infecté
Du pédantesque goût qu'ont pour l'antiquité
Magistrats, princes, ducs et même fils de France,
Qui lisent sans rougir et Virgile et Térence,
Et toujours pour Perrault pleins d'un dégoût malin,
Ne savent pas s'il est au monde un Saint Paulin."

L'éloge de Chapelain, mis dans la bouche de la pédante, était reproduit avec malice de Perrault lui-même. Perrault avait semblé dire: "Quand Chapelain aurait le bonheur que

la langue française fût morte, on le lirait comme nous lisons les auteurs de la Grèce et de Rome, et on ne sentirait plus ce que ses vers ont de dur et de forcé." Une épigramme directe accompagnait ce trait blessant : la satire était complète.

Perrault s'en émut : le moment lui semblait favorable pour répondre. Boileau par sa satire avait tourné beaucoup de femmes contre lui, et sa réputation, qui était fort grande, n'avait pas couvert aux yeux des connaisseurs toute la froideur de son Ode. Si Perrault se fût contenté de lui répliquer dans un écrit en prose, il eût pu lui faire quelque mal. Mais il s'avisa de l'attaquer en vers : c'était se battre avec ses propres verges. Il opposa à la satire de Boileau une _Apologie des femmes_ qui ne mit aucune femme d'esprit de son côté. Elles durent être toutes plus satisfaites de ce qu'il y avait au fond dans Boileau d'estime sincère pour celles qui honoraient leur sexe, que des fades douceurs de l'_Apologie_. De telles flatteries touchaient peu les honnêtes femmes, et ne disaient aux mondaines que ce qu'elles avaient déjà entendu avec plus de charme mille fois. En outre Perrault, assez doux pourtant de caractère, s'emporta jusqu'à la

violence en comparant Boileau dans ses imitations à un corbeau qui va de cadavre en cadavre. Le silence était impossible, et Boileau ainsi provoqué donna les Réflexions sur Longin.

Les Réflexions sur Longin ne font pas tort à Boileau; cependant elles n'ajoutent pas beaucoup à sa gloire, et, bien qu'elles soient loin d'être mal écrites, elles ne peuvent lui donner la réputation d'un des meilleurs prosateurs du dix-septième siècle. On y trouve la partie des personnalités, et cette partie, comme on devait s'y attendre, est la plus piquante. Boileau excelle à pénétrer les motifs secrets de la guerre de Perrault contre les anciens, et il les trouve dans sa vanité qui lui inspirait le désir et le besoin d'élever ses amis, les auteurs médiocres, pour élever d'autant la place qu'il avait à côté d'eux. La première réflexion sur la cure prétendue que Boileau devait au frère de Perrault est assez agréable: elle est peut-être la plus vive. Les réflexions suivantes où sont réfutées certaines assertions de détail de Perrault ne manquent pas non plus de sel; cependant elles n'ont rien qui révèle le critique supérieur. On a beaucoup reproché à Boileau la ferveur avec laquelle il raconte, d'après Vitruve, la mort tragique de Zoïle sur la croix ou sur un bûcher. D'Alembert, entre autres,

dans un éloge de Perrault, semé de petits traits contre Boileau, s'exprime ainsi : « On est bien tenté de croire que le satirique inexorable qui a transcrit ce passage si sérieusement et avec une sorte d'approbation, aurait fait un mauvais parti à Charles Perrault, s'il eût été chargé de lui infliger quelque peine pour ses blasphèmes contre le prince des poëtes. » La supposition de d'Alembert est purement gratuite : elle vient d'une prévention secrète qui l'a empêché de voir le passage de Boileau dont il parle et le lui a fait altérer. Boileau, comme l'a si bien dit Madame de Sévigné, était très dur dans ses vers, très doux dans sa vie. Peut-être cependant aurait-il dû réfléchir que dans ses attaques contre un homme qui avait décrié Homère comme Zoïle, un pareil rapprochement n'était pas de bon goût. C'est un endroit qui fait tache au milieu des <u>Réflexions</u>. Nous n'en dirons pas autant d'un portrait fort poli du pédant qui vient immédiatement à la suite. Perrault avait opposé Régnier aux anciens: Boileau met en prose un portrait tracé par ce poëte auquel il emprunte les traits qui se rapportaient à Perrault. Il demande alors à Perrault son avis en lui déclarant que ce n'est pas lui qui a peint ainsi le pédant, mais Régnier.

Il y a là une juste mesure et un mélange heureux d'esprit et de grâce.

Avouons-le toutefois : les Réflexions sur Longin ont pris la question des Anciens et des Modernes par le petit bout, c'est-à-dire par le côté des ignorances et des bévues de Perrault. Boileau a trop facilement raison et sa victoire n'a pas grand mérite. Il s'agissait de toute autre chose que de savoir si Perrault avait bien ou mal entendu tel ou tel passage des Anciens. Perrault d'ailleurs avait eu la prudence de ne pas se donner comme un savant de profession : il avait voulu qu'on le prît pour un homme du monde et pour l'interprète de l'opinion des gens polis. On ne le considérait nullement comme infaillible sur le sens d'Homère. Il était donc malheureux de l'attaquer sur un savoir dont il ne s'était pas targué et que l'on consentait à ne pas lui reconnaître. La question importante était celle des principes : c'était la déclaration de guerre à l'autorité qui consacrait l'admiration des Anciens et l'attaque contre les caractères d'Homère et la prétendue inconvenance de ses mœurs. Tous les esprits en effet qui s'occupaient en même temps de lettres et de philosophie étaient frappés des progrès qu'on devait à la méthode de Descartes et à sa

guerre ouverte contre l'autorité. Ils ne voyaient pas que ce qui était vrai pour les sciences naturelles ne l'était pas pour l'admiration des belles choses; et quoique Perrault ne se fût pas bien expliqué, il en restait une impression défavorable aux anciens. Les critiques de Perrault sur les caractères d'Homère n'avaient pas moins de crédit: et c'étaient ses bévues, dans une matière si importante, qu'il eût fallu montrer à tous. Une partie du public lettré avait un certain idéal romanesque auquel il rapportait tous les caractères, sans tenir compte des temps, des lieux, de l'état des sociétés: en conséquence il trouvait grossières les mœurs homériques.

Boileau ne combattit point cette double erreur du public. Ce n'est pas qu'il n'appréciât dans Homère la convenance des caractères et la simplicité touchante des mœurs: mais il lui semblait que la chose allait de soi, et il ne s'est point inquiété du péril que courait la cause des Anciens. Il n'a pas craint qu'on prît au sérieux les deux reproches faits à Homère. La preuve cependant que là était le point vif de la querelle, c'est que, lorsque la question reparaîtra, elle se présentera encore sur ce terrain. On applique-

ra de nouveau au jugement des Anciens la méthode de la philosophie naturelle; et le public aura déjà un nouvel idéal du cœur humain auquel il comparera les caractères et les mœurs. Les erreurs de Perrault ressusciteront sous une autre forme.

Boileau, par ses Réflexions, n'avait rendu presque aucun service aux anciens. Perrault qui le sentait bien, écrivait en 1697, quatre ans après les Réflexions, au commencement de son quatrième volume des Parallèles: " Je ne sais pas quel succès aura ce quatrième et dernier volume de mes Parallèles: mais je n'ai pas lieu d'être mal content des trois premiers volumes, ni le nombre de ceux qui se sont rendus à mes opinions, ou de ceux qui en ayant toujours été, ont osé se déclarer ouvertement: car il fallait qu'un aventurier comme moi qui n'avait rien à perdre, rompît la glace pour enhardir des gens sages en réputation d'hommes savants à faire un tel aveu. J'ai eu encore la satisfaction que personne ne m'a convaincu que j'eusse tort. " C'est là la satisfaction que se donnent tous les auteurs contredits. Perrault d'ailleurs avait pu être ridiculisé comme savant, mais sa cause n'avait pas été rendue ridicule, et c'est préci-

sément là ce qu'il fallait.

On s'explique comment Boileau, en parlant d'Homère, ne défendait pas la vérité des caractères et la beauté des mœurs homériques. La chose allait de soi, avons-nous dit : mais il y a encore une autre raison peut-être plus vraie. Boileau, il faut le dire, jugeait Homère un peu trop en versificateur. Qu'on prenne ce mot dans le bon sens : car derrière le versificateur Boileau, il y a un poète supérieur. Néanmoins, ce qui le préoccupe, ce n'est pas tant de féconder un sujet que d'en rendre avec beaucoup de vivacité et de saillie tous les détails. Ce qu'il semble aimer surtout dans Homère, c'est le génie de l'expression. Voyez l'Art poétique :

" On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture :
Son livre est d'agréments un fertile trésor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or."

et le reste. Boileau traduit en vers l'opinion de Le Bossu. Il tient à montrer qu'Homère est le plus sage des poètes : mais n'est-il pas aussi le plus touchant, le plus éloquent, le plus grand peintre de la nature humaine ? Boileau n'a pas un mot pour y faire allusion. Chaque vers, chaque mot, dit-il, court à

l'événement : cela est faux. Il est bien plus juste de dire :

« Quandoque bonus dormitat Homerus »
avec Horace, qui met le doigt à Lollius sur la source de l'intérêt inépuisable d'Homère, le cœur humain. Boileau loue dans Homère ce qu'il s'est proposé comme le comble de l'art. Un peintre en face d'un tableau de Raphaël ne le jugera pas comme le public qui vient le voir avec une connaissance générale des arts et un tact naturel. Ses remarques annonceront, comme on dit l'homme du métier : il parlera de procédés, et de ces difficultés qui lui ont coûté tant d'efforts, et que Raphaël a vaincues. Voilà le côté qui le frappera, non pas exclusivement, mais peut-être avant tout autre. On sait avec quelle peine Boileau faisait ses vers ; il en témoigne lui-même : «

« Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui »
et :

« Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime. »
Il n'est donc pas étonnant que dans Homère l'écrivain le frappe par dessus tout, et qu'il admire tant en lui ce pouvoir de convertir en or tout ce qu'il a touché. Boileau se juge lui-même dans une lettre à Maucroix,

et il nous montre là par où il s'estime. „ Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent si on les dit bien. „ Boileau rapporte que Lafontaine l'a loué d'avoir exprimé poétiquement l'établissement de la Manufacture des points de France à la place des points de Venise, et il ajoute : " Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi : mais quand je fais des vers, je songe à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue." Ce principe pouvait n'être pas mauvais pour Boileau qui écrivait dans le génie de la langue : mais en lui-même, il est périlleux et condamnable. C'est l'art de dire noblement et avec élégance des choses sèches : mais on n'est surtout poète que si on ne rencontre pas dans son inspiration des choses trop sèches et qui aient besoin d'être trop ornées. s'en présente-t-il, il faut les laisser de côté et passer outre. Voilà pourquoi nous en voulons à Boileau non pas du Lutrin, mais de l'exemple qu'il y donne de chercher avec excès à parer de fleurs des détails indignes d'être exprimés dans la langue des Dieux. Cette noblesse prétendue, qu'on y songe, n'est rien que de vague. Racine, Molière, les écrivains du dix-septième siècle nous ont appris de quelle façon il faut l'entendre : mais elle ne nous frappe pas comme une vérité

évidente de soi. De telles qualités dépendent de l'état de la société pour laquelle les auteurs écrivent : et elles s'apprécient non par le goût, faculté exclusivement juge des choses de l'esprit, mais par les mœurs. Ainsi Ronsard parle beaucoup d'ennoblir la langue française : il veut, par une généreuse ambition, la tirer des petites mièvreries de la langue Marotique, langue française de second ordre. Comment s'efforcera-t-il d'y réussir ? Il fera un emprunt à la langue des exercices de la noblesse, du métier des armes, de la fauconnerie, de la chasse : puis il répandra ce vocabulaire dans la langue de Marot. Pourrons-nous juger de la noblesse d'une pareille langue, si nous ne connaissons les mœurs du temps de Ronsard ? Ici le goût ne nous saurait éclairer. Mettre la perfection du style dans la noblesse, c'est donc demander aux auteurs d'une autre époque d'avoir écrit malgré leur temps comme nous écrivons pour le nôtre. On tombe par là dans des erreurs comme celle de Boileau qui ne veut pas qu'Homère ait employé un mot bas. S'étant fait de la noblesse l'idéal de l'art d'écrire et admirant Homère par dessus tout, il ne voulait pas croire qu'un si grand personnage se fût oublié jamais jusqu'à laisser tomber des mots

bas

de sa plume d'or. On raconte à ce propos une anecdote assez piquante. Avant de faire paraître sa neuvième Réflexion, Boileau l'avait, suivant un usage honorable, envoyée à son ami Racine qui entendait bien mieux les Anciens. En effet les poëtes dramatiques dont il faisait sa principale étude sont fort supérieurs aux poëtes satiriques, et ont beaucoup plus d'ouvertures sur le cœur et les sentiments de l'homme. Racine vit que dans cette Réflexion Boileau, qui avait été obligé de trouver dans Homère le mot âne, s'évertuait à prouver que ce mot, de la dernière bassesse en Français, était très noble en Grec. La difficulté était grande, et Boileau ne s'en tirait que par des affirmations. Racine lui écrivit une lettre charmante, pleine de ces ménagements de l'amitié la plus sincère que devraient garder toujours les auteurs qui se critiquent les uns les autres: « J'ai fait réflexion aussi, lui disait-il, qu'au lieu de dire que le mot âne est en Grec un mot très noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de cerf, de cheval, de brebis, etc; le très noble me paraît un peu trop fort." Boileau eut le bon goût de le faire disparaître. Au lieu de

très noble, il mit ceci qui est fort innocent : « Le mot qui signifie cet animal n'a rien de bas en Grec ni en hébreu, où on le voit employé même dans les endroits les plus magnifiques. » Racine l'engageait aussi à retrancher cette assertion qu'Homère n'avait jamais employé de termes bas, et il s'appuyait sur une réflexion juste de Denys d'Halicarnasse : « Homère n'a pas hésité à se servir des mots les plus humbles ; mais il a su, par la manière dont il les place, leur donner beaucoup d'agrément. » Boileau, averti par Racine et par un ancien plus rapproché d'Homère que lui, aurait dû se soumettre ; il n'en eut pas le courage, malgré ces deux autorités. Si on lui eût enlevé cette croyance que la vraie beauté du style était d'écrire noblement, on lui eût ôté, à ce qu'il semble, le ressort de son esprit. Il était au fond dans la même illusion que Perrault. C'était au nom de cette même noblesse prêchée par Boileau que Perrault attaquait Homère. Il le traduisait platement, puis il lui reprochait d'être bas. Boileau eût pu répondre : « C'est votre traduction qui est plate, et qui altère la beauté de l'original. » Il n'y songeait même pas : il se contentait d'affirmer que ce que Perrault déclarait plat,

était noble. Aussi ne servit-il pas efficacement la cause des Anciens : et s'il dut avoir un chagrin, c'est qu'avant de mourir il vit se ranimer cette querelle, comme s'il ne s'était rien échangé entre les adversaires et les partisans de l'antiquité classique.

N'y a-t-il donc aucun passage où se montre, sinon le critique de profession, du moins l'homme de génie avec des vues de critique supérieur ? Au contraire, et la Réflexion Septième fait le plus grand honneur à Boileau. Il s'y trouve deux règles importantes : l'une pour juger l'antiquité, l'autre pour savoir dans quelle mesure il faut estimer les modernes, c'est-à-dire les auteurs contemporains. Nous savons que ces deux questions forment le fond des Parallèles : nous savons aussi comment Perrault y répondait. Il est maintenant intéressant de voir ce que Boileau lui réplique, et d'apprendre d'un si bon juge ce que nous devons penser nous-mêmes.

Quand on juge des Anciens, on doit estimer que des auteurs qui ont été admirés pendant un grand nombre d'années sont réellement admirables. Boileau se montre ici critique et écrivain supérieur : « Lorsque des écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles et n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre,

car il se trouve toujours des goûts dépravés, alors non seulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces écrivains. Que si vous ne voyez pas les beautés de leurs écrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y sont point, mais que vous êtes aveugle et que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les ouvrages d'esprit. Il n'est plus question à l'heure qu'il est de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux: c'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus; il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux qui les a fait admirer de tant de siècles; et il faut trouver moyen de le voir ou renoncer aux belles-lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes."
De telles lignes nous font un bien infini. Elles nous tirent de cette critique inférieure qu'on appelle l'Esthétique et de ces raisons quintessenciées du bon et du beau qui nous éloignent de la véritable source des jugements littéraires. Boileau nous y ramène par la raison la plus simple. Si tous les siècles admirent successivement les mêmes hommes, c'est qu'à la longue on ne se trompe point sur les choses de l'esprit: en effet, on les juge sans

intérêt. Comment d'ailleurs ne serions-nous pas invinciblement ramenés aux livres des Anciens, quand nous y trouvons notre cœur, notre vie, nos souffrances ? Gardons-nous de voir en eux des maîtres gênants pour l'indépendance de la nature humaine. Ceux qui veulent tout dater de nous, nous ravalent aux bêtes, qui n'ont point de passé : nous, nous avons un passé et nous en devons être fiers. Quand on voit Virgile admirer Homère, Dante admirer Homère et Virgile, tous ces hommes de génie se passer le flambeau de la vie de main en main, peut-on ne pas se rendre à un témoignage si imposant ? L'avertissement de Boileau suffit donc pour nous retenir dans notre admiration. Quel sophisme de combattre cette admiration en la comparant à certaines erreurs transmises ! On n'apprécie pas les choses de l'esprit comme on vérifie les résultats de la philosophie naturelle. S'agit-il de la circulation du sang ? l'un la reconnaît, l'autre la nie. Avec quoi décidera-t-on la difficulté ? avec une application très éloignée de notre raison. Cette vérité une fois démontrée, peut être féconde en applications : mais elle reste une vérité froide qui ne touche point notre cœur. Nous la recevons, nous lui donnons notre assentiment, si on nous la prouve, ou si

nous sommes assez savants pour nous la prouver à nous-mêmes. Avons-nous besoin au contraire de consulter personne, nous faut-il être savant pour juger de la beauté d'un ouvrage? Il suffit d'avoir l'esprit bien fait, ou seulement pas mal fait. On a donc eu de tout temps tout ce qu'il fallait pour admirer à-propos, et si l'autorité doit être exclue de la philosophie naturelle, rien ne l'empêche d'être de mise en littérature.

Boileau nous donne ensuite une autre règle, non moins belle dans sa simplicité, pour apprécier le mérite des Modernes ou des Contemporains: « Pour revenir à ce que je disais, puisque c'est la postérité seule qui met le véritable prix aux ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paraisse un écrivain moderne, le mettre aisément en parallèle avec ces écrivains admirés durant un si grand nombre de siècles, puisqu'il n'est pas même sûr que ses ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous pas vu d'auteurs admirés dans notre siècle, dont la gloire est déchue en très peu d'années! » Voilà la véritable raison: nous ne savons pas si les Modernes passerons à la postérité. Nous

pourrons le dire même de ceux qui font le plus d'illusion et de bruit. On les admire : mais si nous entrions dans les causes de cette admiration, souvent sincère, nous y trouverions l'attrait des faux brillants, certains changements dans le style, la nouveauté enfin. Ces agréments passagers vieillissent, et l'admiration qu'ils avaient excitée tombe avec eux. Ici, il suffisait encore de nous avertir. La véritable critique consiste à apporter de telles raisons avec autorité plutôt qu'à raffiner sur les causes, et à intéresser l'imagination et l'esprit à des jugements qui pour être bons devraient rester simples.

Cette *Réflexion* septième est la plus belle, parce que Boileau, dans cette double règle, y donne la moralité même de la question. Mais ce qui est encore au-dessus de la *Réflexion* septième et de toutes les pages que la querelle des Anciens et des Modernes a inspirées à Boileau, c'est la lettre par laquelle il offrit et scella devant le public sa réconciliation avec Perrault. Peu de traits, dans sa vie, lui font autant d'honneur que celui-là. En 1694, le grand Arnauld écrivit à Perrault une lettre pour défendre Boileau contre la violence et l'injustice de quelques-unes de ses critiques sur la *Satire des Femmes*. Cette

lettre, écrite par un nonagénaire, est une belle chose par le ton et par les raisons, bien que celles-ci soient plus théologiques que littéraires. Elle fit grand plaisir à Boileau, qui s'honorait par dessus tout de l'estime d'Arnauld : et, c'est un trait à sa gloire de n'avoir connu personne qui pût donner la considération de plus haut que celui qui avait encouru la disgrâce de Louis XIV. Il était pourtant historiographe du roi et bien en Cour. Sous l'impression de cette lettre et de quelques paroles senties d'Arnauld sur la misère des querelles littéraires, il fit offrir à Perrault de se réconcilier avec lui. Perrault, à ce qu'il semble d'après la lettre d'Arnauld, avait pris les devants et avait fait faire les mêmes offres à Boileau par des amis, dit Arnauld, qui n'y furent pas heureux. Par quelles raisons, on l'ignore ; mais cette fois, Boileau, animé sans doute de l'esprit chrétien qui, au dix-septième siècle, terminait tant de dissentiments et inspirait tant de grandes actions, Boileau voulut oublier le passé. Après une épigramme fort piquante, (« <u>tout le trouble poétique, à Paris s'en va cesser</u> » etc) il écrivit cette belle lettre qui fait le plus d'honneur à l'auteur et à l'homme. Ce ne fut point une affaire de <u>politesse civile</u>, et Boileau ne fit point la paix

comme ces gens du monde qui conservent dans leurs cœurs leurs dissentiments, lors même qu'ils affectent d'être réconciliés. D'abord, en homme supérieur, il sait ménager un adversaire dont il veut se rapprocher pour toujours. Sans lui faire le sacrifice de ses opinions, il lui dit qu'ils ne sont pas si loin de s'entendre qu'ils le pensent. Il cherche à l'amener du côté des Anciens en le tentant par les exemples de grands personnages: il fait aussi quelques pas vers Perrault en lui accordant qu'il a raison sur certains modernes illustres. Boileau est l'honnête homme qui reconnaît que dans les querelles littéraires chacun s'emporte au-delà du vrai but: il revient et sait distinguer le bien de part et d'autre. S'il reste satirique, il n'a pas cet esprit mécontent, ce fonds d'aigreur que lui a prêté le dix-huitième siècle: il n'a que la haine de tout sot livre et, après tout, il n'a pas le droit d'abandonner la cause des Anciens et d'Homère. Qu'importe le ton avec lequel il offre à Perrault une main désarmée à l'avenir, si la franchise est au fond?

Les Réflexions sur Longin, nous l'avons dit, n'ajoutent pas beaucoup à la gloire de Boileau: mais la lettre qui les suit ajoute

à l'estime et à la considération que nous devons avoir pour son caractère. Boileau n'est pas un héros, étalant une générosité qu'il n'a pas, lui qui attaque les héros de roman et les ridiculise : c'est une sorte de type du dix-septième siècle dans le quel le bien l'emporte sur le mal ; c'est l'homme dans sa vérité, qui surveille ses défauts d'aussi près qu'il peut : c'est en un mot l'homme tel qu'il est, et qu'il devrait toujours être.

Bazin.

VIII Leçon

Nouvelles attaques contre les [illegible]

XVIIIe siècle... [illegible] Rousseau.

VIIIe Leçon.

Nouvelles attaques contre les anciens.
XVIIIe siècle – La motte-Houdard.

Nouvelles attaques contre les anciens. XVIIIe siècle. La Motte Houdard.

La réconciliation de Boileau et de Perrault ne mit pas fin à la guerre contre les Anciens. Les deux hommes avaient fait la paix, mais les deux causes restaient ennemies. C'étaient comme deux chefs qui avaient traité sans leurs troupes. Quelques années après, la guerre recommença de plus belle ; et il faut avouer que Perrault avait raison de dire qu'il n'était pas trop mal content de l'effet de ses livres. Boileau avait pu seulement jeter sur lui et sur son savoir d'helléniste un ridicule que Perrault eut le bon esprit d'éluder, en se faisant petit, en n'affichant pas de prétentions, en se représentant comme un aventurier qui avait hasardé quelques idées sur un sujet étranger pour lui.

La guerre, dans sa troisième période, ne s'arrêta pas aux anciens : on en vint à attaquer la poésie même. L'homme qui eut la responsabilité et qui porta la peine de ce double scandale, fut La Motte Houdard. Il porta vraiment la peine, je ne dis pas de sa mauvaise action, au fond c'était un bon homme, et il fit tout cela par légèreté ; mais il porta la peine d'avoir

été le champion de cette dernière guerre contre l'antiquité, aggravée d'attaques contre la poésie. En effet, il y a peu d'auteurs qui, après avoir fait autant de bruit que La Motte Houdard, soient maintenant aussi oubliés. Il y a plusieurs manières d'être oublié : certains auteurs le sont, pour ainsi dire, naturellement, et d'autres sont oubliés, mais avec un certain ressentiment du bruit qu'ils ont fait : c'est la réaction du véritable esprit français contre certaines illusions dont il se souvient d'avoir été dupe, et telle est la destinée de La Motte Houdard : non seulement il est oublié, mais cet homme qu'on ne lit pas, on lui en veut : l'opinion sur son compte se résume par les charmants vers que Voltaire lui a consacrés dans Le Temple du Goût :

« Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait La Motte Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose.
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de choses.
De grâce, ouvrez ; je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots. »

Voilà bien le léger ridicule répandu

sur la mémoire de La Motte Houdard, avec un certain fonds d'estime cependant pour les pages qu'il a écrites en prose ; car ses idées sont souvent plus fausses que son langage. La Motte est un exemple très intéressant à étudier. Nous ne sommes pas tout-à-fait la postérité qui oublie ; nous cherchons à nous rendre compte de l'oubli où sont tombés certains auteurs pour le plus grand nombre des hommes, et La Motte nous fournit une justification éclatante de la règle que nous avons vue établie par Boileau, dans ses Réflexions sur Longin, pour juger les contemporains, et qui prescrit de ne pas comparer aisément les modernes même illustres avec les écrivains consacrés par l'admiration de plusieurs siècles.

Nous avons intérêt à voir de quelle hauteur est tombé La Motte, pour apprécier la moralité de sa chute. Peu d'hommes ont été admirés comme lui de leur vivant ; il faut remonter jusqu'à Balzac et à Ronsard pour trouver l'exemple d'une si grande fortune littéraire et d'un si grand retour. Mais il ne faut pas trop comparer Ronsard avec La Motte. Sans doute un grand ridicule est attaché au nom de Ronsard, en dépit des essais de réhabilitation, qui ne réussissent jamais : toutefois il

a laissé apercevoir un vrai talent de poète, et son illusion a eu de la grandeur; nous lui devons peut-être d'avoir repris plus vite le goût et l'étude de l'antiquité; au lieu que l'illusion de La Motte n'a rien produit. Balzac, malgré les défauts de son style, a été utile par ses efforts pour débarrasser la prose, et pour donner des exemples de l'élégance française, appliquée à la recherche du vrai. Aussi rend on justice aujourd'hui à ce qu'il y a dans Balzac d'intelligence de la langue française. Quant à La Motte, il faut, même pour la prose, retrancher beaucoup des éloges qu'il a reçus de son vivant.

Je ne parle pas d'écrivains subalternes, comme l'abbé Trublet, qui ne trouve pas de rapprochement assez glorieux pour son héros, et qui compare la situation de La Motte attaqué par des écrivains médiocres à celle de Louis XIV faisant face à l'Europe entière. Ces exagérations montrent déjà jusqu'où les éloges pouvaient aller, et elles prouvent combien les lecteurs qui ne sont pas des hommes de génie doivent se défier de leurs admirations. Mais La Motte a eu la bonne fortune d'être loué par Montesquieu, non pas tout La Motte à la vérité, mais une de ses pièces, qui, à mon sens, ne vaut pas beaucoup mieux que le reste de ses ouvrages. Et voici en quels termes

« J'ai entendu la première représentation d'*Inès de Castro* de Monsieur La Motte. J'ai bien vu qu'elle n'a réussi qu'à force d'être belle, et qu'elle a plu aux spectateurs malgré eux. On peut dire que la grandeur de la tragédie, le sublime et le beau y règnent partout. Il y a un second acte qui, à mon goût, est plus beau que tous les autres ; j'y ai trouvé un art souvent caché, qui ne se dévoile pas à la première représentation, et je me suis senti plus touché la dernière fois que la première. » (Montesquieu, Pensées).

Voltaire, en 1731, après que par son *Œdipe*, il avait en quelque sorte ressuscité la tragédie, parle de La Motte avec réserve ; et, dans la préface de cette pièce où il défend contre lui tout, jusqu'à la poésie même, il s'excuse d'être en contradiction avec lui :

« Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec Monsieur de La Motte sur quelques autres points ; mais ce serait peut être marquer un dessein de l'attaquer personnellement et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentiments. »

Voilà avec quels ménagements Voltaire, en 1731, parlait d'un homme qui attaquait tout.

D'Alembert n'hésite pas à dire de La Motte que c'est le seul poète qui ait été prosateur habile[(1)]; il oublie les belles pages que nous avons citées des Réflexions sur Longin; il ne voit que Voltaire qui puisse être placé au-dessus de lui.

Enfin voici un passage des Mémoires de Duclos, postérieur aux précédents, mais où se retrouve comme un écho de l'admiration du temps: « .... La Motte était le point de réunion dans l'assemblée, et personne n'y était plus propre que lui par le ton de politesse qu'il mettait dans la discussion. Les sciences, dont il ne s'était pas occupé, ne lui étaient pas étrangères. Il en saisissait la métaphysique; ses idées étaient nettes, précises, et rendues avec ordre et clarté. Ses ouvrages et surtout ses qualités personnelles lui avaient fait des enthousiastes; aussi était-il l'objet de l'envie de ceux qui n'étaient pas en état de l'estimer...... Quoiqu'il ait fait nombre de beaux vers, il est sûr qu'à cet égard il était inférieur à Boileau et à Rousseau; mais il leur

(1) Ses écrits en prose peuvent être considérés comme des modèles de style; ..... Ses discours sur la Critique sont des chefs-d'œuvre d'élégance. (D'Alembert)

était fort supérieur par l'étendue de l'esprit, et n'était pas comme eux renfermé dans les bornes du talent. Il passait dans son temps pour le meilleur écrivain en prose. Voltaire n'avait encore écrit qu'en vers, et La Motte n'avait pas cette vivacité de coloris; mais dans les matières susceptibles d'analyse et de discussion, si Voltaire est plus brillant, La Motte est plus lumineux. L'un éblouit et l'autre éclaire. Ce n'est pas que je veuille faire une comparaison de lui à Voltaire pour le génie, les talents et le goût. Je ne parle ici que de ce qui concerne le raisonnement.
La Motte a beaucoup perdu de sa réputation depuis sa mort; mais il était de son temps un des auteurs les plus distingués. Les penseurs liront toujours avec plaisir ses Discours et ses Réflexions sur la Critique. Ses Odes, pleines d'esprit et d'une raison fine, leur plairont plus que celles où règne un pompeux délire de mots qu'on appelle enthousiasme, et qui est si vide et si froid. Inès de Castro restera au théâtre. Ses Opéras sont estimés, et l'Europe Galante le fait regarder comme l'inventeur de l'opéra-ballet. Il faut oublier qu'il a fait une Iliade. Ses fables, dont il a inventé presque tous les sujets, lui feraient honneur, si le style n'en

était pas précieux, affecté, et par là sans goût dans l'expression."

Nous ne pouvons accepter de ce passage que les critiques et le témoignage du bruit qu'avait fait La Motte. Mais les éloges de Duclos ont tous été démentis par la postérité. Il loue La Motte de l'esprit lumineux qu'il apporte dans les questions de raisonnement, et La Motte est à nos yeux l'obscurité et la confusion même; aucun penseur ne lit ses Discours; Inès de Castro n'est pas restée au théâtre; ses opéras sont oubliés comme ses tragédies, et ses comédies comme ses opéras. Pour ses Odes, personne ne les compare à celles de Rousseau, n'eût-on pour ce dernier qu'une admiration médiocre. Il est vrai de dire que La Motte avait un esprit assez étendu, mais très superficiel: on peut ajouter qu'il avait du talent, et nous ne nous occupons que des hommes de talent: on n'attire pas, sans talent, l'attention du public. Au surplus, ce ne sont pas les hommes que nous attaquons ici, mais les idées; les hommes sont morts et bien morts; les idées, au contraire, durent toujours, et, ne nous y trompons pas, elles revivent et reparaissent, lors qu'on ne les attendait point.

Au fond, La Motte était un auteur, et

qui dit auteur ne dit pas toujours un homme inspiré. Un auteur est un homme d'esprit, qui, tenté par le bruit que font les lettres et par les succès qu'elles procurent, prend ce métier, comme il en aurait choisi un autre. Au début de la carrière de La Motte, on ne sait s'il ira à la Trappe, ou au théâtre, ou s'il se fera prédicateur; les lettres l'emportent, et, pouvant être chapelier comme son père, il se fait homme de lettres, en général, sans vocation particulière. Il écrit de tout: Mandements, odes, tragédies, Comédies, Opéras, discours, fables, tout, excepté pourtant, et cela est à remarquer, des satires. Madame la duchesse du Maine qui avait besoin de lire des vers pour se guérir de sa migraine, fit de La Motte son poète; il s'intitulait "le berger de la princesse," et lui adressait des vers, des vers très galants et très passionnés, bien qu'il fût perclus et aveugle. La princesse du Maine lui envoyait une Canne, un ruban, et La Motte répondait par une pièce de vers, où il mettait pourtant de l'esprit. Voilà le métier qu'il faisait, traitant tous les genres, sans se douter d'aucun, sans avoir le génie d'aucun.

Il peut être intéressant de rechercher les causes de la popularité dont La Motte a

joui – Lamotte a été le complaisant du tour d'esprit de son temps, en prenant ce mot dans un sens défavorable. Le tour d'esprit peut être agréable, naturel, vrai; mais il peut être aussi singulier. On peut opposer le tour d'esprit d'un temps à ce qui est le génie de ce temps; chaque époque a à la fois l'un et l'autre: le génie du temps, c'est le génie qui crée, qui provoque et qui satisfait les besoins nouveaux de l'esprit humain; le génie du temps ajoute aux trésors de la civilisation des choses qui ne doivent pas périr; autrement, il ne serait pas créateur: ce qui meurt n'a pas été créé: ce qui meurt n'a jamais été. Le tour d'esprit du temps est presque toujours l'excès, la superstition du génie du temps. Le génie produit des choses trop fortes pour le commun des esprits, qui ne s'en rend pas compte et les exagère. Au temps de La Motte Houdard, le génie du temps avait produit de grandes choses dans les sciences. C'était lui qui, après Descartes, Fermat et Pascal, avait inspiré à un savant éminent, Pecquet, cette découverte qui compléta celle d'Harvey sur la circulation du sang; à un homme d'une modestie rare, l'abbé Picard, des observations neuves et utiles; à Huyghens les applications de la théorie du pendule; à Cassini la méthode pour déterminer la distance

du soleil et de la terre ; à Rœmer, appelé comme les autres par la libéralité de Louis XIV, les moyens de calculer la vitesse de la lumière ; à Louis XIV lui même, en 1666, la fondation de l'Académie des Sciences, où ces grands hommes venaient de tous les pays de l'Europe associer leurs efforts et confondre leurs lumières.

Le tour d'esprit du temps, c'était la superstition de tout cela ; la persuasion que ces méthodes admirables qui avaient renouvelé plusieurs sciences et créé la chimie, étaient applicables aux lettres ; que le raisonnement devait être employé partout, et que les choses dont on ne se rend point compte par le raisonnement, n'existent pas. Or, comment se rendre compte par le raisonnement des beautés de l'antiquité, et en général du mérite de la poésie ? Molière a fort bien saisi et exprimé ce tour d'esprit dans les Femmes Savantes. Armande en est comme la personnification :

« Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie. »

Il y avait sans doute beaucoup de maisons comme celle de Chrysale :

« Otez-moi de céans
Cette grande lunette à faire peur aux gens. »

Une grande partie des femmes du monde

s'occupaient de métaphysique et d'astronomie ; au lieu de chercher son âme dans Clélie, on la cherchait dans Descartes : ce n'était pas un progrès, c'était le ridicule d'un progrès.

Ce tour d'esprit eut deux effets. Le génie du temps avait eu raison de combattre l'autorité qui consacrait les erreurs d'Aristote en physique et en métaphysique et d'y substituer la raison ; mais le tour d'esprit du temps avait tort d'introduire cette méthode dans la littérature, parce que la raison, pour Descartes, c'était le raisonnement, et que le raisonnement, transporté dans les lettres, n'est plus à sa place. Le tour d'esprit du temps eut tort de voir dans l'admiration pour les Anciens une seconde autorité, que la raison devait détrôner aussi. On ne lisait pas les Anciens ; on ne se rendait donc pas compte de leur gloire, et elle blessait la raison comme une chose qui ne s'explique pas.

On alla plus loin : la même exagération d'idées arriva à jeter du discrédit sur la poésie même ; de sorte qu'à la fin du dix septième siècle, l'effet du tour d'esprit se trouva être de renouveler la guerre contre les Anciens, et de commencer les attaques contre la poésie.

La fortune de La Motte Houdard tire

à ce qu'il caressa ce tour d'esprit, cette disposition de ses contemporains.

Mais il ne faut pas oublier, pour être juste envers cette époque, que comme correctif des attaques contre la poésie, et de l'introduction dans les choses d'esprit et de goût des méthodes scientifiques, l'usage d'écrire en vers s'était maintenu; c'était une manière de se produire si naturelle, si conforme à nos habitudes, que l'on n'avait pu y renoncer; l'esprit littéraire, l'honneur et le charme de notre pays, continuait à exiger que l'on fît des vers; et, tandis que les esprits étaient entraînés par la science à discréditer la poésie, la tradition, la grâce naturelle de l'esprit français obligeaient à la cultiver. La Motte sut caresser tour à tour ces deux dispositions, en apparence contradictoires; on l'a accusé lui-même de contradiction, mais c'était là seulement un emploi de son esprit, accommodé successivement à ces deux penchants opposés, et dirigé de manière à profiter alternativement de l'un et de l'autre.

Ce fut d'abord en attaquant l'antiquité classique que La Motte flatta le tour d'esprit de son temps; puis en mettant en vers quelques-unes des découvertes nouvelles de la science; en prenant pour sujet de ses poésies, et

en particulier de ses odes, des pensées philosophiques et des abstractions métaphysiques ; mais sa plus grande hardiesse en ce genre, et ce qui fut peut-être pour certains juges son plus beau titre, c'est qu'il nia la poésie, traitant nos grands génies du dix-septième siècle de faiseurs d'Acrostiches, disant que la Poétique n'était qu'un art de vaincre des difficultés puériles. Enfin, il fit peut-être plus de tort aux vers en en composant lui-même qu'en en disant du mal.

Quant à l'autre esprit, l'esprit littéraire, pour qui l'usage d'écrire en vers était comme une nécessité, il le caressa en faisant prodigieusement de vers. Il sut se rendre agréable à ces partisans de la poésie, en se présentant comme un conciliateur entre leur opinion et l'opinion contraire : il faisait de petits vers très appropriés au goût du moment ; et c'est ainsi qu'il parvint à se faire ménager, que dis-je ! admirer par tout le monde. Les savants étaient charmés de ses avances, les amis des lettres vantaient ses écrits ; on le louait tout à la fois de discréditer les vers, et d'en faire. Voilà bien le ton d'esprit, la maladie du moment ; car on ne saurait dire que c'est le véritable esprit français. On trouve l'expression de cette singulière réputation

dont a joui La Motte dans un Journal du temps, et ce qui donne à l'éloge un caractère particulier, dans un Journal des Savants. Là, on trouve qu'il a raison d'attaquer la poésie, qu'il a raison d'être poète : il était impossible d'être plus heureux. En effet, il y a des instants dans sa vie où La Motte a tout-à-fait une attitude béate.

La Motte a été un des hommes les plus habiles dans l'art de faire les affaires de leur esprit. N'ayant l'inspiration ni bien vive, ni bien pressante, n'étant pas tourmenté par son génie, il faisait assez bien, si l'on peut hasarder cette expression, la cuisine de sa gloire. S'agissait-il d'un recueil qui paraissait, ou d'une pièce de poésie qu'il mettait au jour, il plaçait en tête une Préface, où il répandait tout son esprit, mais sans le dépenser jamais que pour lui-même. Là, il faisait une Théorie de l'Art, mais de l'art comme il l'entendait, comme il le pratiquait, bien que sous des formes très générales. C'était une habileté rare pour abaisser chaque genre au niveau de sa médiocrité, Ode, Tragédie, Comédie. Il s'était fait une théorie de l'Ode à son usage, commode, tranquille, aimable, sans transport. La théorie de l'ode pindarique était pourtant encore en grande faveur, ou en grand respect.

Certaines pièces, ou du moins certaines strophes de Jean Baptiste Rousseau avaient contribué à en entretenir le culte, ou le souvenir; il fallait donc discréditer cet idéal et en faire accepter un autre plus conforme aux exemples que présentait La Motte dans ses poésies, et mieux accommodé à sa taille.

Il faut à l'Ode de l'enthousiasme et du sublime: ce sont deux conditions essentielles dont La Motte n'ose pas franchement se dispenser; mais il trouve moyen d'imaginer un certain enthousiasme et un certain sublime qui semblent évidemment faits exprès pour lui. Il espérait sans doute faire accepter ses idées d'un public qui n'avait plus son enthousiasme d'autrefois, et qui depuis quinze ou vingt ans n'entendait plus les grandes voix du dix-septième siècle. Voici donc comment La Motte définit l'enthousiasme et le sublime:

"Un enthousiasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'assez d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, et qui laissent toujours le jugement en état de faire de ses saillies un choix judicieux et agréable."

(Discours sur la poésie en général et sur l'Ode en particulier).

Assurément voilà une opération d'esprit fort paisible, et c'est à tenter tout le monde.

Quant au Sublime, ce n'est autre chose que : « le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, exprimée avec élégance et précision. »

(Ibidem)

« Je travaille, ajoute-t-il, sur ces idées, le plus exactement que je peux. »

C'est vraiment comme s'il s'agissait de la solution d'un problème géométrique, et il n'était pas possible d'être plus agréable aux savants. Mais en même temps, par là, il mettait l'art à la portée de sa faiblesse, qu'il entrevoyait bien quelque fois, mais sans en être assez pleinement convaincu pour poser la plume. D'un autre côté, il fallait faire des concessions aux partisans de l'ode pindarique et aux amis d'Anacréon :

« J'ai tâché véritablement de lui ressembler, dit-il, dans les odes que j'appelle Anacréontiques ...... Par exemple, il souhaite dans une des siennes de devenir tout ce qui sert à sa maîtresse ; j'en fais une où je souhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtresse que j'imagine exprès pour cela ; car, sans maîtresse, le moyen d'imiter Anacréon ? » Boileau n'avait pas encore assez fait la guerre à ces Iris en l'air — « C'est ainsi que je

tâché de ressembler à Anacréon : j'ai imité même jusqu'à sa morale et à ses passions, que je désavoue."

Aux admirateurs de Pindare, il parle ainsi : « J'ai conservé autant que j'ai pu ses idées, son ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son style, et quelquefois son excès." De plus, tout poète lyrique doit se vanter lui-même : Horace a dit :

« Exegi monumentum ære perennius "

et Malherbe :

« Ce que Malherbe écrit dure éternellement."

(Sonnet au roi Louis XIII 1624).

Il n'y a point de forfanterie dans ces paroles de Malherbe, puisque le temps les a confirmées : ce n'est qu'un jugement équitable, qu'il portait sur ses propres vers. Mais La Motte se croit obligé de suivre cette tradition, et il rit lui-même de cet orgueil lyrique, au moment qu'il s'y abandonne.

La Motte avait un autre moyen de faire les affaires de ses tragédies : il en faisait précéder la représentation par un petit discours que venait débiter l'acteur principal, et qui était rempli de caresses et d'excuses ; puis, si la pièce en

vers ne réussissait pas, il exprimait le regret naïf de ne l'avoir pas faite en prose. En outre La Motte lisait admirablement ses vers, de façon à en faire disparaître toutes les duretés et à en dissimuler souvent les faiblesses. Il parvenait par ce moyen à faire illusion à l'Académie, où il était fort goûté, et les jugements favorables portés par ce tribunal se répandaient dans le public.

Enfin La Motte avait pour grandir sa réputation un autre moyen, qui n'était pas moins efficace: c'était le talent de se faire bien venir des hommes même les plus opposés à ses opinions. La Motte a su échapper à la malice de Boileau; et on ne trouve pas même dans la correspondance du satirique une de ses épigrammes en prose, auxquelles semblait l'exposer encore l'intime liaison qui l'unissait à Fontenelle. Ce qui peut sembler non moins étrange, c'est que La Motte, l'ennemi des Anciens, La Motte, traducteur d'Homère, nous verrons de quelle façon, a eu pour lui l'homme qui, avec Racine, a le mieux senti et goûté les ouvrages des Anciens, Fénelon.

Voyons donc comment il évita les épigrammes de Boileau: la vanité de La Motte, vanité la plus savante qui ait été au monde,

nous met sur la voie pour deviner comment il s'y prit. Ouvrons donc le recueil de ses odes, qu'il envoya à Boileau, quand il le fit paraître; nous y trouverons deux odes à la louange de Boileau. Dans la première, il s'adresse à la Nouveauté, et lui parle ainsi:

"Oui, c'est toi qui dans la Satire,
Même en ce qu'il daigna redire,
Inspiras l'Horace français.
Il semble qu'à ce qu'il imite
Ajoutant un nouveau mérite,
Il le crée encore une fois;
Dans ce judicieux Critique
Aux traits nouveaux le sel Attique
Se trouve partout allié:
Horace, s'il pouvait renaître,
Lui même s'applaudirait d'être
Si dignement associé."

Il était impossible de rien dire d'aussi flatteur, mais aussi de moins poétique.

Dans une autre Ode, à la Variété, La Motte s'exprimait ainsi:

"Despréaux, c'est à toi que je dois ces maximes:
Juge si je suis bien tes lois;
Dès long-temps j'ai cherché dans tes écrits sublimes

La règle et l'exemple à la fois.
De l'aveu d'Apollon, je t'adresse l'ouvrage
Que ce dieu vient de me dicter ;
C'est ainsi qu'honoré déjà de ton suffrage,
J'entreprends de le mériter."

Boileau lut ces vers et y fut sensible, bien que ce fût non de l'encens, mais de la poix. Il était vieux, affligé par des pertes de fortune, tout occupé d'une édition de ses Œuvres ; il était peut-être sage à lui de rester dans la retraite, et de ne point prendre part à de nouvelles querelles. Quoiqu'il en soit, il ne fut pas choqué de ce recueil, rempli cependant de hardiesses provocatrices, qui atteignaient presque par moments à l'enthousiasme :

" Les Horaces et les Virgiles
peuvent encore être égalés." etc.

Boileau parla quelque part favorablement de l'auteur ; et il y a quelque doute qu'il ait été révolté à la lecture de la traduction de l'Iliade.

Voilà à quels résultats parvenait l'habileté de La Motte ; c'est ainsi qu'il faisait illusion à ses contemporains. Et, malgré tout cela, c'était un bon homme ; Duclos l'appelle le plus aimable des auteurs ; or comment concilier de telles qualités avec l'espèce d'égoïsme que suppose la vanité poussée à l'excès, et

cette infatigable convoitise des suffrages? — La vanité est si habile, qu'elle met à profit nos qualités même réelles, et ce qui rendait agréable le commerce de La Motte contribuait encore à ses succès.

La destinée de cet homme est une utile leçon; il n'est pas sans intérêt d'observer cette grande fortune suivie d'un retour si calamiteux, pour nous convaincre, par ce nouvel exemple, que tous les adversaires de notre thèse n'ont été que des hommes médiocres qui ont fait illusion à leur temps. Pour La Motte en particulier, nous devons nous rappeler que c'est un poète qui a nié la poésie, un homme plus désireux de faire son succès que de le mériter, et qui, avec plus d'habileté que Desmarets, plus d'esprit même que Perrault, a mérité comme eux le reproche infligé par l'Evêque d'Avranches à ses deux devanciers, celui de ne s'être pas assez connu lui-même.

G. de Bénazé.

IX

IXᵉ Leçon.

Lamotte-Houdard, traducteur de l'Iliade.

Lamotte-Houdard, traducteur de l'Iliade.

Nous avons montré dans la dernière leçon avec quelle complaisance et quel soin de sa gloire La Motte Houdard était parvenu à faire tout un livre d'odes sans s'attirer une seule epigramme de Boileau. Cette étude nous a conduits au point le plus intéressant de la carrière littéraire de La Motte Houdard, c'est à dire à la querelle qu'il soutint contre les Anciens avec Madᵉ Dacier. Nous allons voir comment, à force de caresser ses contradicteurs, ou probables ou avoués, il sut arracher à Boileau de la résignation à son projet de traduire Homère, et à Fénelon plus que de la résignation aux premières lectures qu'il lui en fit. Car s'il n'emporta pas l'approbation du grand Archevêque de Cambrai, il en reçut du moins des encouragements très marqués.

Quelle fut l'occasion qui donna à La Motte Houdard l'idée de traduire Homère ? Si nous l'en croyons, un académicien de savoir, mais fort mauvais écrivain, Régnier-Desmarais avait essayé une traduction de l'Iliade en vers français. Sa tentative avait été malheureuse. L'échec de

Régnier-Desmarais tenta La Motte, et il entreprit le même travail. De temps en temps il allait faire à Boileau quelques lectures de son poème, et s'il faut se fier à son témoignage, Boileau fut enchanté de ses premiers essais. Il lui échappa même de dire qu'il aimerait mieux avoir écrit l'Homère français, que d'avoir été Homère lui-même.

C'est La Motte Houdard qui parle ainsi, et cela après la mort de Boileau. Cependant l'assertion semble si étrange que La Motte a la bonne grâce de l'expliquer. Il avoue que l'éloge était exagéré et que Boileau, tout surpris de trouver excellents des vers qu'il supposait médiocres, lui avait exprimé un peu plus d'admiration qu'il n'en avait réellement. Mais peu s'en fallait, au compte de La Motte Houdard, que Boileau n'eût égalé la traduction à l'original. Remarquons ici un trait nouveau du caractère de La Motte Houdard, une nouvelle face de l'art qu'il mettait à faire les affaires de son esprit. Au fond, il ne croit pas que Boileau ait loué ses vers à l'égal de ceux d'Homère; mais il n'est pas fâché de le dire. Peut-être quelques personnes le croiront-elles, et ce sera toujours autant de gagné; et, d'un autre côté, l'espèce d'atté-

nuation qu'il mêle aux louanges de Boileau désarmera les incrédules. De quelque façon que se prononce l'opinion, il en résultera une impression favorable à La Motte Houdard et le but sera atteint.

Il a compromis une seconde fois Boileau en divulguant certain jugement que le poëte aurait porté sur les dieux d'Homère. Boileau aurait dit que les dieux d'Homère avaient été imaginés pour égayer la fable à leurs dépens. Les scandales que donnent les immortels seraient comme la petite pièce destinée à remplir les intermèdes de la grande. Il nous est permis de douter encore ici que les souvenirs de La Motte Houdard soient bien fidèles ; peut-être même, pour parler net, ferions-nous mieux de dire qu'il n'a pas plus compris Boileau qu'Homère. Boileau a voulu dire qu'Homère a tiré grand parti de la religion de son temps pour ajouter au mérite de sa fable, et égayer son sujet en mêlant aux passions humaines les passions de l'Olympe. Mais La Motte Houdard tient beaucoup à interpréter autrement les paroles de Boileau. Et à cette occasion il déclare qu'il y a des opinions pour le cabinet et qu'il y en a pour la parade. Cela revenait à dire que dans le Cabinet Boileau

était l'ennemi d'Homère, et qu'en public il s'en faisait le défenseur. Il se déclarait l'adversaire de Perrault et de Desmarets; mais au fond il pensait comme eux. Si l'intégrité bien connue de La Motte Houdard nous défend de mettre en doute la vérité de son témoignage, elle ne nous défend pas de contester la justesse de son esprit. Nous aurons du reste plus d'une occasion de le faire. Quoi qu'il en soit, il est certain que Boileau n'écrivit rien contre le projet de La Motte Houdard. Peut-être même lui fut-il favorable; peut-être aussi La Motte Houdard, avant d'avoir demandé quel était le meilleur parti à prendre, avait-il conçu l'envie de s'embarquer, ou plutôt d'échouer dans une traduction d'Homère; et Boileau le prenant pour un admirateur du poète grec, l'aurait encouragé avec quelque bienveillance.

Mais comment, dans ce grand scandale d'un Homère abrégé et remplacé par un Homère de son invention, La Motte Houdard parvint à faire taire Fénelon, l'homme qui a le mieux connu et le plus naïvement goûté Homère, c'est un chef-d'œuvre de conduite qui mérite d'être exposé. Il paraît que dans une lettre à l'abbé Dubois, qui fut depuis le trop fameux Cardinal, Fénelon avait dit quelques mots obligeants de

La Motte Houdard. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'au commencement du dix huitième siècle, dans le silence des lettres, La Motte Houdard était l'homme qui occupait le plus les esprits. Il eut connaissance de la manière dont Fénelon avait parlé de lui, et il écrivit, effusis verbis, une lettre où il remerciait l'Archevêque de ses bontés, et s'engageait à les mériter par ses efforts. Il y touchait quelques mots de son Iliade française : Fénelon lui répondit qu'avec son goût si sûr, le traducteur ne manquerait pas d'atteindre à la simplicité, à la naïveté et à la magnificence d'Homère. – "Non pas, se hâta de lui dire La Motte Houdard ; je n'ai pas eu la prétention d'être un traducteur fidèle ; mais pour accommoder Homère au goût du temps, j'ai osé le changer, l'abréger même, soit en réduisant plusieurs livres en un, soit en substituant mes propres inspirations à celles de l'original."

Quelque temps après La Motte Houdard envoya cette profanation à Cambrai. Voilà Fénelon bien embarrassé ; cependant, en homme désireux de plaire à tout le monde, même à ses valets, comme le lui a reproché Saint-Simon, l'Archevêque ne voulut pas se brouiller

avec La Motte Houdard. Il prit un biais. En remerciant La Motte de l'envoi qu'il lui avait fait, il ne parle pas de sa traduction, mais il reproche à la versification française d'être dure, raboteuse, et de gêner l'essor du poète. On sait du reste que Fénelon ne se montra jamais favorable à notre poésie. Il disait que les vers de Molière ne valent pas sa prose; et cependant nous trouvons nous, que Molière est grand poète, parce que ses vers sont excellents comme vers, et qu'ils ont toute la grâce et toute la liberté de sa prose. La Motte Houdard ne se méprit pas sur le sens de la réponse qu'il avait reçue. Il était charmé qu'au lieu d'attaquer sa traduction, Fénelon s'en prît à la versification française en général. Avec un peu plus de pénétration il aurait vu, qu'après tout, on faisait exprès à notre poésie le tort qu'elle recevait des vers de la nouvelle Iliade. Mais La Motte Houdard ne s'en douta pas, et, se joignant à Fénelon, il se mit à décrier les vers tout en abritant les siens sous cette attaque générale de la poésie. Pour Fénelon, il évita toujours de se prononcer sur le mérite de la traduction, et se rejeta sur les critiques qu'on en faisait:

« On vous reproche, écrivait-il, d'avoir trop d'esprit: on dit qu'Homère en montrait

beaucoup moins ; on vous accuse de briller sans cesse par des traits vifs et ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'auteurs vous envient ; ne l'a pas qui veut. » Et Fénelon déclare qu'il ne décidera pas la question.

« Non nostrum inter vos tantas componere lites. »

La lettre se termine par des félicitations adressées à La Motte Houdard sur une pension dont le roi venait de le gratifier. La correspondance continua. La Motte Houdard, voulant à toute force arracher un éloge à l'Archevêque, emploie tous les moyens que la vanité la plus ingénieuse peut suggérer. Il loue le Télémaque, espérant un rendu pour un prêté. Fénelon se trouvait alors à Cambrai, et La Motte Houdard, pour faire impression sur son esprit, lui rapporte les éloges que l'Académie vient de donner à sa traduction : il pensait que le prélat serait tenté de s'associer à l'admiration de ses collègues :

« Sans vouloir vous prévenir, Monseigneur, disait-il, il y a un préjugé assez favorable pour moi : c'est qu'aux assemblées publiques de l'Académie française j'en ai déjà récité cinq ou six livres, dont quelques-uns de ceux qui connaissent le mieux le poème original m'ont félicité d'un air bien sincère ; ils m'ont loué

même de fidélité dans mes imitations les plus hardies; soit que n'ayant pas présent le détail de l'Iliade, ils crussent le retrouver dans mes vers, soit qu'ils comptassent pour fidélité les licences mêmes que j'ai prises, pour tâcher de rendre ce poëme aussi agréable en français qu'il peut l'être en Grec."
Il finissait en disant: "Condamnez, approuvez, Monseigneur, tout m'est égal, puisque je suis sûr de la bienveillance."

Parmi les petits faits littéraires, rien n'est plus intéressant que cette correspondance. La Motte Houdard y fait de continuels efforts pour tirer de Fénelon une approbation, ou tout au moins une mention de son poëme; et Fénelon, avec un esprit et une grâce incomparables, élude toujours ce jugement et ces éloges, qu'en bonne foi il ne pouvait donner. Cependant, toujours désireux de plaire, s'il fait quelquefois montre d'un peu de sévérité, c'est aux Anciens qu'il s'en prend. Il va quelquefois au-delà de sa pensée en laissant échapper certains mots un peu durs à l'adresse d'Homère. Mais la justesse de son esprit et son bon goût reprenant bientôt le dessus, il fait consister la poésie dans l'imitation vraie de la nature. Peu importe qu'un héros soit ou non cruel; qu'il ait ou n'ait pas d'orgueil: le point important,

c'est que la peinture de l'orgueil ou de la cruauté soit vraie. Et si parfois les héros d'Homère sont à blâmer, le poète ne mérite que de l'admiration pour avoir si bien tracé leur caractère.

Parler ainsi, ce n'était certes pas donner son suffrage à l'Homère travesti. Cependant, pour tout dire, Fénelon, dans cette correspondance avec La Motte Houdard, s'est montré un peu trop mondain. Sans doute il y a de la charité chrétienne à ménager un peu la vanité de l'homme; mais nous préférons à cette conduite celle que tint Bossuet dans ses rapports avec les gens de lettres. Bossuet eut un jour à donner à Santeuil le conseil de renoncer à la poésie profane, de laisser les nymphes et les Muses et de consacrer son talent à célébrer les vérités de la religion. Santeuil obéit, et Bossuet, après avoir lu le Poëta Christianus, où le poète disait adieu aux divinités du paganisme, lui écrivit :

« Voilà, Monsieur, ce que c'est que de s'humilier. L'ombre d'une faute contre la religion vous a fait peur; vous vous êtes abaissé, et la religion elle-même vous a inspiré les plus beaux vers, les plus élégants, les plus sublimes que vous ayez jamais faits. Voilà ce que c'est encore un coup que de s'humilier. »

Nous croyons qu'on rend un plus grand service aux écrivains en les convertissant ainsi, qu'en ménageant leur amour-propre par des réserves et des restrictions, si sensées qu'elles puissent être.

Quoiqu'il en soit, La Motte Houdard était parvenu par son habileté à s'assurer, si non l'approbation, du moins le silence de Fénélon. Il ne pouvait abuser des lettres qu'il avait reçues; mais il les fit paraître plus tard comme un témoignage en sa faveur, et la chose fut ainsi interprétée de son temps.

Désormais certain de la résignation de Boileau et de la demi-approbation de Fénélon, La Motte Houdard songea, non plus seulement à traduire Homère, mais à l'attaquer. Après la mort de Bossuet, puis après celle de Fénélon, il vit bien qu'il n'avait plus qu'un adversaire à craindre: les époux Dacier. Or, voici comment il s'y prit pour les désarmer avant que le combat fût engagé.

Il adressa à Dacier un livre d'odes imitées d'Horace; si je parviens à obtenir vos suffrages, lui disait-il,

« Sublimi feriam sidera vertice. »

Madame Dacier était peut-être plus difficile à gagner que son mari; La Motte

Houdard lui dédia aussi des odes, et, pour comble d'adresse, il lui déclara que s'il avait pu lire Homère, ne sachant pas le grec, c'était dans la meilleure, ou plutôt dans la seule traduction qui en eût été faite.

Voilà donc Boileau, Fénelon, les Dacier, tous ceux en un mot qui pouvaient s'intéresser à l'entreprise de La Motte Houdart, séduits et comme subornés par son extrême habileté. Les précautions avaient été bien prises; et enfin l'Homère parut. Les éditeurs y avaient représenté le vieux poète conduit par les Muses en présence de La Motte Houdard à qui il remettait sa lyre. L'Homère grec abdiquait au profit de l'Homère français.

Quoique les vers de La Motte Houdard ressemblent fort à de la prose, c'est, en apparence du moins, de la poésie; et fort heureusement la poésie n'est pas de notre département. Nous n'avons donc pas à les examiner. Cependant nous ne laisserons pas d'en citer quelques échantillons, pour bien voir au nom de quels principes et de quelles raisons spécieuses La Motte Houdard s'était résolu et avait cru réussir à attaquer Homère. Nous choisirons les passages les plus simples, ceux où nous retrouvons dans toute leur naïveté les

sentiments qui sont le fond même du cœur de l'homme ; ceux enfin où le mélange de la religion grecque et des mœurs héroïques n'a rien qui puisse froisser le goût du jour. Ce sont des statues belles dans leur chaste nudité, comme est belle la Vénus de Milo.

Il y a dans le troisième Chant de l'Iliade un passage admirable. Les vieillards de Troie s'entretiennent près de la porte Scée. Ils voient venir Hélène, et ils la trouvent si belle qu'ils comprennent que Grecs et Troyens se fassent la guerre pour une telle femme :

" Cependant Priam ...... et les anciens du peuple étaient assis à la porte Scée. La vieillesse leur avait fait cesser la guerre ; mais ils étaient bons discoureurs, semblables à des cigales qui, posées sur un arbre de la forêt, font entendre un chant harmonieux. Tels étaient les chefs Troyens assis au haut de la tour. Dès qu'ils virent Hélène s'avançant vers la tour, ils murmurèrent entr'eux ces paroles ailées : Il ne faut pas s'indigner si les Troyens et les Achéens aux fortes cnémides endurent depuis long-temps tant de souffrances au sujet d'une telle femme. Elle ressemble étonnamment de visage aux déesses immortelles. Si belle qu'elle

soit, pourtant, qu'elle s'en retourne sur des vaisseaux et qu'elle ne laisse point derrière elle le malheur pour nous et nos enfants ! "

" Ainsi parlèrent les vieillards ; ...... mais Priam appelant Hélène : " Viens ici, chère enfant ; assieds-toi près de moi, pour voir ton premier époux, tes proches et tes amis ....."

Puis Hélène fait connaître à Priam les guerriers grecs qu'on voit dans la plaine. Homère a tracé cette scène charmante pour amener l'énumération des troupes.

Ce qui nous touche dans l'admiration des vieillards pour Hélène, c'est l'espèce d'absolution qu'ils lui donnent ; c'est surtout la parfaite pureté de leurs sentiments. Si à leurs propos viennent se mêler des idées de galanterie ; si ces vieillards ont l'air de se rappeler les passions de leur jeunesse, ils n'auront rien que d'odieux et d'inconvenant. Mais loin de là ; leurs paroles sont un pur hommage rendu à la beauté, dans un pays où c'était un besoin et un instinct de la nature. La Motte ne l'a pas compris. Les esprits faux tombent tout d'abord sur l'inconvenant, comme les esprits justes sur la simplicité et la vérité. Voici donc comment la traduction française défigure l'original :

" Elle arrive au rempart, où Priam écoutoit
La vénérable cour des chefs qu'il consultoit :
Anténor, Thoritès, ceux à qui la vieillesse
Avec l'expérience amena la sagesse ;
Et qui, par leurs conseils, l'âme encor des combats,
Tranquilles, font mouvoir les ressorts des États.
" A peine les vieillards aperçoivent Hélène,
Admirant, malgré l'âge, une si belle reine ;
Tant d'appas, disent-ils, l'éclat de ces beaux yeux
Donneraient de l'envie aux épouses des dieux.
Si la Grèce, pour elle, a pu prendre les armes,
Si pour la conserver nous bravons tant d'alarmes,
Elle excuse à la fois le Grec et le Troyen :
Qui peut la regarder ne s'étonne de rien.
Cependant, s'il le faut, rendons à sa patrie,
Rendons à son époux cette épouse chérie,
Sans faire contre nous, qu'excitent tant d'appas,
Murmurer nos neveux qui ne la verront pas."
" Que ne peut la beauté ! Priam même, plus tendre :
Venez, dit-il, venez, épouse d'Alexandre,
Ma fille," etc

(Livre III).

Assurément, s'il y avait dans ce morceau un écueil à éviter, c'était d'y mêler des idées de galanterie. Mais La Motte Houdard n'en

a pas compris l'indécence.

Poursuivons notre examen, et prenons dans Homère un autre passage, plus charmant encore s'il est possible que la scène d'Hélène et des vieillards. Ce sont les adieux d'Andromaque et d'Hector :

« Ayant parlé ainsi, le brillant Hector tendit les mains à son fils. Mais l'enfant se renversa en criant sur le sein de sa nourrice, à la belle ceinture, effrayé à l'aspect de son père, et ayant peur de cet airain, de cette aigrette de crin qu'il voyait se balancer d'une façon terrible à la pointe du casque. Son père chéri et son auguste mère en sourirent. Aussitôt Hector ôta le casque de dessus sa tête et le déposa tout étincelant à terre ; puis, ayant baisé son fils, il le balança dans ses mains, et adressa cette prière à Jupiter et aux autres dieux :

« Jupiter, et vous dieux, faites que cet enfant, qui est mon fils, devienne comme moi illustre entre les Troyens ; qu'il soit fort et vaillant, et qu'il règne puissamment sur Ilion ! Qu'on puisse dire un jour de lui, alors qu'il reviendra du combat : oui, celui-là est supérieur à son père ! Qu'il rapporte les sanglantes dépouilles d'un ennemi tué de sa main, et que sa mère se réjouisse dans son cœur !

« Ayant ainsi parlé, il remit son fils dans les bras de son épouse chérie ; celle-ci reçut l'enfant sur son sein parfumé avec un sourire mêlé de pleurs. »

On chercherait en vain un morceau plus achevé. C'est qu'il y a entre Homère et les autres poëtes une distance infinie ; les plus grands nous donnent, il est vrai, une sorte de satisfaction complète : après une lecture de Virgile, nous n'imaginons rien de supérieur : et pourtant, quand nous prenons Homère, nous sentons que là est la beauté, la poésie même. La Motte Houdard ne paraît pas s'en être douté. Voici sa traduction :

« Alors, pour l'embrasser, il veut prendre son fils ;
Mais l'enfant, effrayé du casque et de l'aigrette,
Au sein de sa nourrice en criant se rejette.
Hector sourit de voir ses naïves frayeurs,
Et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs.
Enfin, ôtant son casque, il le prend, le caresse,
Par mille embrassements soulage sa tendresse ;
Et le tenant serré dans ses bras paternels,
Il adresse pour lui ses vœux aux immortels :
Je vous offre mon fils, dieux, faites-en le votre ;
Digne de votre appui qu'il n'en cherche point d'autre,

Rendez-le, s'il se peut, le secours des Troyens ;
Qu'un jour, par ses exploits, il efface les miens ;
Récompensez en lui la piété du père,
Et qu'il soit les plaisirs et l'honneur de sa mère.
A ces mots, il l'embrasse, et pleurant aussitôt,
Dans le sein d'Andromaque il remet ce dépôt."
(Livre V).

S'il y avait une chose aussi absurde et aussi inconvenante que de rendre galants les vieillards qui admirent Hélène, c'était de faire pleurer Hector, et d'ôter à Andromaque, à la mère ! son sourire mêlé de larmes. Hector vient d'offrir son fils aux dieux, en leur demandant qu'il soit un jour glorieux comme son père ; c'est pour lui un motif de consolation et d'espérance, et non un sujet de pleurer. Mais tout autres sont les sentiments d'Andromaque : sans doute elle s'associe de toutes ses forces aux vœux d'Hector ; mais son âme est atteinte d'une manière irréparable par le départ de son époux. Et si la vue de ce qu'elle a de plus cher au monde lui arrache un sourire, les pleurs intérieurs qui n'ont pas cessé de couler s'y mêlent malgré elle. Ainsi partout La Motte Houdard a substitué le faux et l'inconvenant, à la naïveté et au naturel d'Homère.

Il y a des passages où il se flatte de s'être tenu moins près de l'original. Telle est par exemple la description du bouclier d'Achille. On sait qu'Homère y a tout représenté : le soleil, les astres, l'océan, la terre, les travaux des hommes, et jusqu'au petit sentier de la vigne où chemine le vendangeur ; on y trouve tout ce qu'il y a de gracieux, et tout ce qu'il y a de triste. C'était le droit du poëte, puisque le bouclier a été forgé par un dieu. La Motte Houdard le trouve défectueux par plus d'un endroit. Il le remplace par une espèce d'écu, où, moins habile ouvrier que Vulcain, il ne grave que trois actions : les noces de Thétis et de Pélée ; c'est ce qu'il appelle fonder la noblesse d'Achille ; le jugement de Pâris, c'est ce qu'il appelle fonder la colère de Minerve et de Junon contre les Troyens ; et enfin l'enlèvement d'Hélène, pour fonder la vengeance des Grecs. La Motte Houdard s'applaudit fort de son invention, et, employant des termes peu homériques, il se sait gré d'avoir fait du bouclier d'Achille un titre de sa grandeur et "pour ainsi dire, son manifeste."

Si nous en avions le temps, nous descendrions davantage dans les profondeurs de ce faux esprit, car le faux esprit a aussi ses profondeurs, et il y faut entrer pour apprendre à s'en défier.

Ainsi La Motte Houdard n'a pas même lu le passage où Thétis vient demander à Vulcain des armes pour son fils. Il y aurait vu qu'elle se plaint d'avoir été unie à Pélée contre son gré, et il n'aurait pas représenté ses noces sur le bouclier.

Le souvenir de l'enlèvement d'Hélène n'est pas heureux non plus. Car Achille s'occupe-t-il d'Hélène ? Ce qui le touche, c'est sa querelle avec Agamemnon, c'est son ami tué, sa captive enlevée, c'est son vieux père, quand Priam en évoquera le souvenir. Voilà les passions qui l'agitent ; tout le reste n'est rien à ses yeux ; Racine ne s'y est point trompé, et il a peint admirablement l'indifférence du héros pour l'outrage qui avait allumé la guerre.

La Motte Houdard a voulu mieux faire. Il n'est pas content non plus de la manière dont Hector meurt, et dont Achille le tue. Mais de quoi est-il content ? Ce n'était pas sans raison que Madame Dacier lui reprochait de n'avoir pas lu Homère. Ainsi le cœur nous bat, quand nous voyons dans l'Iliade, Hector attendant Achille à l'entrée des portes. Il a voulu, malgré les prières de Priam, tenter un dernier effort. Quand il aperçoit Achille, et le reflet terrible des armes divines, il est saisi de terreur

et il fuit devant les dieux, devant la fatalité. Enfin pour terminer la lutte, Minerve abuse Hector; il s'arrête, et combat vaillamment, après avoir adressé à Achille d'admirables paroles, où il lui demande que le vainqueur renvoie le cadavre de son ennemi, et ne lui envie point les honneurs du bûcher. Rien n'est plus vrai ni plus conforme à la nature.

Mais La Motte Houdard ne peut supporter qu'Hector s'enfuie, ni qu'Achille le tue avec des armes divines: à ses yeux, l'un fait preuve de lâcheté, et l'autre manque à l'honneur. Aussi a-t-il voulu rétablir la gloire des deux héros. Dans son Iliade Hector, loin d'être saisi de crainte à la vue d'Achille, s'en va droit à lui, et épuise ses armes en combattant. Puis, quand il n'a plus rien pour se défendre, il prend la fuite; mais il a bien soin d'attendre Achille sous les remparts, afin que d'en haut les Troyens fassent pleuvoir sur lui une grêle de traits. Au moyen de cet arrangement, Hector conserve son courage jusqu'au bout, et Achille, assez intrépide pour s'exposer aux plus grands périls, peut tuer son ennemi avec les honneurs de la guerre.

Voilà comment La Motte Houdard comprend et traduit Homère. Il est inutile de poursuivre cet examen. Nous en avons dit assez pour

faire voir ce que vaut son livre.

Le Discours sur Homère, qui lui sert d'introduction, n'est qu'une suite de petites vues ingénieuses, de raisons spécieuses, où l'auteur se propose moins encore de critiquer Homère que de faire valoir ses propres corrections. Car il est plus occupé à donner du prix à ses hardiesses, et à l'art qu'il a montré pour accommoder Homère au goût de son temps, que de reprendre ses défauts. C'est là qu'il nous faut chercher le secret de la réputation de La Motte Houdard. Au fond il n'entend rien à la religion d'Homère, ni à son plan, ni à ses caractères, ni à son langage. L'Iliade française est une perpétuelle méprise. L'idéal de La Motte Houdard est toujours comme au temps de Desmarets le héros de roman; il cherche encore dans la peinture des mœurs cette prétendue noblesse que la mauvaise littérature du dix-septième siècle avait mise à la mode. Mais quoique La Motte Houdard ait montré plus d'esprit que Desmarets et Perrault, la lecture du Discours sur Homère est plus fatigante que les bravades de l'un, ou les légèretés de l'autre. Or qui peut nous donner cette impatience, sinon le travail persévérant et ingénieux de l'auteur au profit de sa vanité?

Car, s'il blâme Homère, il a grand soin que le reproche fait au poète grec se tourne en éloge pour lui. Il n'écrit pas une ligne qui ne se rapporte à son livre, et qui ne soit inspiré par sa prodigieuse habileté à faire les affaires de sa réputation.

Tant d'art lui réussit. De son temps le Discours sur Homère fut lu avec approbation, et même les applaudissements se prolongèrent après la mort de l'écrivain. Et cette illusion des contemporains les a rendus injustes et durs envers Madame Dacier, envers une femme de soixante-trois ans, qui, révoltée de l'impiété de La Motte Houdard, prit la plume contre lui, et fit paraître un volume, un trop gros volume peut-être, où elle réfutait ses théories. Elle entre vaillamment en lice, et voyant son adversaire applaudi de bonne foi par un grand nombre de gens d'esprit, tandis qu'elle a contre elle le préjugé qui défend aux femmes de se mêler de littérature, elle s'écrie :

« Je sens toute la différence que cela met entre nous ; mais comme dans Homère les guerriers les moins braves et les plus faibles deviennent hardis et forts quand ils sont appuyés par quelque divinité ; je suis à peu près comme ces guerriers ; je sens que j'ay près de moy un secours plus sûr que celuy des dieux d'Homère, et qui ne me

manquera pas dans cette occasion."

(Causes de la Corruption du goût)

Au lieu de se montrer sensible aux compliments de La Motte Houdard, Madame Dacier lui répond un peu brutalement, mais non sans un certain mélange de sel attique:

"Il traite, dit-elle, des principes de la traduction, de la traduction littérale et de la traduction élégante, et il me fait l'honneur d'admettre mes principes, de se déclarer pour la dernière et de donner même ma traduction pour une assez bonne preuve de ce que j'ay avancé. Je dois cet éloge au peu de connaissance qu'il a de l'original; car s'il l'avait connu, s'il avait lu seulement deux vers d'Homère, il aurait rendu justice à mon ouvrage, c'est à dire qu'il en aurait parlé moins avantageusement."

(Des Causes de la Corruption du goût)

Pour être juste, il faut dire que tout ce travail de Madame Dacier est lourd; le style n'en est pas bon, on sent que le livre a été fait avec précipitation. Et puis, après tout, Madame Dacier n'était pas un écrivain supérieur; il ne faut pas lui demander la facilité, l'agrément même qu'offre souvent la prose de La Motte Houdard. Mais du moins on

trouve dans son livre du bon sens, de la raison et une certaine colère généreuse qui nous plaît au milieu de l'abdication ou de l'ignorance des contemporains, et à côté du silence de Fénelon qui aurait pu épargner à La Motte Houdard cette faute et ce scandale.

Malheureusement Madame Dacier ne montre pas toujours un goût très sûr; elle a plus d'admiration pour Homère que de véritables connaissances, et quoique, en gros, elle ne se trompe pas, elle reste pour l'appréciation des détails au-dessous du jugement délicat et de la fine critique que nous devons à l'étude des grands maîtres du dix-huitième siècle. A l'exemple de Boileau, elle s'inquiète de trouver dans Homère ce qu'on appelait des mots bas. Cette superstition tenait à l'esprit général du temps sur lequel Louis XIV avait répandu un air de noblesse et de majesté; on ne concevait guère alors de caractère héroïque sans ce naturel uni à cette sérénité imperturbable que Saint-Simon admirait dans le roi. Madame Dacier semble avoir été sous le même charme; car elle ne manque pas d'ennoblir les passages familiers d'Homère; et si elle y met moins de maladresse que La Motte Houdard, elle n'y montre pas non plus une parfaite intelligence de son auteur.

Nous citerons à l'appui de ce reproche la traduction que Madame Dacier donne des lamentations d'Andromaque en présence du cadavre d'Hector. Ce sont des plaintes admirables sur la destinée de l'enfant devenu orphelin.

Voici d'abord la traduction littérale :

« Le jour qui fait un orphelin lui ôte tous les amis de son âge. Il marche la tête toujours baissée et les yeux mouillés de larmes. Privé de tout secours, il va vers les amis de son père, tirant l'un par son manteau, l'autre par sa tunique ; et si parmi ces hommes auxquels il fait pitié, il en est un qui lui présente une coupe, il y a de quoi mouiller ses lèvres, mais non son palais. Quelqu'un, qui a son père et sa mère encore florissants, le chasse de la salle du festin, en le rudoyant de la main, et l'outrageant de paroles : Va-t-en à la malheure, lui dit-il ; ton père ne mange pas avec nous. Et tout pleurant il revient vers sa mère veuve, cet Astyanax qui, auparavant assis sur les genoux de son père, ne mangeait que de la moëlle et la meilleure graisse des brebis, et qui, le sommeil venu, cessant ses jeux enfantins, passait des bras de sa nourrice dans une couche molle, où il s'endormait le cœur tout plein de joie. »

Voyons maintenant comment Madame Dacier paraphrase et ennoblit ce magnifique passage, en supprimant les détails familiers qui ont tant de grâce à nos yeux :

« Car le même jour qui fait un jeune enfant orphelin, lui ôte tous ses amis et le livre à tous les malheurs ensemble. Il ne paraîtra jamais en public que la tête baissée et qu'avec mille sujets de mortification ; il ne trouvera ni protection ni appui, il ira de porte en porte mendier des secours, et les amis de son père ne daigneront pas l'écouter. S'il y en a quelqu'un qui soit touché de sa misère, il ne le soulagera qu'à peine, et d'une main avare qui le laissera dans la nécessité. Ses Camarades même le mépriseront, et ne voudront ni l'inviter à leurs fêtes, ni le mettre de leurs plaisirs. Va, malheureux, lui diront-ils, ton père n'assiste plus à nos fêtes, et ils lui feront un reproche de ce qui devrait exciter leur compassion. Tous les jours mon fils reviendra le visage baigné de pleurs renouveler les douleurs de sa mère. Quel changement ! Mon cher Astyanax qui était nourri sur les genoux de son père avec tant de délicatesse et de soin, et qui, tous les jours, lorsqu'il était las de jouer, et que le sommeil venait fermer ses tendres paupières, dormait tranquillement dans les bras de sa nourrice,

ou dans son berceau, le cœur content et rassasié de plaisirs ; présentement, privé de son père, il va éprouver les plus tristes revers."

Sans vouloir justifier ce qu'il y a de fausse noblesse dans la traduction de Madame Dacier, nous sentons du moins qu'elle avait la foi au génie d'Homère, une foi un peu aveugle peut-être, mais sincère et passionnée. Et le culte qu'elle avait voué à Homère s'est perpétué jusqu'à nous, tandis que depuis bien long-temps les paradoxes de La Motte Houdard sont allés rejoindre ses odes.

Mais quelle est la morale de toute cette querelle littéraire ? Nous allons le voir. La Motte Houdard, dans son Discours sur Homère, avait avancé ces étranges assertions :

« Quand on ne lit que pour son plaisir, on peut jouir de ses préventions ; ce n'est que quand on juge qu'on est obligé d'y regarder de plus près, afin de ne tomber ni dans les louanges exagérées, ni dans les critiques injustes également honteuses à la raison."

Nous ne relèverons pas tout ce qu'il y a de vague et de confus dans cette phrase, malgré son apparente précision. Il est absurde de distinguer entre les lecteurs qui lisent pour leur plaisir, et ceux qui lisent uniquement pour juger ;

car la lecture est à la fois un plaisir et un jugement, et c'est ce qui en fait le charme. Mais laissons ces étranges paradoxes, et attachons-nous seulement à la dernière phrase. Madame Dacier, qui a d'ordinaire plus de bon sens que de pénétration, et qui se laisse un peu étourdir de son savoir au lieu de le gouverner, montre cependant quelque fois assez de sagacité. Voici, par exemple, avec quelle fermeté elle démontre à La Motte Houdard la fausseté de ses idées.

« Je voudrais bien savoir où il a pris ce beau principe, que les louanges exagérées et les critiques injustes sont également honteuses à la raison. Voilà ce que personne avant lui n'a ni avancé ni pensé. Les louanges exagérées peuvent être quelque fois pardonnables, et les fausses critiques ne le sont jamais; les premières ne marquent pas absolument un défaut de raison, et les autres le marquent toujours. Ramenons donc Mr. de La Motte au vrai principe : blâmer ce qui est bon, et louer ce qui est mauvais, voilà ce qui est également honteux à la raison. »

Rien n'est plus vrai. Car en quoi consiste l'erreur de celui qui loue outre mesure ? c'est sans contredit dans l'excès des louanges qu'il donne, puisque reprocher à l'éloge d'être exagéré, c'est-

reconnaître qu'il est en partie mérité. Il y a donc un fonds de vérité dans toute louange excessive; mais trouvera-t-on rien de raisonnable dans une critique injuste? Or c'est Madame Dacier qui a outré l'éloge, car ce qu'elle a vanté méritait de l'être; c'est La Motte Houdard au contraire qui a manqué de raison et de justice. Faut-il donc s'étonner, qu'après l'avoir un moment emporté, La Motte Houdard ait fini par avoir tort devant la postérité?

Cependant, on se méprit assez long-temps sur sa véritable valeur; l'illusion dura pendant une bonne partie du dix-huitième siècle. D'Alembert traite encore Madame Dacier de pédante, et lui reproche de manquer de délicatesse et d'habileté:

"Despréaux, dit-il quelque part, eût été un peu embarrassé pour l'honneur des Anciens, s'il avait pu lire la diatribe grossière et pédantesque de Madame Dacier contre La Motte..... Il eût rougi pour la bonne cause en la voyant si maladroitement soutenue."

En revanche, d'Alembert fait si grand cas des idées de La Motte Houdard qu'il lui pardonne volontiers ses vers.

Pour nous, c'est avec La Motte que nous

allons passer de la prose du dix-septième siècle à la prose du dix-huitième. Nous aurons à voir si cet écrivain doit à des qualités réelles, ou à des défauts spécieux, l'honneur que lui fait Voltaire, en rechignant un peu il est vrai, lorsqu'il le laisse entrer dans le Temple du Goût.

E. Carrier.

Xe Leçon.

Lamotte-Houdard (Suite).

Du *spécieux* dans les ouvrages d'esprit.

Lamotte-Houdard (suite).
Du Spécieux dans les ouvrages d'esprit.

Un écrivain charmant du commencement du dix huitième siècle, une femme de chambre de la duchesse du Maine, qui vivait au sein même du précieux, tel que nous le verrons se renouveler bientôt sous l'influence des doctrines que nous avons exposées jusqu'ici, Mademoiselle de Launay (depuis Madame de Staal) a raconté la fin de cette longue querelle entre La Motte et Madame Dacier: un ami commun des deux parties, Mr. de Valincour, les invita à dîner en compagnie de Melle. de Launay, restée neutre dans la lutte. On but à la santé d'Homère, et les deux adversaires se retirèrent bons amis.

Le public apprit cette réconciliation par un petit avertissement où La Motte, sans parler en rien du fond de la querelle, se contentait de faire une allusion éloignée et discrète à un débat littéraire qu'il avait eu avec Made. Dacier; puis s'étendait en quelques vagues considérations sur l'honneur que de tels débats faisait aux écrivains. Ce peu de mots ne suffirait guère à nous apprendre que les Anciens et Homère

avaient été le sujet de la querelle.

La Motte, à la mort de Mad^e^ Dacier (1721) composa en son honneur une ode qu'il lut à l'Académie française. — C'était une preuve de bon goût, quoique encore un peu intéressée. — Il la représentait dans les Champs-Elysées, marchant à la rencontre d'Homère, et il la faisait agenouiller devant lui, pour l'en blâmer galamment.

La conduite de La Motte dans cette circonstance est bien différente de celle de Boileau : l'une n'est qu'aimable et polie ; l'autre est digne et honnête. Boileau, dans sa lettre à Perrault, maintient tous ses principes ; il n'abandonne rien, parce que la cause ne lui appartient pas ; il honore son rival, il le loue même, mais il ne cesse point de le regarder de travers (torvo oculo) comme un véritable hérésiarque. Quand Perrault meurt, il écrit à Brossette : « Je ne vous ai point parlé de la mort de Mr Perrault, qui ne m'a pas été plus sensible que celle de n'importe quel honnête homme. »

Boileau n'abandonne que ce qu'un honnête homme peut toujours abandonner, son droit de continuer la guerre, ce qui est déjà un grand sacrifice, quand les opinions sont une foi. — La Motte abandonne tout, parce que ses opinions ne sont qu'un pur jeu d'esprit ; il préfère l'honneur d'une galanterie

à ce que sa constance et sa fidélité lui auraient valu de gloire. La Motte s'est peint lui-même et nous a tracé le trait le plus saillant de son caractère, quand il a dit : " je conserve toujours quelque doute, même pour ce que je dis quelquefois le plus affirmativement ; c'est bien là l'homme qui ne se passionne pour rien, qui veut toujours passer pour avoir plus d'esprit que ses propres livres, et n'être pas dupe de ce qu'il a l'air de croire. Toutes ses pensées ne sont que de perpétuelles caresses à une vanité douce, il est vrai et peu méchante au fond, mais très exigeante et très difficile à contenter.

La vanité, c'est donc là le côté saillant de l'esprit de La Motte ; il nous reste maintenant à voir le fond même de cet esprit, à en pénétrer les secrets, à nous rendre compte de l'estime et des éloges qu'il s'est attirés durant si longtemps, même de la part des plus sévères critiques et des hommes du meilleur goût.

Le long succès de la prose et de l'esprit de La Motte ne peut s'expliquer que par l'habitude où nous sommes presque tous de juger des auteurs moins d'après nous-mêmes que d'après les autres. On s'en rapporte trop souvent parmi nous à une certaine notoriété courante, dont l'influence est assez forte pour mettre comme un nuage entre notre esprit et la page que nous lisons. C'est ainsi que de bons juges se sont parfois laissé surprendre et égarer par l'opinion commune,

c'est par là que les œuvres de Lamotte ont si longtemps fait illusion, c'est par là que tant de ses pensées ont passé pour vraies, qui n'étaient que spécieuses.

Le spécieux, c'est notre plus grand ennemi, c'est ce qui n'est ni vrai, ni faux, mais qui est présenté sous une forme nouvelle et marqué d'une certaine précision qui fait illusion au premier abord. Notre amour-propre favorise toujours le spécieux et contribue à l'accréditer; car le spécieux est en même temps une caresse au public, et une flatterie que l'auteur s'adresse à lui-même.

Nous citerons 5 ou 6 passages des œuvres de La motte, où l'on peut surtout mettre le doigt sur le Spécieux.

1° Dans une préface qu'il a mise en tête de son Iliade, La motte s'excuse auprès du public de n'avoir pas fait précéder sa traduction d'une apologie d'Homère; puis il ajoute que le vrai mérite consiste à reconnaître les défauts où ils sont. Cette parole est un frappant exemple de spécieux; au premier abord elle a un certain air de vérité; rien de plus faux, au contraire, pour peu qu'on y réfléchisse. Oui, rechercher et trouver les défauts est un certain mérite particulier; mais le vrai mérite se compose de deux parties, l'une qui consiste à admirer le beau et à donner les raisons de son admiration; l'autre consiste à distinguer et à noter les défauts, même protégés par un grand nom. Quand on ne peut réunir ces deux mérites, le plus désirable est encore celui qui nous fait admirer les beautés: car, en définitive,

il est facile de critiquer, nous y sommes tous portés par un penchant naturel, et pour peu qu'il soit fortifié par l'habitude et l'exercice, cet instinct devient assez vite un véritable talent. Nous en avons un exemple dans nos feuilletons de critique hebdomadaire. Mais l'admiration ! voilà ce qu'il nous faut désirer par dessus tout, voilà ce qu'on n'atteint point aussi facilement ! D'ailleurs la connaissance des défauts est de peu d'importance pour les progrès de l'esprit ; l'admiration, au contraire, c'est là ce qui est vraiment fécond ; c'est là ce qui nous échauffe le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit ; c'est là ce qui nous fait aimer et goûter le bien. Donc, le vrai mérite consiste à admirer, non à critiquer.

Second exemple de Spécieux :

La motte tient beaucoup à faire croire à ses lecteurs que les fautes de l'*Iliade* ne sont pas celles d'Homère, mais celles de son temps : "car, dit-il, la disposition de l'esprit du poète n'emporte pas toujours le même degré d'exécution, si l'ignorance ou la grossièreté des temps y met trop d'obstacle !" La disposition de l'esprit du poète, c'est, en d'autres termes ce que nous appelons le génie. Or le génie le plus grand, selon

La motte, ne peut arriver qu'à un poëme médiocre, si l'ignorance et la grossiereté des temps lui font obstacle ; et au contraire, un génie médiocre, aidé par les circonstances, au sein d'un siècle éclairé, parviendra sans trop de peine à faire un ouvrage parfait.

C'était là la pensée générale du temps, et tous, écrivains et lecteurs, y trouvaient leur compte. D'ailleurs cette idée n'est fausse que parce qu'elle est l'exagération d'une idée vraie. En effet, l'éducation, la société où l'on vit, les circonstances au milieu desquelles on se développe, ne sont pas indifférentes à la perfection du génie ; et nous reconnaissons tous qu'en des temps à-demi barbares, le génie abandonné à lui-même, arrivera toujours à une exécution non pas médiocre, mais moins parfaite d'un bout à l'autre qu'en un siècle où le goût public peut lui servir de règle et de guide. Telle n'est pas la pensée de La motte : La Motte ne comprend pas qu'un grand génie et une exécution médiocre sont deux choses qui s'excluent, et dont on ne verra jamais d'exemple. Eschyle, sans doute, et Dante et Shakspeare (Shakspeare, la première de toutes les intelligences dramatiques, nous l'osons dire même en face de

Molière), s'ils étaient venus plus tard, dans des siècles plus éclairés, auraient fait disparaître une partie des défauts que nous leur reprochons; mais s'en suit-il que leur génie n'ait jamais atteint à la perfection de l'exécution, si non dans leurs ouvrages tout entiers, au moins dans les parties les plus importantes? — Non, il n'est point de poëme au monde qui nous offre des beautés supérieures à celles d'Eschyle, de Dante, de Shakspeare.

Donc, génie supérieur et perfection de l'exécution sont deux termes semblables; et il n'y aura jamais exécution parfaite sans un homme d'un génie supérieur. — Donc, la proposition de La Motte est fausse de tout point.

La Motte ignorait ce que c'est que le génie, et comment, et à quelles conditions il peut naître. — Le génie n'est possible que dans une société où toutes les puissances de l'esprit et du cœur se sont déjà développées. — La peinture d'une telle société, voilà la forme sous la quelle se manifeste le génie; en un mot, le génie est un don naturel, il est vrai, mais qui n'est accordé qu'à l'homme social, ayant à son premier éveil le spectacle d'une société où il voit à nu le cœur humain, où la vie humaine se déploie dans sa beauté et sa variété.

Un exemple familier va éclaircir et justi-

fier en même temps notre pensée. – Ne voyons-nous pas souvent de la loge d'un portier sortir des acteurs de génie ? Et pourtant ce n'est pas dans cette infime position qu'ils ont appris à comprendre et à représenter la vie humaine dans les situations les plus élevées ; non ; mais c'est qu'une société établie, florissante, communique son esprit à tous ceux qui naissent dans son sein. Cette transmission est un mystère, mais elle n'en est pas pour cela moins réelle. Melle. Rachel est née de parents pauvres, mais elle avait un père qui s'était toujours préoccupé de l'art dramatique, et qui avait fini par en devenir assez bon juge. – C'est ainsi que notre illustre tragédienne a reçu le don social du grand acteur. Cet exemple confirme notre principe et prouve que la Providence ne met le génie que là où il sera allumé par tout ce qui l'entoure. – La Motte ne sait, ne voit rien de tout cela ; pour lui c'est la société qui fait le génie des écrivains, et il affirme avec le plus grand sang-froid cette proposition que, dans des circonstances diverses, un génie médiocre fera mieux qu'un génie supérieur.

Ici le spécieux va jusqu'à l'absurde.

Un troisième exemple démontre mieux encore ce qu'ont souvent de faux les idées de La Motte, sous une certaine apparence de vérité. Selon

La Motte, on devrait accorder aux contemporains, aux vivants les égards que l'on a pour les morts, et au contraire réserver pour les morts la sévérité de jugement que l'on déploie d'ordinaire envers les vivants. – En un mot, on ne doit aux morts que la vérité; aux vivants on doit des égards. Cette idée est tellement spécieuse que bien des gens s'y laisseraient prendre et n'y trouveraient rien à redire. L'animosité scandaleuse de quelques critiques justifierait presque cette opinion à leurs yeux, et leur persuaderait sans trop de peine que ce serait un acte de civilité et de charité chrétienne, de faire la leçon aux vivants sur le dos des morts. – Mais que l'on y réfléchisse un peu: quand on dit que l'on doit la vérité à quelqu'un, cela n'implique-t-il pas que ce quelqu'un est vivant, et qu'il peut profiter des avis qu'on lui donne? Or, à quoi bon dire la vérité aux morts, s'ils n'en peuvent recueillir aucun profit? Evidemment, c'est aux vivants qu'il faut la dire; eux seuls sont capables de l'entendre et d'en tirer quelque fruit. Mais faut-il pour cela nous taire sur les morts, et cacher ce que nous en pensons? Ce n'est point là notre pensée; au contraire, l'intérêt des vivants nous fait une loi de dire notre opinion sur les morts; et tout en ayant pour eux les

égards et les respects que demande la coutume et la conscience du genre humain, nous ne devrons jamais manquer à signaler en eux les fautes qu'ils ont faites, afin que les vivants puissent les éviter à l'avenir.

De toutes ces observations nous conclurons que La Motte ne connaît pas le cœur humain; il n'a d'ailleurs aucun intérêt à le connaître, et lui-même se met un bandeau sur les yeux pour ne point voir, comme le prouve un dernier exemple de spécieux que nous allons citer ici :

La Motte a imaginé qu'il fallait observer dans le discours ce qu'il appelle l'unité, c'est-à-dire que, selon lui, un discours qui a commencé sur le ton de l'indignation, ou de la persuasion, doit finir de même : « Il en est là dessus, dit-il, de l'esprit comme de l'oreille ; un air commencé dans un mode, ne peut passer dans un autre ton sans que l'oreille en soit blessée ; de même pour les discours. » Cela est vrai pour la musique, mais l'est-ce aussi pour l'éloquence ? Et un discours choquera-t-il l'esprit en passant d'un ton à un autre ? La Motte le prétend, et cela parce qu'il s'est fait des discours un type idéal, conforme il est vrai à sa faiblesse et à la médiocrité de son esprit, mais tout à fait en désaccord avec la réalité. – Si La Motte eût connu à

fond le cœur humain, s'il eût le moins du monde réfléchi sur les grands modèles de l'antiquité que tout le monde admire, il eût vu que rien n'est plus faux que son idéal, et que les discours les plus vantés sont ceux qui s'en écartent le plus. Donnons en pour unique exemple le discours de Didon à Enée :

« Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas, tacitus que mea decedere terra ! »

Voilà certes un discours qui commence sur le ton de l'indignation la plus véhémente ; la colère s'y emporte jusqu'aux injures. — Comment se termine-t-il ?

« Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles, qui te tantum ore referret ;
Non equidem omnino capta ac deserta viderer. »

Didon irritée, emportée tout à l'heure, s'abaisse peu à peu jusqu'à la plainte et à la prière : n'est-ce point là vraiment la nature ? Et le dernier trait n'aurait-il point retenu Enée, n'eussent été les destins ?

La Motte ne connaît donc point, et ne veut pas connaître le cœur humain. Les prétendus principes qu'il pose ne sont que des apologies des faiblesses de son esprit.

S'il dit que le vrai mérite consiste à

trouver les défauts, c'est qu'il va attaquer Homère, et qu'il veut se faire donner la palme du vrai mérite.

S'il prétend que des hommes de génie, dans certaines circonstances, produiront des œuvres médiocres, et des génies médiocres des œuvres parfaites, en même temps qu'il se donne le champ libre pour attaquer Homère, en le déchargeant aux dépens de son siècle, il se ménage l'occasion d'insinuer qu'il a produit des œuvres parfaites, et en faisant honneur à son siècle de cette perfection, il l'intéresse habilement à son succès et à sa renommée.

Si ailleurs il prétend que le discours doit être un, c'est-à-dire toujours sur le même ton, c'est qu'il veut justifier la manière dont il a corrigé dans sa traduction l'un des plus beaux discours de l'Iliade. C'est quand le Conseil des Grecs députe à Achille, pour le ramener et le fléchir, Ulysse le plus insinuant, Ajax le plus brave de l'armée et le vieux Phœnix, le plus cher à son cœur. Ulysse prend le premier la parole : c'est le plus habile, le plus propre à agir sur Achille par la raison. Son discours ne produisant aucun effet, Phœnix à son tour commence, et s'adresse au cœur du héros ; Achille reste inexorable encore. Ajax parle le dernier, en désespoir de

cause ; mais ce n'est pas à Achille, contre l'obstination duquel il se briserait, c'est à Ulysse qu'il s'adresse :

(Iliade, IX, 624) :

« Noble fils de Laërte, prudent Ulysse, partons ce n'est point en discourant ainsi que nous viendrons à bout de notre dessein. Nous avons sa réponse. Quelque mauvaise qu'elle soit, allons l'annoncer aux Grecs qui l'attendent ; car Achille est un cœur dur, qui ne se soucie guère de l'affection de ses amis, ni des honneurs que tous nous nous empressons de lui rendre. »

Tel est le début d'Ajax, et sa colère une fois exhalée par ces quelques paroles, il continue en s'adressant à Achille lui même :

« C'est l'usage pour un parent, pour un fils mort, de recevoir une rançon ; et le prix une fois payé, le meurtrier peut vivre tranquille au sein de sa patrie. Mais toi, ton cœur est inflexible, et tu restes irrité pour la perte d'une seule captive. Et pourtant, nous t'offrons en compensation sept autres captives choisies entre toutes, et avec cela de nombreux présents. Allons, prends un cœur plus doux, respecte en nous, accueille favorablement tes hôtes, les envoyés des Grecs ; car tous tant que nous sommes, nous désirons t'être chers et

amis."

Quoi de plus beau, quoi de plus naturel, et en même temps quoi de plus habile que ce discours? N'est-ce point là véritablement Ajax? Et n'est-ce point le discours qui eût pu le mieux persuader Achille? La Motte ne trouve pas cette fin bonne, et il y substitue ces deux vers, qui sont les seuls qu'Ajax adresse à Achille:

"Cruel, puisque nos pleurs ne trouvent point de grâce,
Puisse tomber sur vous le sort qui nous menace!"

Nous avons donc raison de dire que les critiques de La Motte ne sont en définitive que la poétique de ses défauts. Le beau pour lui n'est point beau par les vraies raisons, mais seulement par le profit qu'il en tire. Quand il blâme, quand il corrige, c'est simplement pour lui une manière d'accommoder le sujet à sa faiblesse.

Il se doutait bien lui-même que cette façon de voir les choses n'était pas tout à fait juste; il se soupçonne d'avoir des idées confuses; mais au lieu de reconnaître franchement ce défaut de son esprit, il s'en fait une qualité; car, dit-il, "les poètes ne doivent pas tant songer à donner des idées précises, qu'à en donner de vives, quoique un peu confuses."

C'est toujours en vertu du même principe

et pour se flatter lui-même que Lamotte, en tête de ses ouvrages poétiques, expose en maximes générales ses idées sur le genre qu'il a traité. D'ordinaire, les auteurs qui font ainsi la poétique des genres où ils se sont exercés, ne font que des théories à l'usage de leurs défauts. — La Motte n'a point échappé à ce sort commun des poètes médiocres, et toutes ses théories ne sont rien que des vues spécieuses destinées à montrer qu'il a eu raison d'altérer le genre où il s'exerce.

Boileau, bon poète et homme de grand sens, a évité dans son Art poétique de parler, ni de l'Epître où il a excellé, ni du poème héroïque; il n'a point voulu s'exposer à cette complaisance inévitable qui porte les auteurs à donner la théorie des divers genres d'après la façon dont ils les ont traités eux-mêmes. S'il traite de la Satire, c'est pour louer ses devanciers, et Régnier entr'autres que ses ennemis affectaient de lui préférer. Il s'étend complaisamment sur l'Ode; mais c'est avant d'en avoir fait une. Voilà comme agissent les hommes de génie, d'après lesquels on fait les règles: toujours ils s'abstiennent de donner des théories; jamais ils ne présentent leur pratique comme le modèle de l'art.

La Motte a fait tout le contraire ; c'était un génie médiocre ; et d'Alembert a bien reconnu ce mauvais fonds de son esprit, puisqu'il cherche à l'excuser (Eloge de La Motte) en disant que ses paradoxes qu'on lui a tant reproché sur l'Ode, la Tragédie, l'Epopée, et la poésie en général, étaient en définitive bien pardonnables : il manquait de génie ; ce qu'il pouvait et devait faire, c'était de rabaisser les genres à son niveau. Une telle opinion est insoutenable ; mais voilà où la critique en était réduite, grâce au spécieux qui dominait au dix huitième siècle. D'Alembert ne trouvait pas là matière à réfléchir ; il se contentait de pardonner à La Motte, en se contentant de n'être pas de ses opinions. Cette même faiblesse d'esprit en face du spécieux l'a induit à porter sur La Motte, à l'exemple de ses prédécesseurs, des jugements qui aujourd'hui nous paraissent étranges. Il dit, en divers endroits « Ses écrits en prose peuvent être considérés comme des modèles de style." —— "Sa réponse à Mad.e Dacier, ses Critiques, ses préfaces sont des chefs-d'œuvre d'élégance."

De telles opinions sur un homme qui a passé toute sa vie à soutenir ses défauts, et par conséquent n'a jamais dit une vérité, de

telles opinions nous paraissent inadmissible. Non, il n'est pas possible de faire descendre l'art à son niveau, sans être mauvais écrivain ; sans vérité, jamais on ne fera un chef d'œuvre de style ni d'élégance. Quelques erreurs sans doute sont compatibles avec la faiblesse humaine, mais il faut que la vérité domine, sans cela pas de chef-d'œuvre. Mais d'Alembert s'est laissé faire illusion par la notoriété ; il a trop conformé son jugement à l'opinion commune, et c'est ainsi qu'il a fait l'apologie même de ce qu'il y a de plus faux dans La Motte.

Cette faveur dont a joui La Motte a gagné jusqu'à Voltaire, qui lui ferme les portes du temple du goût comme poète, mais les lui ouvre comme prosateur. Et plus tard même, Voltaire a maintenu sur lui son premier jugement ; bien qu'il eût changé d'avis sur Fontenelle, et qu'après l'avoir nommé sage, il se fût contenté par la suite de l'appeler : "le discret Fontenelle" ce qui est autant une critique qu'un éloge.

A quoi tient cette longue illusion de tant de bons esprits, et de Voltaire lui-même ? C'est que La Motte, en même temps qu'il a été son propre flatteur, a été aussi le flatteur de tous les préjugés qui régnaient au dix huitième siècle. En mettant par exemple la prose au

dessus de la poésie, il caressait l'esprit géométrique de son temps, aussi bien qu'il soutenait sa propre faiblesse. Il a même fait plus: il a réduit la poésie à être non plus un art sublime qui instruit les hommes en leur plaisant, mais seulement un art de pure fantaisie qui plaît aux hommes et les divertit sans les instruire. C'étaient là deux caresses pour une au dix-huitième siècle, au siècle de la prose, au siècle sans idéal; et les prosateurs d'alors, ainsi mis au-dessus des poètes, étaient charmés de voir que tout l'avantage que le dix-septième siècle avait sur eux, se réduisait à un jeu d'esprit sans importance.

La Motte parle aussi très souvent des lumières; c'est qu'alors l'opinion générale était que le dix-septième siècle avait eu le génie; et que le dix-huitième avait les lumières. Or le génie est un don de la nature; les lumières s'acquièrent par le travail; les lumières sont donc quelque chose de plus; elles appartiennent en propre à celui qui les possède; de ce côté encore le dix-huitième siècle avait l'avantage.

Mais la principale cause du succès de La Motte, c'est qu'il a été le premier critique qui avec un certain développement, et un grand appareil d'idées souvent ingénieuses et vraies,

a appliqué l'esprit de philosophie au jugement des lettres et des arts. Pour La Motte en effet, la littérature n'est plus une affaire de sentiment ; le cœur n'est pour rien dans le plaisir que nous causent les chefs-d'œuvre ; toutes les doctrines littéraires ne sont à ses yeux que des principes discutables par la raison. Aussi le voyons-nous, d'après ces idées, faire lui-même une théorie de la naïveté, qu'il assujétit à des règles, et qu'il convertit en raisonnements et en syllogismes.

C'est là ce qu'un membre de l'Académie des Sciences, l'abbé Terrasson, appelait mettre Homère sur le pied de la philosophie. C'est là aussi ce qui a fait illusion à presque tout le siècle de La Motte ; le public ne pouvait qu'applaudir à un auteur qui savait si bien le flatter en se flattant lui-même ; et l'amour-propre du lecteur ainsi caressé et prévenu par une habile tactique, s'intéressait en faveur de l'écrivain, dont il pardonnait ou même ignorait plus facilement les faiblesses.

Mais quel était donc cet esprit de philosophie dont se targuait si fort le dix-huitième siècle ? Était-ce l'esprit de raison ? mais il n'était pas inconnu au dix-septième siècle, Boileau ne dit-il pas ?

« Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix. »
Et même il parle si souvent de raison, que Pradon lui a plus d'une fois reproché ce qu'il appelle sa <u>morale de Campagne</u>.

La raison au dix-huitième siècle, c'est le sens commun ; c'est la raison du genre humain avec la physionomie qu'elle reçoit en passant par l'esprit de chacun de nous, et par la plume de tout grand écrivain ; c'est la raison particulière donnant son assentiment à la raison universelle. Il en est de cette raison comme de la conscience en morale : les traditions de la morale se transmettent par l'autorité. Nous les acceptons d'abord par une espèce de foi ; puis nous nous rendons raison de ce qu'ont décidé les générations antérieures — Donc détruire (1) la tradition dans les choses de l'esprit, c'est comme si l'on détruisait la tradition en morale.

La raison nouvelle que reconnaît le dix-huitième siècle est tout autre chose. Ce n'est plus le sens commun, le sens de l'universel, comme dit Bossuet ; c'est le sens propre, le sens individuel ; c'est la raison jalouse de ce qu'a décidé la raison des autres, et cherchant à se défendre de la raison du genre humain. C'est elle qui dit par la

(1) les principes de

bouche de La Motte :

« On peut prononcer librement sur tous les ouvrages ; on pourrait même mépriser Homère en toute sûreté de conscience. »
Cela peut être vrai dans les sciences, où un homme peut s'élever et réclamer à lui seul contre tous les siècles ; mais ce n'est pas une raison pour assimiler aux découvertes scientifiques les théories littéraires.

Cette raison de chacun est la très humble servante de la passion des temps ; elle se laisse prendre au moindre sophisme soutenu par quelque esprit brillant ; mais son règne est de peu de durée ; elle est bientôt remplacée par la raison selon Boileau, cette raison dont Madame Dacier fut un écho lourd souvent, mais toujours sincère et parfois éloquent.

Qu'est-il résulté de toute cette discussion sur Homère ? La renommée de La Motte est tombée ; la gloire d'Homère en est devenue plus éclatante ; et l'Iliade est plus admirée aujourd'hui et pour plus de raisons que quand Boileau disait :

« C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire ».

A. Charles.

XIe & XIIe Leçons

Fontenelle adversaire des anciens.
Défauts et qualités de Fontenelle.

Fontenelle adversaire des anciens.
Défauts et qualités de Fontenelle.

Fontenelle appartient également à la période de grandeur et à celle de décadence : deux principes se combattent en lui, il y a le bon et le mauvais Fontenelle. Cette distinction est un guide sûr à travers les ouvrages de ce philosophe, entre le bon et le mauvais qui se coudoient et quelquefois se pénètrent dans ses livres.

Les vers du Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences appartiennent au mauvais Fontenelle. Il se proposait de plaire : mais il n'employait pas, il n'avait pas les moyens par lesquels doit vraiment plaire la poésie. Il voulait plaire par la difficulté vaincue, par la surprise, par la nouveauté. Il cherchait les petits effets et la rencontre de certaines rimes qui se voient rarement. Il voulait non seulement que les rimes fussent étonnées de se trouver ensemble, mais qu'elles fussent agréablement étonnées.

Par cet amour du nouveau, Fontenelle fut l'adversaire de l'antiquité. Ce travers peut s'expliquer aussi par l'influence de la société au milieu de laquelle son talent littéraire commença à se développer ; mais ces raisons ne sont pas suffisantes : il faut voir si sa nature même ne le rendait pas incapable de sentir et d'admirer les anciens.

Parmi les nombreux admirateurs de Fontenelle, l'un de ceux qui l'admirèrent le plus, ce fut l'abbé Trublet.

Il connut beaucoup Fontenelle, il fut sous le charme de ses qualités et de ses défauts, et le loua même après sa mort; Fontenelle lui avait donné plusieurs fois sa voix pour l'Académie. Or l'abbé Trublet disait de Fontenelle qu'il jugeait d'une façon et sentait de l'autre ce qu'il louait beaucoup. Il aurait dû dire bien plutôt que Fontenelle jugeait ce qu'il ne sentait pas. Fontenelle avait beaucoup d'esprit, et, fort de son esprit, il en prenait le droit de juger ce qu'il ne sentait pas: comme si c'était assez de l'esprit pour juger le vrai et le beau littéraire, qui s'adressent à l'âme, et comme s'il ne fallait pas pour ainsi dire que le cœur s'en mêlât! Il n'avait pas pour le vrai cette sympathie qui se prend à lui, dès qu'elle le rencontre. Cette qualité qui lui manque à lui-même, il l'a louée dans le Maréchal de Vauban: "Un sens droit et étendu, dit-il, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentant le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent." (1) Oui, Fontenelle manquait entièrement de ce sentiment du vrai, j'entends le vrai dans les lettres, qui est bien différent du vrai dans l'ordre des choses scientifiques.

En voici deux exemples. Il trouvait, comme

(1) Fontenelle, Eloge de Vauban.

nous l'avons vu, que les écrivains du siècle d'Auguste n'avaient pas, en quelque sorte, assez de pointe; qu'en alliant Sénèque à Cicéron, on aurait eu quelque chose de plus piquant et d'un goût plus relevé; la simplicité du siècle d'Auguste ne le satisfaisait pas, il eût voulu y joindre le trait des écrivains de la décadence. C'est qu'il n'avait pas de sympathie pour le vrai; autrement, il aurait senti que ce qui fait le charme du vrai, c'est d'être simple, c'est d'être pur de tout mélange de recherche et de raffinement: il n'aimait pas le vrai avec ce qui en est inséparable, la simplicité. Une autre erreur de Fontenelle, c'est d'avoir cru que le don du beau pouvait échoir à un homme qui ne serait pas un homme de génie; il disait que dans les ouvrages de l'esprit, on pouvait atteindre aux mêmes beautés avec un esprit médiocre, qu'avec du génie, pourvu qu'on vînt à une époque favorable, c'est-à-dire dans un siècle de perfection qui portât presque naturellement les esprits à la perfection; c'était pour Fontenelle une manière de prouver que Racine, tout en étant inférieur à Corneille par le génie, a été sans doute l'égal de Corneille par ses ouvrages, mais parce qu'il a eu le bonheur de venir après lui: "De deux auteurs dont les

ouvrages sont d'une égale beauté, " dit-il, " l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime. " (1) Non, le don du beau ne peut pas échoir à un homme médiocre; il n'appartient qu'au génie, il en est inséparable; le nier, c'est ne pas connaître le beau. Sans doute, les secours que le temps donne aux écrivains ne sont pas absolument sans valeur; mais ils sont bien plus propres à l'empêcher de s'égarer qu'à le porter à la perfection, comme le prétend Fontenelle. Ces secours même peuvent devenir une gêne et une entrave pour l'écrivain: quand tout est réglé, quand l'écrivain est forcé d'accepter une langue toute faite dont il ne peut s'écarter; qu'il y a une Académie qui lui impose ses lois; un législateur et un juge sévère, comme Boileau: alors si l'écrivain est défendu par là contre ses propres écarts, il risque aussi de perdre de cette audace, qui fait quelquefois la beauté des œuvres de génie. Si donc le siècle peut être de quelque secours à l'écrivain, il lui ôte aussi un peu de cette heureuse hardiesse du génie, de sorte que les chances sont à peu près égales pour l'homme de génie à venir dans un siècle de perfection ou à une époque moins avancée. Ce qu'il y a de

(1) Fontenelle, (Vie de Corneille).

certain, c'est que le siècle ne peut pas donner le génie à qui ne l'a pas, et que soutenir, comme Fontenelle, qu'un esprit médiocre peut atteindre au beau comme le génie, c'est vraiment ne pas connaître le beau.

Fontenelle n'a pas senti le vrai, n'a pas connu le beau en littérature. Et pourquoi? Qu'est-ce qui fait qu'on sent le vrai et le beau? c'est qu'on a un peu d'imagination, de raison et de sensibilité. Fontenelle avait une certaine imagination, sans doute, mais c'était l'imagination des choses abstraites, et non l'imagination qui s'intéresse au jeu des passions, qui nous attache vivement à des choses mêmes qui nous sont étrangères, qui nous passionne pour les scènes qu'un poète nous met devant les yeux, ou pour des sentiments qui ne sont pas les nôtres; son imagination consistait à se représenter sous des images sensibles les choses les plus abstraites. Quant à la raison, ce n'était pas dans Fontenelle ce bon sens qui décide sans raisonner, qui juge sans discuter, ce quelque chose de si peu savant, qui saisit le vrai naïvement, et comme par une justesse de coup d'œil naturelle et instinctive; il avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la raison raisonnante, qui discute, prouve, argumente; il n'y a pas

besoin de raisonnement pour voir où est le vrai en littérature, il suffit d'un jugement sain et droit qui le découvre clairement. Enfin, pour la sensibilité, on peut dire que c'était chose étrangère à Fontenelle. Fontenelle est un personnage solitaire, qui vit jusqu'à cent ans, sans liens, sans affections, sans enfants, sans famille, qui sut sans doute rendre au besoin quelque service, mais qui n'aime personne hors de lui, qui semble même éviter à dessein de s'attacher à personne, afin de s'épargner les émotions qui sont inséparables d'une affection un peu vive, et de se tenir enfermé dans un inaltérable repos. L'abbé Trublet qui l'a beaucoup connu et pratiqué, nous a raconté plus d'une anecdote qui prouve combien il avait peu de sensibilité, et Madame de Tencin disait, en lui mettant la main sur la poitrine : "Il n'y a pas de cœur là ; il y a de la cervelle, comme dans la tête." L'abbé Trublet avoue que Fontenelle ne s'en fâchait pas ; peut-être même, lui qui aimait tant le nouveau, n'était il pas fâché de voir qu'il était quelque chose de nouveau lui-même. Ses panégyristes cherchent bien à présenter comme une qualité ce manque de sentiment, ils sont obligés de le reconnaître. La Marquise de Lambert dit de lui : "Il a les agréments du cœur, sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui

est nécessaire..... Il est libre et dégagé ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur". Le manque de sensibilité, en même temps que la nature de son imagination et de sa raison, le rendaient incapable de sentir le beau et le vrai dans les lettres, et par conséquent dans les ouvrages des anciens.

Fontenelle ne sent pas le génie dans les lettres. S'il loue tant Descartes, c'est qu'il trouve en lui la raison qui raisonne, et non pas cette autre raison qui a sa place dans les œuvres littéraires, et qu'il ne sentait pas. Il préfère Cicéron à Démosthène, mais c'est un jugement que prononce froidement son esprit ; c'est une simple préférence, ce n'est pas de l'admiration. Fontenelle n'était pas fait pour l'admiration, pour ce sentiment qui nous émeut, nous échauffe, nous transporte, nous tire hors de nous-mêmes : il était trop froid, trop peu sensible, il n'avait que de l'esprit, il faut avoir de l'âme pour admirer. Aussi ne sentait-il pas le génie de ces grands écrivains qui nous passionnent, nous émeuvent, nous remuent pour ainsi dire le cœur, qui s'adressent à notre âme en même temps qu'à notre esprit. Fontenelle ne devait pas être homme à relire les œuvres de génie : il ne devait trouver aucun plaisir à relire une scène comme celle des adieux d'Hector et d'Andromaque : une

fois lu, était connu; il n'y apprenait rien de nouveau, et ce qu'il cherchait c'était le neuf. C'est vrai, on trouve chez les écrivains de génie ce qu'on sait déjà; Racine n'apprend rien à un esprit curieux qui cherche du neuf: d'où vient cependant le plaisir que nous éprouvons à le relire mille fois? C'est l'âme du lecteur qui renouvelle incessamment la beauté des œuvres littéraires. Toutes les fois que je reprends Racine, je ressens de nouveau les émotions qu'il a éveillées en moi; je trouve des passions, des sentiments, je trouve l'homme et je suis ému.

Fontenelle n'a pas admiré le génie; et il n'est pas bien certain qu'il ait véritablement admiré Corneille. Il l'a défendu avec un juste orgueil de famille; mais a-t-il senti le beau dans Corneille? on peut en douter. Il veut établir la supériorité de Corneille sur Racine; et on comprend bien que quelques-uns préfèrent le vrai des héros de Corneille à la réalité un peu triste que nous fournissent des personnages tels que Phèdre, Néron, Athalie; mais ce sera une admiration fondée sur des raisons morales; tout ce qu'invoque Fontenelle, ce sont des raisons de chronologie: Corneille est plus grand que Racine, parce qu'il est venu avant lui. Tout ce que Fontenelle dit de Corneille est froid, et ne respire pas l'admi-

ration : " Après avoir, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans l'*Horace*; enfin, il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte*, au dessus desquels il n'y a rien." (1) Sous cette expression y a-t-il autre chose qu'une affirmation un peu sèche ? ou même n'est-il pas vrai qu'il y a moins là une admiration passionnée pour Corneille, que l'intention de lancer en passant un mot d'épigramme contre Racine ? " Il alla jusqu'à *Cinna* et *Polyeucte*, au dessus desquels il n'y a rien." On voudrait voir Fontenelle ému quand il parle de Corneille : il ne l'est pas.

Ainsi Fontenelle n'a pas senti le génie dans les lettres ; il n'a pas eu le sentiment du beau et du vrai, et il a jugé ce qu'il ne sentait pas ; et voilà pourquoi il a mal jugé les anciens ; voilà pourquoi il a été l'adversaire de l'antiquité.

Il n'aimait pas le vrai, il aimait le neuf et cette recherche curieuse de la nouveauté l'a conduit au paradoxe ; le paradoxe à la fausse précision, à la confusion qui en sont inséparables. Il est inutile de recommencer ici une étude que nous avons déjà faite à propos de La Motte ;

(1) (Vie de Corneille).

Remarquons seulement que Fontenelle est plus inexcusable que La Motte, parce qu'il avait plus d'esprit, parce qu'il avait assez de netteté pour se faire de la pensée une image exacte, et assez de talent pour en donner une image exacte par l'expression. Oui, il avait tout cela, sans doute, mais son esprit n'était pas sain : il était dans le faux, et les qualités de l'esprit ne sont complètes que quand on est dans le vrai. Dès qu'on exprime des idées fausses et paradoxales, on tombe inévitablement dans la confusion, et en même temps dans la subtilité, dans l'affectation, dans le mauvais goût.

Dialogues des morts.

Ce sont ces défauts qui nous font mettre au compte du mauvais Fontenelle un livre en général estimé, Les dialogues des morts. On y trouve sans doute quelques qualités ; car Fontenelle a des qualités comme La Motte, et il a le bonheur de rencontrer d'heureuses vues de détail dans les moments où il écrit dans le désintéressement d'un esprit sain ; lorsqu'il trouve quelque idée juste, il la rend avec précision et netteté ; mais ces qualités compensent mal ses défauts ; s'il est agréable et spirituel, son esprit va en général jusqu'à la subtilité, à la prétention, au

mauvais goût ; il recherche trop le neuf et l'ingénieux, au lieu de ne chercher que le vrai. C'est qu'il ne sent pas le vrai, pas plus le vrai historique que le vrai littéraire ; et les grands hommes qu'il met en scène dans ses Dialogues des morts sont les représentants du vrai historique, comme les grands écrivains de l'antiquité les représentants du vrai en littérature.

Oui, tout cet ouvrage roule sur le faux ; et, quoique dans son Épître à Lucien, qui est une sorte de préface, Fontenelle ait dit : « Je me suis attaché à rendre les morts reconnaissables, du moins ceux qui sont fort connus », le portrait qu'il nous présente des grands hommes est loin d'être ressemblant. Il évoque Alexandre, pour mettre sa gloire au-dessous de celle de la courtisane Phryné, et pour comparer leurs conquêtes, comme il dit lui-même ! « Aristote, pour le railler « d'avoir composé de gros volumes sur des matières obscures, qu'il n'entendait peut-être pas bien lui-même ! » Homère, pour le faire rire de ses dieux et lui faire dire que « l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement ! » Socrate, pour le faire rabaisser lui même l'antiquité ! Brutus s'amuse à reprocher à Faustine les nombreux

"infidélités" qu'elle a faites à son époux Marc Aurèle. Raphaël, au lieu de parler de son art, fait de longs discours sur l'influence des préjugés. Molière, le plus modeste des hommes, n'est qu'un vantard, qui fait sonner bien haut son mérite. Et Platon! Et Descartes! l'un se moque de toutes les belles phrases qu'il a débitées sur l'amour des âmes, et entend l'amour d'une tout autre façon: il n'y met plus de métaphysique. L'autre est revenu de sa philosophie", depuis qu'il est aux enfers; il rit de l'impuissance des philosophes qui cherchent avec orgueil une vérité qui n'est pas faite pour l'homme; il compare le philosophe qui cherche la vérité à un enfant qui joue à courir après d'autres enfants les yeux bandés: quoiqu'il ait les yeux bandés, il peut attraper quelquefois la vérité; mais "il ne peut soutenir que c'est elle qu'il a attrapée, et dès ce moment là, elle lui échappe." C'est à Fontenelle, on peut le dire, qu'elle échappe sans cesse; ou plutôt c'est lui-même qui l'évite volontairement, pour courir après le neuf. On comprend que des idées si fausses bannissaient nécessairement de son style tout naturel, et qu'il devait être bien loin de "cette simplicité fine et de cet enjouement naïf" dont il parle dans son espèce de préface,

comme d'une qualité où il a l'air de prétendre. La simplicité et la naïveté ne sont pas le fait de Fontenelle.

Mais, dira-t-on, si Fontenelle a rabaissé les grands hommes, Lucien et Fénélon en ont fait autant, et vous ne les en blâmez pas: C'est que Lucien et Fénélon avaient un objet en vue, et se proposaient un dessein sérieux. Lucien était un esprit satirique, et, comme les esprits satiriques en général, comme Horace, comme Juvénal, comme Boileau surtout, il ne détestait le mal qu'en proportion de ce qu'il aimait le bien. Ainsi, s'il met Alexandre en scène, il ne s'amuse pas à sacrifier sa gloire à celle d'une courtisane; il lui reproche le meurtre de Callisthène et de Clitus, et l'orgueil qui l'a porté à vouloir se faire dieu; "tous ses dialogues renferment leur morale," comme le dit Fontenelle, et une morale sérieuse. Sans doute Lucien s'est moqué des philosophes (Lucien, Timon) sans doute il s'est moqué des dieux:

" O Jupiter, dit-il dans son Timon, protecteur de l'amitié et de l'hospitalité; toi qui présides aux sociétés et aux festins, qui lances des éclairs et reçois nos serments, assembleur de nuages, agitateur du bruyant tonnerre;

loi enfin que les poëtes, dans leur enthousiasme, appellent de tant d'autres noms, surtout quand ils sont embarrassés par le mètre, car alors tu prends à leur gré des noms de toute sorte, tu soutiens la chute du vers et tu remplis les lacunes du rhythme. Mais ce même Lucien a écrit un dialogue où il parle de l'amitié avec l'esprit de Socrate et la douceur de Platon (1); il a eu le sentiment du bon; il ne s'est pas fait un malin plaisir de tout dénigrer, pour la seule satisfaction de son esprit; il a aimé le bien.

Pour Fénelon, ce qui l'anime dans ses Dialogues des morts, c'est l'esprit chrétien: s'il abaisse les grands hommes, c'est qu'il veut montrer au duc de Bourgogne, son élève, combien sont vaines certaines gloires si recherchées parmi les hommes, et combien elles sont peu de chose au prix de la religion; c'est pour élever la foi qu'il rabaisse les hommes.

Mais Fontenelle, a-t-il un dessein sérieux? Il ne fait que rechercher des opinions subtiles et curieuses, et prend tout ce qu'il peut trouver de faux et de paradoxal; car on ne saurait s'imaginer tout ce qu'il fait dire aux grands

(1) (Toxaris, ou l'amitié).

hommes de contraire à leur nature, et à leur temps; Il semble qu'il n'ait eu d'autre but que de faire briller son esprit, en se jouant avec la gloire des grands hommes, et en travestissant d'une façon si singulière les hommes que l'histoire a livrés à notre admiration. Il a beau dire: « J'ai fait moraliser tous mes morts »; ses Dialogues n'ont aucune portée morale: Fontenelle n'y est pas animé par l'amour du bien: il n'aime pas le bien, parce qu'indifférent comme il l'est, il ne s'émeut pas plus du bien que du mal.

Mais, en dénaturant ainsi l'histoire, a-t-il en vue d'attaquer l'autorité en matière d'histoire? il ne paraît pas qu'il ait eu ce dessein, et s'il l'a eu, ce n'est qu'indirectement. Fontenelle est un esprit malsain, qui cherche le neuf, aux dépens de tout; voilà tout son dessein. C'est donc en vain que Bayle cherche à en faire un soldat de l'avant-garde philosophique, qui attaque systématiquement l'autorité. Nous sommes bien plutôt de l'avis de Voltaire, quand il dit des Dialogues des morts: « Il est honteux pour la nation qu'un livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si longtemps. »(1)

(1) Voltaire.

Nous avons beaucoup parlé du mauvais Fontenelle, c'est qu'il a été l'adversaire des anciens, et, à ce titre, c'est lui qui devait le plus nous occuper. Mais il faut parler aussi du bon Fontenelle, personnage considérable, qui est l'objet d'une estime assez imposante; et qui la mérite. Qu'est-ce qui a donc fait de Fontenelle un bon Fontenelle? c'est que dans l'ordre de choses où il a été bon, il a porté précisément les qualités qui lui manquaient là où il a été mauvais, c'est-à-dire la sympathie pour le vrai, et le sentiment du génie: il a aimé le vrai et senti le génie dans l'ordre des Sciences; et le jour où il les a sentis, il a été le bon Fontenelle.

Il était préparé par sa nature même à sentir le vrai dans la science, autant que par sa nature il était peu fait pour le sentir dans la littérature. Il avait, comme nous l'avons dit, la raison qui raisonne, et ce tour d'esprit naturel, qui convenait peu aux choses littéraires, était bien ce qui convenait aux sciences. Fontenelle montra dès le collège cette disposition naturelle à sentir le vrai dans les sciences. La logique et la physique, telles qu'on les

lui enseignait au collège de Rouen, dans sa classe de philosophie, ne pouvaient satisfaire son esprit, et ce ne fut que par une juste émulation d'écolier qu'il se résigna à les étudier telles qu'elles lui étaient enseignées. Il a dépeint dans son *Eloge de Tournefort*, la situation d'esprit où lui-même se trouvait alors :

"Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait. Il n'y trouvait point la nature qu'il se plaisait à observer, mais des idées vagues et abstraites, qui se jettent pour ainsi dire à côté des choses et n'y touchent point. Il découvrit dans le cabinet de son père la philosophie de Descartes, peu fameux alors en Provence, et la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchait." (1) C'est ce qui se passa pour Fontenelle : les études qu'il fit depuis développèrent ces dispositions naturelles pour les choses de la science.

Le premier ouvrage où il révéla ce sentiment du vrai dans la science, c'est la *Pluralité des mondes*, qui fut publiée en 1686, trois ans après les *Dialogues des morts*. Il y montre autant de sympathie pour le vrai, que dans

(1) Fontenelle, (*Eloge de Tournefort*).

les Dialogues il montrait de goût pour le faux.

Pluralité des mondes.

Ce que Fontenelle se proposait dans cet ouvrage, c'était de faire connaître les principales vérités de l'Astronomie. Il sentait le vrai dans les sciences ; il sut trouver l'art de le faire sentir.

Il a eu la bonne fortune de faire une préface, dans la quelle il promet au nom de son livre tout ce que son livre a donné. « Je dois avertir, dit-il ceux qui liront ce livre, et qui ont quelque connaissance de la physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et un peu plus égayée ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité, et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément. » (1)

(1) Préface de (la Pluralité des mondes).

Il instruit en effet : il montre le soleil fixe et immobile au milieu des planètes qui tournent autour de lui ; la terre, planète elle-même, entraînée dans ce mouvement général, et accomplissant sa révolution autour du soleil, en même temps qu'elle a sa planète qui tourne autour d'elle, etc. ; il expose les vérités principales de la cosmographie, et il est impossible de les rendre plus claires, plus sensibles, plus faciles à comprendre par ceux même qui seraient étrangers à ces matières. Il faut lire cet ouvrage pour voir avec quel agrément sont présentées ces vérités scientifiques ; on ne peut rien imaginer de plus ingénieux que les moyens dont il se sert pour les rendre sensibles. Il veut, dit-il, contenter la raison, mais il satisfait aussi l'imagination, en mêlant aux vérités qu'il expose certaines conjectures, qui ont sans doute un fondement réel, mais où l'imagination se fait aussi sa bonne part : il se représente les étoiles comme autant de soleils dont chacun éclaire un monde, la lune, comme une terre habitée, et par une espèce particulière d'habitants qui ne peut pas être semblable aux êtres dont la terre est peuplée.

C'est donc un ouvrage qui instruit et qui divertit, comme Fontenelle le dit avec raison. Mais ce livre n'est cependant pas sans défauts ;

dans la diversité des moyens qu'il emploie pour rendre sensibles les vérités qu'il présente, il est quelquefois ingénieux jusqu'à la subtilité. Il aime les moyens curieux qui étonnent : il se plaît à ajouter aux vérités qu'il expose l'assaisonnement de la surprise, pour leur donner quelque nouveauté, au moins par la manière dont il les présente. Enfin, si nous considérons sa manière de parler, sa grâce dégénère parfois en mignardise et il mêle aux idées sérieuses, qui font le fond de son ouvrage, un ton de galanterie qui nous surprend ; lorsque par exemple il compare la beauté de la nuit à la beauté des brunes, et la beauté du jour à la beauté des blondes, et cherche à qui il faut donner la préférence. S'il est fin et spirituel, il est assez souvent recherché. Le bon Fontenelle se sent, pour ainsi dire, jusque dans la Pluralité des mondes, de la compagnie du mauvais Fontenelle, qui marche côte à côte avec lui.

Mais en somme, à part quelques taches, la Pluralité des mondes est un ouvrage qui mérite d'être lu, non pas seulement pour l'intérêt des idées qui y sont exposées, mais à cause de l'agrément que l'auteur y a répandu partout. Une chose qu'on n'a peut-être pas assez louée dans ce livre, c'est la forme, c'est-à-dire

l'art, la composition, l'arrangement. La Pluralité des mondes est un dialogue entre Fontenelle et une marquise ; le dialogue lui permet de mêler au sérieux des idées un enjouement et un esprit qui les rendent plus agréables, et de s'écarter par moments dans des digressions qui reposent l'esprit.

Enfin, ce qui n'arrive pas toujours dans les dialogues, les interlocuteurs ne sont pas seulement, pour ainsi dire, de simples machines dont l'auteur se sert pour exposer ses idées ; ce sont des personnages vivants, et qui se peignent eux-mêmes dans ce qu'ils disent. Ils sont d'une très grande vérité. La marquise n'était pas tout-à-fait une marquise imaginaire ; c'était, d'après une anecdote racontée par l'abbé Trublet, une dame aimable et spirituelle de Rouen, qui menait une vie de châtelaine dans un beau domaine : elle se nommait Madame de la Mésengère. La marquise est parfaitement vraie, et comme femme, et comme femme du temps. Elle a toutes les qualités de la femme, l'amour du vrai, le désir d'aller vite à la vérité, et l'impatience qui ne s'accommode pas de la longueur du chemin pour y arriver ; en même temps, elle a, comme les femmes en général, un peu d'entêtement

pour les préjugés, un peu de prévention contre ce qui contrarie les idées qu'elle a dans l'esprit. Ensuite, c'est bien le portrait de la femme du temps, avide de savoir, passionnée pour les sciences, qui occupaient surtout les esprits en ce temps-là, aimant à étudier la physique et l'astronomie, et peut-être plus encore à en causer; ayant la conversation d'une précieuse, j'entends d'une précieuse qui ne va pas trop loin, telles qu'étaient les précieuses de Paris, et non celles de province. Pour Fontenelle, il s'y est peint lui-même avec une grande vérité; et aucun mémoire, aucun témoignage, même de Trublet, aucun portrait, même de Labruyère, ne peut nous donner de lui une idée plus exacte que celle qu'il nous en donne lui-même; il se peint avec ses défauts et ses qualités, son esprit, sa grâce, et aussi ses minauderies, ses airs un peu maniérés; sans doute il s'est un peu flatté, c'était lui qu'il représentait, mais il n'a pu dissimuler ses défauts.

Il y a un passage où il se montre à nous sous son aspect le plus beau: il est touché de l'amour du vrai, jusqu'à s'animer, et aller presque à l'éloquence. Il parle des découvertes que l'avenir peut réserver aux hommes; "tout invraisemblables qu'elles nous paraissent, on a déjà fait bien des découvertes merveilleuses, qui donc pourrait

répondre qu'avec le temps on ne finît par connaître les habitants de la lune ?" — " Ces gens de la lune, dit la marquise, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant." — " Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais, sans doute ; cependant je me défendrais assez bien si je voulais ...... Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitans vivaient dans une ignorance extrême..... Ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au-delà duquel il n'y avait rien..... Qui leur eût dit..... qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté et de tel sens qu'on voudrait ; qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus ; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait ; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au-delà ..... Vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps

énormes qui paraissent avoir des aîles blanches qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus.... Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains, mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux pas jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées ?.... On commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelque fois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras et une jambe ; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là il y avait bien loin jusqu'à de gros navires, qui pussent faire le tour du monde. Cependant peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que de naître, il se perfectionnera encore, et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes les choses,

ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir." — "Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou." — "Eh! bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; et nous serons comme les Américains, qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer, quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien(1)."

(1) Pluralité des mondes

On voit dans ce passage Fontenelle animé par un sentiment d'admiration à la vue des découvertes des hommes, et frappé de l'idée des merveilles que la science peut accomplir avec le temps. C'est l'amour du vrai qui l'anime, et la Pluralité des mondes est un livre qu'il faut mettre au compte du bon Fontenelle, parce que Fontenelle y a senti le vrai.

Il manque cependant quelque chose à cet ouvrage: Fontenelle y montre la beauté du système du monde, l'ordre qui règne dans le cours des astres, la simplicité des moyens qui concourent à cette grande œuvre;

mais qui est-ce qui dirige les mouvements des corps célestes ? Fontenelle ne parle que de la nature ; il ne parle pas de Dieu. Ce qui manque dans Fontenelle, se trouve dans Labruyère : (1)

" Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs ; un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers ; je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche ; ils ne s'embarrassent point l'un de l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point ; si le plus petit d'eux tous venait à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendrait la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur

(1) Labruyère, (Chap. des Esprits forts).

est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. Et les corps célestes, s'ils venaient à perdre leur mouvement, changeraient-ils de nature ? Seraient-ils moins des corps ? Je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes, et par leur nature. Il faudrait donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu."

Voilà l'auteur de l'ordre qui règne dans l'univers trouvé par La bruyère, et cela seul donne à ses paroles plus de grandeur que n'en ont celles de Fontenelle. Mais il faut reconnaître que c'est à Fontenelle que La bruyère doit ces vérités que la Pluralité des mondes a rendues populaires. C'est à Fontenelle aussi que Fénélon a emprunté les preuves de l'existence de Dieu tirées de l'astronomie. Ce n'est pas une médiocre gloire pour Fontenelle d'avoir servi à faire mieux que lui, et d'avoir donné à La bruyère et à Fénélon le germe des grandes idées qu'ils ont tirées du spectacle de la nature, grâce aux connaissances qu'ils avaient reçues de lui.

A. Guillemot

XIIIe Leçon

Fontenelle. — Eloges des savants.

Fontenelle. – Eloges des Savants.

Nous avons montré dans la dernière leçon que ce qui caractérise le bon Fontenelle, c'est le goût du vrai dans l'ordre de la science. Le même homme qui n'apportait dans les lettres ni le goût du vrai, ni le sentiment du génie, a goûté et senti le génie dans les sciences. Nous allons étudier les effets de cette sympathie pour le vrai, dans son ouvrage le plus distingué, les Eloges des Savants.

Ce livre est adressé au public cultivé que Fontenelle veut intéresser aux inventions et aux progrès de la science. Nous y chercherons surtout le mérite littéraire, et ce mérite est très grand. C'est d'abord le mérite de la nouveauté.

La littérature française n'offrait aucun modèle de ce genre à Fontenelle. En fait d'Eloges, il n'y avait que les Eloges académiques. Quelques-uns, prononcés par des hommes de génie, comme Racine, offraient quelque chose de plus solide et de plus profond que la louange académique, toujours un peu exagérée. Néanmoins les meilleurs même ne sauraient nous donner une idée du livre des Eloges de Fontenelle.

Perrault avait eu une très bonne idée en faisant son tableau des hommes illustres du siècle de Louis XIV: il y avait compris les savants: mais il manque d'agrément et de profondeur: ce n'est qu'un amateur assez superficiel de tous les exercices de l'esprit.

Rappelons encore que Duhamel, secrétaire de l'Académie des Sciences avant Fontenelle, avait fait une histoire des travaux de l'Académie des Sciences, à partir de l'année 1666. Mais c'était là une histoire générale des travaux de l'Académie, et non l'histoire de la science par les savants et les travaux des savants. Le premier il parle de ses confrères morts en témoin et en juge qui rend compte au nom de l'histoire. Ce sont des vies racontées avec peu de détails, mais où rien ne manque de ce qui peut éclairer les travaux de chaque savant. Ses jugements sont toujours accompagnés d'une bienveillance qui pour la postérité elle-même n'est que de la justice: car le sentiment de la bienveillance, joint au sentiment de la justice, voilà la vraie justice.

L'esprit de ce travail est avant tout un esprit pratique. Fontenelle veut montrer l'utilité des sciences qui échappe à la plupart des hommes, qui se manifeste par une foule de bienfaits dont on profite sans y réfléchir. Cet esprit est très-

élevé, en ce sens que Fontenelle veut exciter dans le public cultivé un sentiment d'admiration et de reconnaissance pour ces bienfaits ignorés, pour les sciences qui conservent la vie de l'homme et produisent les arts, d'un si grand secours et d'un si grand ornement à la société. Écoutons Fontenelle lui-même.

« Que l'on ait présentement une plus grande facilité de conduire des rivières, de tirer des canaux, et d'établir des navigations nouvelles, parce que l'on sait sans comparaison mieux niveler un terrain et faire des écluses, à quoi cela aboutit-il ? Des maçons et des mariniers ont été soulagés dans leur travail ; eux-mêmes ne se sont pas aperçus de l'habileté du géomètre qui les conduisait ; ils ont été mus à peu-près comme le corps l'est par l'âme qu'il ne connaît point. Le reste du monde s'aperçoit encore moins du génie qui a présidé à l'entreprise, et le public ne jouit du succès qu'elle a eu qu'avec une espèce d'ingratitude. » (1)

A cet esprit pratique Fontenelle a su joindre le goût et l'admiration de la science spéculative, supérieure à toute application qu'elle a devancée. Il a voulu assurer la liberté et les droits de cet esprit de spéculation, souvent méconnu.

(1) (Préface de 1699.)

" Amassons toujours, dit-il, des vérités de mathématique et de physique au hasard de ce qui en arrivera: ce n'est pas risquer beaucoup. Il est certain qu'elles seront puisées dans un fonds d'où il en est déjà sorti un grand nombre qui se sont trouvées utiles. Nous pouvons présumer avec raison que de ce même fonds nous en tirerons plusieurs brillantes dès leur naissance d'une utilité sensible et incontestable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps qu'une fine méditation ou un heureux hasard découvre leur usage. Il y en aura qui prises séparément, seront stériles et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui seront éternellement inutiles. J'entends inutiles par rapport aux usages sensibles et pour ainsi dire grossiers, car du reste elles ne le seront pas. Un objet vers lequel on tourne uniquement ses yeux, en est plus clair et plus éclatant, quand les objets voisins qu'on ne regarde pourtant pas sont éclairés aussi bien que lui. C'est qu'il profite de la lumière qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainsi les découvertes sensiblement utiles, et qui peuvent mériter notre attention principale, sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. Toutes les vérités deviennent plus lumi-

neuses les unes par les autres."

Et d'ailleurs, penser juste même sur des sujets inutiles, n'est jamais inutile: la spéculation donne sûrement à la raison la première habitude et le premier pli du vrai; elle nous le rend familier. Puis, songeant à Descartes et à l'influence souveraine qu'il a exercée sur l'esprit et la littérature au commencement du dix septième siècle, Fontenelle remarque que l'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances:

" L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir eu leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie."

Enfin ce besoin de savoir qui suscite les réflexions purement spéculatives est quelque chose de grand et de noble qui mène à Dieu.

C'est dans cet esprit élevé que Fontenelle écrivit ses <u>Eloges des Savants</u>. Lui-même, en se peignant dans l'Eloge de son prédécesseur, Duhamel, nous apprend quelles qualités d'esprit demandait une pareille œuvre.

« Il fallait à cette compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants : celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome ; qui fût auprès du public leur interprète commun ; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelque fois de leur donner, et que cependant la plupart des lecteurs demandent ; enfin qui par son caractère fût exempt de partialité, et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix de Colbert pour cette fonction tomba sur du Hamel...... »

Il a un peu outré l'éloge, mais par un sentiment net des devoirs d'un secrétaire perpétuel chargé de raconter à la postérité l'histoire de la science par les travaux particuliers des savants. Entrer dans toutes les sciences, depuis celle de l'ingénieur jusqu'à la science d'un Newton et d'un Leibnitz ; rendre claire l'exposition des théories, ingénieuse et agréable la description des inventions industrielles, voilà ce qu'a su faire Fontenelle ; voilà ce qui assure sa gloire.

Voltaire lui reproche de n'avoir rien inventé : mais, en vérité, n'est-ce pas une belle invention que cette histoire de la science dont il nous offre le premier

modèle ? Il n'a rien inventé dans les sciences : mais après l'homme de génie qui invente, le premier n'est-ce pas son digne interprète, celui qui s'est mis à la hauteur des choses qu'il enseigne ?

En abordant le livre de Fontenelle, notre pensée se reporte naturellement sur celui qui a préparé les matériaux de ce travail, sur Colbert qui a fait l'Académie des Sciences. Quand on considère l'état de la science avant cette fondation et les rapides progrès qu'elle a faits depuis, on est saisi d'admiration pour le Ministre qui a eu cette grande pensée, et pour le Roi qui a ouvert ses appartements aux premières séances de l'Académie. Colbert, réunissant dans la bibliothèque du Roi tous les hommes éminents, auteurs de découvertes, et par cette belle pensée de membres associés faisant entrer l'Europe savante dans la science française, Colbert a le plus grand honneur dans le travail de Fontenelle. Mais après Colbert nous admirons celui qui s'est fait le digne interprète de cette belle pensée, qui partage avec lui la gloire de ce grand et premier effet de toutes les lumières des Sciences concentrées dans le Cabinet du Roi, se répandant de là sur toute l'Europe, et consolant la France, à la fin du dix septième siècle, de l'éclipse momentanée de son génie littéraire.

Trois impressions nous restent de la lecture des Eloges. La première tient à l'idée qu'on se fait du mouvement de la science, durant la vie de Fontenelle, sur la fin du dix septième siècle et au commencement du dix huitième. C'est l'histoire d'une partie de la civilisation que les lettres ne nous montrent pas. Les lettres peignent la civilisation intellectuelle; mais il y a une autre civilisation compagne nécessaire de celle-ci, la civilisation matérielle. Rien n'en donne une idée plus nette, plus précise et plus agréable, que ces histoires des savants. On y voit par combien de sources secrètes se répandent dans une société les sciences appliquées, combien de petits changements viennent améliorer l'existence des peuples. Pris dans son ensemble, ce spectacle est très intéressant. Rien n'est plus propre à ramener ceux qui sont partiaux et injustes à l'égard des sciences.

Nous ne pouvons juger ce qu'il dit des théories spéculatives: mais rien n'est plus vif que la description de tant d'inventions diverses, qui se changent en bienfaits pour l'homme; rien de plus vif que la peinture des talents qui sont les outils mis par les hommes au service de ces découvertes de la science.

Parmi ces découvertes, il en est que Fontenelle donne avec un reste de doute. C'est un esprit prudent, d'une précaution extrême, n'osant pas s'engager,

même dans des choses indifférentes, pour ne pas compromettre sa réputation de sagacité et sa douce tranquillité. Cependant on distingue quel degré de croyance il accorde à tout ce qu'il rapporte. Nous donnerons comme exemple de ces descriptions, l'invention de la télégraphie aérienne par Amontons:

« Peut-être ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il inventa de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome, en très peu de temps, comme en trois ou quatre heures, même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace d'entre deux. Cette proposition si paradoxe et si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays, une fois en présence de Monseigneur, et une autre, en présence de Madame ...... Le secret consistait à disposer dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmissent au suivant, et toujours ainsi de suite; et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La plus grande portée des lunettes faisait la différence des postes, dont le nombre devait être le moindre qu'il fût possible

et comme le second poste faisait les signaux au troisième, à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris."

On ne peut décrire d'une manière plus agréable une invention que nous croyons toute de notre temps. A côté de cela nous trouvons de piquants récits où Fontenelle nous rappelle l'étonnement produit par ces merveilles de la science sur les populations encore superstitieuses et trop grossières pour distinguer un savant d'un sorcier.

Il faut lire dans l'Eloge de Coupler le charmant récit où il rappelle l'émotion d'une petite ville de Bourgogne à la vue des eaux que cet ingénieur y fait venir :

Coulanges la vineuse était riche en vins, comme son nom l'indique, mais elle n'avait que du vin et point d'eau. Vainement avait-on cherché à découvrir quelque source cachée : tous les ingénieurs y avaient perdu leur peine. D'Aguesseau, alors Procureur Général, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut tenter un dernier effort et s'adressa à Coupler qui partit pour Coulanges au mois de Septembre 1705 : c'était une année de grande sécheresse :

« . . . . Couplet, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore et s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle était, mit toutes ses connaissances en usage, et enfin promit hardiment cette eau si désirée, et qui s'était dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchait son niveau à la main, et, dès qu'il put voir les maisons de la ville, il assura que l'eau serait plus haute. Quelques-uns des principaux habitans, qui par impatience ou par curiosité étaient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour avancer leur joie, ou pour se donner une espèce de part à la gloire de la découverte. Cependant Couplet continuait son chemin en marquant avec des piquets les endroits où il fallait fouiller, et en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouverait l'eau; et au lieu qu'un autre eût pu prendre un air imposant de divination, il expliquait naïvement les principes de son art, et se privait de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avait prises, et il repartit pour Paris après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devaient faire en son absence

Il restait à conduire l'eau dans la ville par des tranchées et par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, et tout cela emportait mille détails de pratique sur quoi il ne laissait rien à désirer. Il promit de revenir au mois de décembre pour mettre à tout la dernière main."

"Il revint en effet, et enfin le 21 décembre l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avait répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfants, tous couraient à cette eau pour en boire, et ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un Te Deum, où les cloches furent sonnées avec tant d'emportement que la plus grosse fut démontée ; l'allégresse publique fit cent folies. La ville auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparait point, a pris une face nouvelle ; on y bâtit ; on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnait peu à peu : et pour tout cela Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépense à cette même ville, qui aurait été ravie de se charger d'un impôt perpétuel : aussi crut-elle bien lui devoir une inscription et une devise. L'inscription

est ce distique latin :

"Non erat ante fluens populis sitientibus unda :
Est dedit eternas arte Cupletus aquas."

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de Ceps de vignes, avec ces mots : utile dulci."

N'est-ce pas quelque chose de nouveau que cette manière de présenter aux gens cultivés ces merveilles opérées par la science ? Et n'avions nous pas raison d'accorder à Fontenelle de l'invention ? Partout dans cette histoire Fontenelle nous fait admirer la grandeur de notre pays qui est le centre de ce grand mouvement de la science ; c'est l'histoire de la science répandue par la France.

Mais cette première impression, qui naît de l'histoire même de la science, est moins profonde chez qui n'est pas familiarisé avec elle, et ne peut en comprendre toute la grandeur. Voici qui nous intéresse peut-être davantage ; c'est l'histoire morale du génie appliqué aux sciences. Il n'est aucun livre, même celui de Plutarque, qui fasse plus d'honneur à l'esprit humain. Tous ces hommes de génie ont des traits communs : c'est la puissance de leur instinct qui triomphe de tous les obstacles, des préjugés de la société

et des préventions des familles trop souvent portées à pousser leurs enfants dans les carrières lucratives. Tous ont l'amour de la vérité et cet amour a le même effet sur leur âme : il y fait naître une certaine candeur généreuse, le goût et l'habitude de l'honnêteté, et presque toujours il est désintéressé. Cette histoire est aussi touchante pour le cœur que l'autre l'est pour l'intelligence. La probité y est en proportion avec l'amour du vrai, et la grandeur de l'esprit y a pour fondement l'amour du bien. On peut dire à la gloire de notre pays que dans le même temps les plus grands noms que nous offre l'histoire des lettres et l'histoire des sciences, sont encore les noms des plus honnêtes gens.

On aime à voir Fontenelle prendre toujours parti pour le talent et la vocation. Il sent très vivement la force et les droits de cet instinct antérieur à la volonté qui entraîne irrésistiblement l'homme de génie vers l'étude des sciences ; il le défend par toute sorte de fines remarques et d'épigrammes contre les préjugés et les préventions de la société et des familles. Et cependant ce même homme (nous retouchons au mauvais Fontenelle) quand il s'agit des hommes de génie dans les lettres, prend parti contre cette vocation

ou du moins il en parle avec si peu de respect, qu'on sent bien que dans la gloire littéraire ce qu'il estime le moins, c'est le génie. Dans sa Réponse à l'évêque de Luçon, on trouve le passage suivant :

" Quoi ! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux ! Car cet enthousiasme et cette fureur divine bien expliqués se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité et sans le connaître. Est-ce là le modèle que nous devons nous proposer ; et serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage ? "

Ainsi le talent dans les lettres est ce qu'il y a de moins estimable. C'est là un vieux préjugé du mauvais Fontenelle. Il veut justifier La Motte de n'avoir pas été poète par enthousiasme et ce qu'il admire par dessus tout c'est " une volonté de faire des vers, qu'il exécutait parce qu'il avait beaucoup d'esprit." On reconnaît là cette théorie sur les anciens

qui faisait préférer la science de l'art au génie même. C'est avec un tout autre esprit qu'il a écrit les Eloges des savants. Il trouve de belles paroles quand il nous rappelle la surdité survenue tout à coup à Guillaume Amontons, et qui le rapprochait pour ainsi dire de son génie et de son talent naturel:

" Il était plus qu'à lui-même, et livré aux pensées qui sortaient du fond de la nature, il commença à songer aux machines .... "

C'est que dans les lettres Fontenelle a manqué complètement de génie. En partie pour se défendre, en partie par illusion, il a ravalé le talent qu'il n'avait pas. Dans les sciences, il a su mettre à sa juste place le talent dont il avait au moins l'intelligence.

Une troisième impression est celle que nous laisse la vie anecdotique des savants. Fontenelle excelle à la raconter. Dans chaque Eloge, nous trouvons la peinture familière du personnage; il s'arrête aux faiblesses des hommes, car après tout ce ne sont pas des saints; mais il veut nous faire éprouver l'impression qu'il a éprouvée lui même; il nous apprend à blâmer avec respect les faiblesses des hommes supérieurs. Presque chaque personnage a son

portrait, et il y a autant de physionomies que de personnages, autant de portraits que de physionomies. Prenons le premier venu, celui du médecin Chirac, par exemple : il est tout vivant.

" Il parlait peu, sèchement et sans agrément. Il ne faisait guère aux malades ces explications circonstanciées et détaillées de leurs maux qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre, et qu'ils écoutent pourtant avec une espèce de plaisir. Il leur présentait dans les occasions l'idée désobligeante, quoique vraie, qu'il y avait de la fantaisie et de la vision dans leurs infirmités ; il leur niait sans détour jusqu'à leur sentiment même ; et combien les femmes principalement en devaient-elles être choquées ! Il se prêtait peu aux objections souvent puériles des malades ou de leurs familles, et on n'arrachait jamais de lui aucune complaisance, aucune modification à ses décisions laconiques. Heureux les malades quand il avait pris le bon chemin ! Il n'était guère consolant, et n'avait presque qu'un même ton pour annoncer les événements les plus opposés. De plus il apportait des pratiques nouvelles, et certainement il devait avoir quelques mauvais succès, qui plus certainement encore

seraient bien mis en évidence et bien relevés."

"Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris, qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue était incommodée de la quantité de carosses qu'on lui envoyait de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avait quelque part, puisque Paris était le lieu de la scène; mais il fallait au fond que de grandes et rares qualités eussent surmonté à ce point là tout ce qui lui était contraire. En effet, il avait ce qu'on appelle le coup-d'œil, d'une justesse et d'une promptitude singulière et peut-être unique. C'était une espèce d'inspiration dont la clarté et la force prouvaient la vérité, du moins pour lui. Par là, le plus difficile étant fait, il formait en lui-même le plan de la cure et le suivait avec une constance inébranlable, parce qu'il n'aurait pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappaient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas si constants, et même ne le doivent pas. Les malades prenaient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentaient conduits par une main plus ferme; son inflexibilité leur assurait combien il comptait d'avoir pris le bon parti, et ils s'encourageaient par ses rigueurs. Ils voyaient encore que si l'occasion le demandait,

il hasardait volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeait nécessaire un de ces coups hardis qui lui étaient particuliers, et que le malade était important, il savait qu'il se rendait responsable de l'événement, et que, s'il était fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevaient aussitôt le public contre lui : cependant il ne mollissait point, il ne préférait point la route ordinaire plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le médecin, et il voulait, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux. "

Enfin, nous ne ferons pas aux Eloges des Savants le reproche que nous fesions au livre de la Pluralité des Mondes : Dieu n'y manque pas. Toutes les fois que Fontenelle raconte les morts de ces hommes illustres, mourant en grands chrétiens et en grands philosophes, il s'associe par une conscience pure et peut-être de véritables sentiments religieux, à la beauté que ces sentiments religieux répandent sur ces morts. Il est presque éloquent lorsqu'il parle de la mort de Cassini :

" Cassini mourut le 14 Septembre 1712, âgé de 87 ans et demi, sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir.

Il était d'une constitution très saine et très robuste; et quoique les fréquentes veilles nécessaires pour l'observation soient dangereuses et fatigantes, il n'avait jamais connu nulle sorte d'infirmités. La constitution de son esprit était toute semblable: il l'avait égal, tranquille, exempt de ces vaines inquiétudes et de ces agitations insensées, qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies. Son aveuglement même ne lui avait rien ôté de sa gaieté ordinaire. Un grand fonds de religion, et, ce qui est encore plus, la pratique de la religion aidaient beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieux qui racontent la gloire de leur créateur n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui, et n'avaient jamais mieux persuadé. Non seulement une certaine circonspection assez ordinaire à ceux de son pays, mais sa modestie naturelle et sincère, lui auraient fait pardonner ses talents et sa réputation par les esprits les plus jaloux. On sentait en lui cette candeur et cette simplicité, que l'on aime tant dans les grands hommes, et qui cependant y sont plus communes que chez les autres. Il communiquait sans peine ses découvertes et ses vues, au hasard de se les voir enlever, et désirait plus qu'elles servissent au progrès de la science qu'à sa propre gloire.

Il faisait part de ses connaissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part. Enfin on lui pourrait appliquer, ce qu'il a remarqué lui-même dans quelques-uns de ses ouvrages, que Josèphe avait dit des anciens patriarches, que Dieu leur avait accordé une longue vie, tant pour récompenser leur vertu, que pour leur donner moyen de perfectionner davantage la géométrie et l'astronomie."

Ce morceau a certainement le caractère de l'éloquence : cependant, sauf deux ou trois autres du même genre, on ne saurait accorder à Fontenelle l'éloquence ; du moins il n'y prétend pas, et c'est son mérite. Témoin ce passage de l'Eloge de Carré :

" Je sais encore que dans une des attaques dont il pensa mourir, il cherchait des expédients pour se dérober à cet éloge historique que je dois à tous les académiciens que nous perdons. Il fallait que sa modestie fût bien délicate pour craindre un éloge aussi sincère, aussi simple et où l'art de l'éloquence est aussi peu employé. "

Mais ce qui diminue un peu ce mérite, c'est le mal qu'il a dit de l'éloquence. Il ne l'estimait pas parce qu'il n'y était pas propre. L'éloquence naît du sentiment, et le sentiment

a manqué à Fontenelle. Nous disions en commençant qu'il a senti le génie dans les sciences ; c'est peut-être trop dire. Le sentiment est un mouvement de l'âme qui s'émeut ; celle de Fontenelle reste toujours calme. Il ne sent pas le génie, il le voit d'un regard tranquille. Mais cette vue même, cette intelligence du génie manque de profondeur, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du sentiment nécessaire pour apprécier les grands hommes. Elle ne suffisait pas pour inspirer l'éloquence à Fontenelle. On s'étonne de voir le neveu de Corneille, nourri pour ainsi dire et élevé dans le respect et le culte de la grandeur en être lui-même si dépourvu quand il fait l'éloge d'un Newton ou d'un Leibnitz. C'est le même ton qu'il avait pour Chirac et pour Carré. Et cependant quelle différence ! Il y a bien dans l'Eloge de Newton un parallèle avec Descartes qui s'élève un peu au dessus du ton ordinaire ; mais un sentiment profond, une véritable émotion qui se communique au discours et établisse quelque différence entre l'éloge d'un génie supérieur et celui d'un homme de talent, c'est ce que nous cherchons en vain. Il ne parle pas de Newton avec grandeur, parce qu'il n'a pas le sentiment du grand, même dans la science.

On en a cherché d'autres explications.

Thomas qui a loué Fontenelle dans ce style compassé et obscur que nous lui connaissons, dit "qu'il a cherché surtout à ne point paraître étonné des grandes choses, et qu'il n'a pas voulu nous forcer à l'admiration". Plutôt que de croire à ce calcul, qui serait bien petit, disons plutôt que pour admirer il faut sentir vivement, et pour faire admirer, admirer soi-même. Fontenelle ne nous communique pas ce sentiment, parce qu'il ne l'a pas éprouvé lui-même.

Nous savons mieux ce qu'il a voulu que ce qu'il n'a pas voulu. Ce qu'il a voulu dans ses Eloges des savants, c'est avant tout instruire le public éclairé et provoquer sa reconnaissance pour les bienfaits ignorés de la science: mais il a eu un second objet aussi cher que le premier, il a voulu plaire. Il cherche moins à faire admirer les savants qu'à provoquer des retours sur lui-même, sur cet art merveilleux qu'il a de faire goûter au public les choses auxquelles il est le moins habitué. Le désir de plaire a été son inspiration. De là tant de moyens ingénieux que son esprit lui suggère pour nous intéresser à ces vies des savants. L'art de plaire est périlleux: il semble qu'il l'ait senti lui-même; et quand il nous dit, dans l'Eloge de Duhamel:

"Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure, est ce qui coûte le plus à embellir." C'est plus qu'une remarque délicate, c'est son secret qu'il nous découvre : le désir de plaire en embellissant son sujet. Au lieu de recevoir des choses et des hommes de fortes impressions, il a été constamment préoccupé du soin de faire bien comprendre, d'intéresser les esprits et surtout de nous faire faire des retours sur l'art ingénieux qu'il déployait. Voilà pourquoi il ne peut s'élever au-dessus du genre modéré.

Ce désir de plaire, Voltaire l'a raillé agréablement dans le Conte de Micromégas. Le Secrétaire de l'Académie de Saturne fait force comparaisons pour expliquer à l'habitant de Sirius ce que c'est que la nature :

" Après que son Excellence se fut couchée et que le Secrétaire se fut approché de son visage : " Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... — Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. — Elle est, reprit le Secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures..... — Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes, dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures, dont les traits..... — Eh non ! dit le voyageur,

encore une fois, la nature est la nature: pourquoi lui chercher des comparaisons? — Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise. " (1)

Ce désir de plaire, dans les Eloges, est moins sensible et a moins coûté à la vérité que dans la Pluralité des Mondes. A l'époque où Fontenelle écrivait ce dernier ouvrage, le littérateur empiétait sur le savant, et lui envoyait ses illusions et ses erreurs. C'est le temps où il faisait des Eglogues: alors il cherchait à plaire par la surprise; il goûtait les rimes à la fois étonnées et bien aise de se rencontrer. Dans les Eloges il laisse de côté ces moyens détournés qui doivent exciter la surprise et conduire par cet aiguillon à la connaissance de la vérité; il ne conserve que l'art d'embellir par une morale agréable, par de petites réflexions qui saisissent l'esprit et le mettent en face de la vérité qu'il veut lui rendre sensible.

Cependant, quoique le style de Fontenelle dans les Eloges soit meilleur, parce que la pensée y est plus saine, nous dirons que le talent du bon Fontenelle n'est qu'une manière. On entend par la

(1) (Micromégas), chap. 2.

le caractère particulier d'une École, la façon dont un peintre fait ses tableaux. La manière, c'est en quelque sorte la qualité essentielle d'un peintre ou d'une école. Nous avons défini la bonne : il y a aussi la mauvaise manière, qui est l'affectation ou dans le trop grand soin qu'on apporte au détail, l'exagération de ses propres défauts, ou des défauts du jour dont on est dupe : il y a donc deux manières. Dans Corneille, dans Bossuet, il y a une manière, c'est-à-dire une qualité dominante, un penchant des bonnes qualités de leur esprit : chez l'un, c'est l'amour du vrai, chez l'autre l'amour du grand. Fontenelle a les deux manières. La mauvaise manière, nous la trouvons dans le littérateur et le poète ; la bonne, dans l'auteur de la Pluralité des Mondes, des Éloges des Savants. Et cependant ce n'est pas la manière comme dans Raphaël et dans Bossuet : cette bonne manière incline encore vers une certaine faiblesse. on sent que ces bonnes qualités ne sont pas de premier ordre, qu'elles avoisinnent des défauts, et ce n'est pas étonnant. Lors même que Fontenelle cessa de faire des vers et des théories sur l'éloquence et la poésie, quand il devint ce que nous nous sommes permis d'appeler le bon Fontenelle, nous nous expliquons qu'il ait conservé

quelque chose du mauvais. Ils ont vécu si près l'un de l'autre, que le mauvais a continué de lui envoyer quelques mauvaises inspirations.

L. M. Grenier.

XIVe Leçon.

Attaques isolées
contre l'antiquité chrétienne
au XVIIe siècle.
Différentes formes de doute.
La motte le Vayer.
Pascal.
Huet.
Bayle.

Attaques isolées contre l'antiquité chrétienne au XVIIe siècle.
Différentes formes de doute.
La motte le Vayer. – Pascal. – Huet. – Bayle.

Nous avons fini de raconter la guerre qu'on fit dès le dix-septième siècle à l'antiquité profane. Ces attaques contre les Anciens furent, avons-nous dit, une première cause de l'affaiblissement de l'esprit français et de la décadence des lettres au dix-huitième siècle. Nous avons signalé une seconde cause de cet affaiblissement et de cette décadence : c'est le mépris de l'antiquité chrétienne, et par antiquité chrétienne nous entendons la science de l'homme telle que l'a enseignée le christianisme. Si donc vous dédaignez cette science de l'homme, comme les lettres n'ont point d'autre objet que les sentiments, les passions, en un mot le cœur de l'homme, vous êtes par là même condamné à ne faire que des peintures imparfaites ; et cette imperfection n'est-elle pas la décadence ?

On avait attaqué au grand jour l'antiquité classique. Il n'y eut pas de guerre ouverte contre l'antiquité chrétienne ; qui donc l'aurait faite ? Les libertins, comme on les appelait alors ? ils ne l'eussent pas osé ; les mœurs du siècle s'y opposaient ; au point que Saint-Evremond et

Lafontaine, qui pourraient paraître assez disposés à faire cause commune avec les incrédules, les désavouent : témoin ces vers qu'ils s'envoient l'un à l'autre.

Saint Evremond à Lafontaine :

« S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne point porter d'envie ;
De ce faux air d'esprit que prend un libertin
Connaître avec le temps, comme nous, la folie ... »

Lafontaine répond :

« Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin ; quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

« Rien ne m'engage à faire un livre ;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers ;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires :
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons ? »

(18 décembre 1687)

D'ailleurs une guerre ouverte eût fait peut-être moins de mal que la guerre sourde dont nous allons

parler. En général, comme on sait, les opinions extrêmes ne sont pas les plus dangereuses, car on les voit tout de suite et on les combat; tandis qu'on se défie moins de celles qui portent un faux air de modération. Il a suffi du doute pour faire à l'antiquité chrétienne une guerre aussi fâcheuse que l'avaient été les attaques ouvertes contre l'antiquité profane.

Le doute eut deux formes au 17e siècle: il y eut le doute philosophique au profit de la raison contre la foi, avec plus ou moins de tempérament, et le doute théologique au profit de la foi contre la raison. Leur arme fut commune, ce fut le Pyrrhonisme.

De ces deux doutes, le premier eut pour représentant La mothe le Vayer, l'autre Pascal et Huet. Peut-être pourrait-on signaler, comme une troisième forme du scepticisme, ce doute à la fois philosophique et théologique, adversaire de la raison et de la foi, en tant qu'elles sont affirmatives, et qui avait alors aussi son représentant illustre, Pierre Bayle.

Recherchons aujourd'hui quels furent les traits particuliers de ces personnages, et les exagérations distinctes qu'on peut relever dans leurs livres, avec tout le respect, pourtant, que l'on doit au génie et à la foi profonde de Pascal.

La mothe le Vayer, quoiqu'il soit fort oublié aujourd'hui, fut cependant estimé de son temps; et il ne faut pas s'en étonner, car il avait un vrai mérite, des

connaissances bien digérées, et beaucoup de naturel.

Il avait hérité de Mlle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, la bibliothèque du philosophe. Il y trouva, comme on peut bien le penser, le scepticisme. Du reste il avait des mœurs honnêtes ; car il fut le précepteur du Duc d'Orléans, et remplaça pendant une année Péréfixe auprès de Louis XIV. C'est aussi à son fils que Boileau a dressa sa 4e Satire.

Si l'on considère ses connaissances, c'était un érudit à la façon du seizième siècle. Il y tenait d'ailleurs par ses goûts, par son extérieur même et tout son costume. On raconte que la servante de Gombaut le prit une fois pour un ministre protestant.

Quand il eut quitté Philippe d'Orléans, il consacra sa vie tout entière à l'étude, laissant échapper, au milieu de sa bonhomie, plusieurs traits de bizarrerie qui pourraient servir à expliquer son système.

Ce système qui, en apparence, est tout au profit de la raison contre la foi, est contenu dans le Dialogue d'Orasius Tubéro. L'ouvrage parut en 1632 ou 1633, quatre ou cinq ans avant le Discours de la Méthode. Là Le Vayer montre à la raison les grandes questions à débattre, puis, au moment où elle s'y prépare, il l'arrête, et lui dit en d'autres termes : "Cela ne vous regarde pas", l'amenant ainsi à considérer la foi comme son

ennemie naturelle. Ainsi donc, il la conduit, presque d'une façon perfide, sur un terrain où elle n'a rien à voir; il la réduit, il la fait toute petite; c'est en effet un excellent moyen de l'irriter; car, jamais elle ne pourrait consentir à prendre ce rôle misérable; et plutôt d'abdiquer ses droits, elle se révoltera. Sans doute, il ne nous est pas permis d'affirmer que la véritable intention de Le Vayer ait été de mettre la raison et la foi en guerre ouverte l'une avec l'autre; mais nous ne pensons pas que ce genre de scepticisme où il pousse insensiblement la raison soit le plus propre à ramener les esprits à la foi chrétienne. Charron l'avait déjà soutenu; qui plus est, il chercha à le démontrer dans son Livre des trois vérités; mais Le Vayer n'a point écrit d'ouvrage où il ait exprimé et défendu la même assertion. Est-ce donc qu'il n'a pas vu dans son système un moyen de tourner les esprits, frappés de l'impuissance de la raison, vers la religion? On a le droit de le conjecturer. Bayle a vainement voulu défendre Le Vayer, en disant: « Qu'il ne s'en suit pas du tout qu'on n'ait pas la foi, de ce qu'on se plait à rassembler et à examiner ce qui se dit contre elle; y ayant une grande différence entre écrire librement ce qui se peut dire contre la foi et le croire véritable. »

L'opinion commune et la conscience répugnent à cette contradiction : on ne peut pas à la fois aimer et affaiblir les mêmes opinions ou les mêmes croyances.

La meilleure preuve que Le Vayer ne voulait pas, en contestant à la raison la puissance de résoudre certains problèmes, jeter les âmes dans la foi, c'est qu'il a écrit un autre ouvrage "De la vertu des païens", où il professe, au contraire, une grande admiration pour la raison humaine. Il y parle de Socrate comme de son père, des Sept Sages comme de ses aïeux, et accorde sans hésitation la béatitude à tous les païens vertueux. Mais si la seule raison a pu conduire les anciens au bonheur des cieux, que s'en suit-il, sinon que le Christianisme est inutile ? Le Vayer n'a pas avancé cette conséquence de son système : le but de ce scepticisme, dit-il, « C'est d'arriver à l'insouciance, au casanier repos, à une vie couverte et particulière, qui coule doucement les années dans le repos, au silence d'une vie contemplative, non tumultueuse, sans sabbaths, sans πολυπραγμοσύνη" — Ce motif apparent ne renverse pas les objections qu'on a le droit et le devoir d'élever contre de pareilles opinions.

La Mothe Le Vayer, d'ailleurs, fut vite oublié, et la véritable et sérieuse raison de cet oubli, quoiqu'en ait pu dire Bayle, c'est que l'antiquité chrétienne produisait alors des œuvres bien

supérieures aux siennes. Les illustres représentants ou défenseurs de la religion et de la foi éclipsèrent sans peine un homme qui n'avait, pour les combattre, ni l'ardeur des convictions, ni l'éclat du génie. Nous avons condamné dans La Mothe Le Vayer le doute philosophique: faut-il condamner aussi rigoureusement ce que nous avons appelé le doute théologique, et le plus illustre de ses deux représentants, Pascal? Du moins faut-il croire et dire que ce doute fut une des causes qui firent mépriser l'antiquité chrétienne? On ne peut s'empêcher d'en convenir, quelque répugnance qu'on éprouve à jeter un blâme sur Pascal. Oui, il fut sceptique, non qu'il ait douté jamais des vérités de la foi; mais il douta de la raison, de cette raison qui était le fondement du Cartésianisme. Il n'eut pas besoin de lutter avec lui-même pour se retenir à la religion; car il eut même ce supplément de foi que peut donner l'esprit de secte. Chrétien fervent, partisan passionné de la doctrine de la Grâce, il fut ardent seulement contre la raison, par conséquent contre les Cartésiens qui l'exaltaient par leur système. Aussi le voyons-nous défendre contre Monsieur de Sacy, Montaigne professant le doute universel; aussi dit-il "qu'il ne peut voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement

froissé par ses propres armes." On a beau ne pas être convaincu : "Faites toujours, dit-il quelque part, comme si vous croyiez...." — Ailleurs encore c'est lui qui parle de "Nous abêtir", par opposition au "Nous assagir". (1)

Si l'on considère la foi de Pascal isolément, nous croyons qu'elle fut paisible ; mais peut-être serait-il permis d'expliquer son ardeur contre la raison générale par les luttes qu'il soutint contre la sienne en particulier, avant d'avoir conquis enfin cette foi calme et tranquille.

Huet, le second représentant du doute théologique, est loin de trouver les mêmes accents que son illustre auxiliaire. Dans Pascal, le pyrrhonisme est pour ainsi dire un sentiment, et un sentiment qui se traduit par les expressions les plus fortes et les plus ardentes ; dans Huet, c'est une sorte de thèse savante, œuvre d'une érudition souvent confuse et mal digérée : mais au fond il est aussi dur que Pascal contre la raison et les Cartésiens. Peut-être y a-t-il dans cette opposition d'Huet quelque petitesse. Descartes avait attaqué la science et l'érudition, et Huet, au nom de qui semble s'être définitivement attaché l'épithète de savant érudit, ne pardonne peut-être

(1) Faites toujours comme si vous croyiez ; agenouillez-vous, signez-vous ; pliez la machine, matez l'esprit, abêtissez-vous.
(Règle des partis)

pas au philosophe ce dédain des connaissances. — Cependant, la principale cause de sa querelle avec le Cartésianisme est, à notre avis, dans le tour même de son esprit. Telle est la prévention d'Huet contre la raison, qu'il lui interdit toute vérité, et va presque jusqu'à nier l'évidence mathématique. A l'axiôme de Descartes " Je pense, donc je suis ", il substitue cette parole qui n'est plus du tout un axiôme philosophique : " Je vis, puisque je crois " Enfin il en vient à dire que " pour croire, il est bon de ne pas croire ". (1) Bossuet lui-même eut des scrupules, et s'effraya de cette abdication sans réserve de la raison au profit de la foi.

Entre ces deux doutes, qui, du moins par un côté, sont encore affirmatifs, nous avons signalé ce scepticisme qui, sans être radical, attaque pourtant tout ce qui ressemble à du dogmatisme. Ce scepticisme, qui eut Bayle pour représentant, était le plus dangereux. D'abord Bayle sait répandre sur toutes les questions je ne sais quelle humeur douce et aimable qui fait qu'on ne se tient pas en défiance. Ensuite il se propose un but élevé, il veut arriver à la tolérance, et sait faire les plus habiles réserves:

(1) (Mémoires de Huet) : " Il y avait déjà longtemps..."

« Je crois par foi, dit-il, ce que je combats par raison. » Enfin, ce scepticisme est présenté comme un véritable plaisir d'esprit dont Bayle a joui toute sa vie; et il a tant de bon sens, de vues ingénieuses et justes, une critique si fine et si exacte, que tout cela, se réfléchissant sur son doute théologique, fait passer sans peine ce qu'il dit perfidement contre la foi chrétienne. Il n'est pas jusqu'au caractère de Bayle qui n'ait recommandé son doute; car, si l'on peut relever quelques licences dans ses écrits, du moins il eut des mœurs honnêtes et pures, et sa modération s'allia très heureusement avec une fierté légitime qui le sauva de toute servilité: écrivain charmant, parce qu'il est à la fois ferme et négligé, il a toutes les grâces de la facilité sans être jamais vague.

Aussi est-il facile de comprendre que Boileau lui-même ait fort goûté Bayle; à plus forte raison Lafontaine, qui écrivait un jour à M. Simon de Troyes: (février 1686)

Bayle est, dit-on, fort vif, et s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit. Dieu sait! en homme adroit et fin.
Il trancherait sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osait, car il a le goût avec l'étude.
—— Leclerc ....
Il est savant, exact; et voit clair aux ouvrages;

Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main.
Tous deux ont un bon style et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages,
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit:
Il leur plaît ....."

Bayle plut en effet, et cela explique sa fortune. Aussi put-il un jour défendre même les Manichéens et les Athées: c'est lui qui écrit ces paroles:

" Que la plupart des Athées dont le nom est parvenu jusqu'à nous, aient été honnêtes gens selon le monde, c'est un caractère de la sagesse infinie de Dieu, c'est un sujet d'admirer sa providence ..... S'il y a des gens que Dieu n'abandonne pas jusques au point de les laisser précipiter dans le système d'Epicure, ou dans celui des Athées, ce sont principalement ces âmes féroces dont la cruauté, l'audace, l'avarice, la fureur et l'ambition seraient capables de ruiner bientôt tout un grand pays. Et s'il abandonne certaines gens jusqu'à permettre qu'ils nient ou son existence ou sa providence, ce sont principalement des personnes à qui les dispositions du tempérament, l'éducation, la vivacité des idées de l'honnêteté, l'amour de la belle gloire, la sensibilité pour le déshonneur servent d'un frein assez fort pour

les retenir dans leur devoir. Voilà deux conséquences qui émanent naturellement du principe de théologie que j'ai rapporté ci-dessus." (1)

Quelles qu'aient été cependant les exagérations de ces trois sortes de doute, il ne faudrait pas croire que le scepticisme ait eu tous les torts. Les dogmatiques en ont bien leur part; car ils ont provoqué souvent par leurs exagérations mêmes celles de leurs adversaires. Ainsi pourquoi Le Vayer en vient-il à dire que Socrate est son père, et que les païens peuvent avoir été reçus au paradis ? C'est que des gens du parti opposé, un Saint-Cyran, par exemple, avait traité de vices les vertus des Anciens.

Pourquoi Huet et Pascal attaquaient-ils si vivement la raison ? C'est que la raison des Cartésiens s'éloignait de plus en plus de la foi, au point que Bossuet lui-même, d'ailleurs si modéré, en était effrayé, et s'en plaignait :

" Des principes de la philosophie Cartésienne mal entendue, écrivait-il à un disciple du père Mallebranche, un autre inconvénient terrible gagne sensiblement les esprits ; car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, (ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable)

(1) (Eclaircissement sur les Athées).

chacun se donne la liberté de dire: " J'entends ceci, et je n'entends pas cela " ; et, sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut ; sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant."

Enfin, qu'est-ce qui justifiait le scepticisme de Bayle lui-même, si non les exagérations des dogmatiques de toutes les sortes et de tous les temps? Les torts sont donc partagés entre les deux partis; mais, pour être équitables, nous devons confesser que les plus grands vinrent du côté des sceptiques; et l'on en conviendra aisément, si l'on considère les conséquences toutes diverses du scepticisme et du dogmatisme.

En effet, les dogmatiques ont charge d'âmes; ils défendent, non point leurs propres vues, mais l'opinion, la croyance et, partant, le bonheur de beaucoup de gens; s'ils ont de l'orgueil, ils ont aussi beaucoup de souffrances, de périls, de chûtes. Voyez ces hommes politiques qui gardent à leur parti une fidélité passionnée. Le parti peut agir contre les intérêts du pays, attirer sur la patrie de déplorables malheurs; et pourtant la foi est quelque chose de si respectable, que ces

hommes dévoués et fidèles forcent en effet l'estime et le respect, si non l'admiration, et ne deviennent jamais un sujet de scandale. Les dogmatiques ressemblent à ces hommes de parti. Fermement attachés à leurs croyances qui sont celles d'un grand nombre, ils sont sujets aux erreurs; mais lors même qu'ils se trompent, ils sont si loin d'exciter le scandale, qu'ils savent encore se faire estimer.

Mais les sceptiques, au nom de quel principe parlent-ils? au nom de la raison individuelle. Nous exceptons toujours, et cela va sans dire, Pascal, qui n'attaquait la raison qu'en s'appuyant sur la religion chrétienne, et non sur sa raison propre. Les autres consultent leur vanité, leur tempérament, leur plaisir (car c'est là le plus souvent la raison personnelle), et ne défendent ni la raison générale, ni la croyance d'un grand nombre. Cette sorte d'égoïsme aimable qui les guide, n'est capable ni d'intéresser, ni d'inspirer le respect; aussi, torts pour torts, ceux du scepticisme sont encore les plus graves.

Le scepticisme, d'ailleurs, comme l'expérience le prouve, mène vite à l'incrédulité, moins vite à la tolérance. Nous ne croyons pas en effet que Bayle ait songé sérieusement à faire prévaloir ce grand principe; qu'il y ait songé surtout par sys-

tème ; car nous sommes ainsi faits que, quand nous prêchons la tolérance, nous devenons tout à coup intolérants ; témoin Voltaire qui, pour obtenir cette tolérance, se montra parfois si intolérant. Bayle a voulu principalement se jouer de la raison et justifier son scepticisme ; or le scepticisme peut bien engendrer l'indifférence, mais la tolérance ne sort que de l'esprit de charité. L'incrédulité, tel fut l'un des premiers fruits du scepticisme de Bayle. Aussi Voltaire le salue-t-il comme un précurseur de la philosophie du dix-huitième siècle, et lui prodigue-t-il les éloges (1). Il n'hésite pas non plus à reconnaître comme ses devanciers La Mothe Le Vayer qui sait si bien diviser la raison et la foi, et Huet lui-même qui a dit tant de mal de la raison qu'il a fait par là même des ennemis

(1) " Tel a été Bayle, cet esprit si étendu, si large, si pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, seront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins respectables que son génie. Le désintéressement et l'amour de la paix comme de la vérité, étaient son caractère. C'était une âme divine. "

(1735. Lettre au père Tournemine).

au Christianisme. Mais Voltaire n'a jamais réclamé Pascal. Il ne le pouvait pas en effet; car c'est la raison même avec laquelle il attaque la religion, c'est cette raison que Pascal poursuivait; c'est cette raison contre laquelle le chrétien ardent de Port-royal écrivait ces lignes: "La dernière démarche de la raison c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles?" Et plus loin: "Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison."

Au contraire, Pascal croit à la raison qui se soumet, qui veut bien se concilier avec la foi. Voilà pourquoi Voltaire, loin de l'accueillir, le repousse et ne cesse de l'attaquer: il sentait en lui un adversaire redoutable, et il n'hésita point à se servir contre lui des bonnes et des mauvaises raisons, des reproches sérieux comme des sophismes.

Henry.

XVe Leçon

Certains travers d'esprit du XVIIe siècle
reparaissent transformés au XVIIIe.
— Du <u>précieux</u> au XVIIe siècle.

Certains travers d'esprit du XVIIe. siècle reparaissent transformés au XVIIIe. Du *précieux* au XVIIe. siècle.

Le dix-huitième siècle porta la peine de son mépris pour l'antiquité païenne, et pour l'antiquité chrétienne : nous y verrons partout des traces profondes de cette double erreur, nous les retrouverons dans la philosophie comme dans l'histoire, dans la critique comme dans les œuvres mêmes du goût ; chez les hommes de génie, aussi bien que parmi le commun des gens d'esprit. Mais avant d'entrer dans cette recherche attentive et détaillée, il faut montrer dans les hommes du dix-huitième siècle un effet plus général et en même temps plus immédiat de l'oubli des deux antiquités : c'est le retour au *précieux* du commencement du dix-septième siècle. On vit renaître alors un travers déjà condamné par le bon sens public, refleurir une mode dont le temps avait fait justice ; comme ces étoffes aux dessins bizarres, dont on s'habillait jadis, et qu'un caprice fait reparaître un moment. Cependant comme rien ici-bas ne se reproduit et ne se répète avec une exacte ressemblance, la seconde forme du *précieux* n'est point la copie fidèle de la première ; elle a ses traits originaux :

c'est le même fond avec quelques couleurs nouvelles. Pour s'en convaincre, il suffit de composer trait à trait ces deux genres d'affectation, que nous appellerons, pour la commodité du langage, le premier et le second précieux, ou les deux époques du précieux.

Quels sont les principaux traits du précieux de la première époque ? C'est d'abord l'imitation des littératures étrangères. Mais n'est-ce pas là une qualité plutôt qu'un défaut ? N'est-ce pas rendre service à une langue, et à une littérature, que d'étendre ainsi leurs limites et d'agrandir leur domaine ? Non : l'expérience a prouvé que la France n'avait jamais rien gagné à ces emprunts, que notre esprit s'était toujours gâté en prenant une livrée étrangère. Ce n'est en effet ni la profondeur d'un Shakespeare, ni l'originalité d'un Cervantes que nous nous approprions, mais les qualités équivoques et les défauts séduisants qui sont alors à la mode chez nos voisins : et la mode est mauvaise chez eux comme chez nous : c'est le triomphe des gens d'esprit qui n'ont pas de génie et qui emploient beaucoup de talent à flatter à-propos le faux goût d'une époque ou d'une nation. Qu'allait-on chercher, au commencement du dix-septième siècle, dans la littérature italienne et dans la littérature espagnole ? On empruntait au Cavalier Marin ses concetti, à Balthazar

Gracian je ne sais quelle affectation froide, guindée et emphatique. Sans chercher des exemples bien loin, on n'a qu'à citer ceux qui courent dans les livres. Voiture fait grand cas des vers où le cavalier Marin définit ainsi la rose : « Belle fille d'Avril, vierge et reine, assise sur le trône épineux du vert gazon, elle tient majestueusement le sceptre des fleurs. Autour d'elle est le cortège de la famille lascive des Zéphyrs, ses Ministres : elle porte la couronne d'or et le manteau d'écarlate. »

Le même poëte définit encore le rossignol : « Une voix emplumée, un son qui vole, un souffle vivant vêtu de plumes, une plume sonore, un chant ailé ; un petit esprit d'harmonie qui vit caché dans de petites entrailles. »

Ce qu'on admire alors dans le Tasse lui-même, ce ne sont pas les grandes scènes de sa Jérusalem délivrée, mais les fadaises de ses bergers, la jeune fille qui prend un lys et une rose, et, les approchant de ses joues pour comparer les couleurs, leur dit avec un sourire : « Ce n'est pas pour me parer que je vous porte ; c'est seulement pour vous faire honte. »

On ne prisait pas moins la prose de l'espagnol Gracian : c'était un politique subtil et raisonneur, qui prenait des phrases contournées pour des

pensées profondes : « L'esprit, disait-il, est l'attribut roi : aussi chaque offense qu'on lui fait est-elle un crime de lèze-Majesté. » Voici une autre maxime de lui qui ne peut se passer d'un commentaire : « Faire un sacrement de sa volonté, c'est souveraineté. » Entendez : « Faire de sa volonté quelque chose d'aussi mystérieux qu'un sacrement, c'est être roi. » Pour Gracian un grand cœur est « un cœur géant. » Celui d'Alexandre est « un Archicœur, dans un coin duquel le Monde est si à l'aise, qu'il y resterait de la place pour six autres Mondes. ». C'est là ce qu'on admirait chez les Espagnols et chez les Italiens ; et le malheur était qu'on ne pouvait l'admirer sans le traduire et sans l'imiter. Dans les vers suivants, Godeau s'est évidemment souvenu de la rose du Cavalier Marin :

« Rose à la feuille délicate,
Qui d'un éclat si lumineux,
Au milieu d'un trône épineux
Étales la pourpre incarnate. »

La pourpre et surtout le trône épineux viennent tout droit de l'Italie. Ainsi ça été un mal, toutes les fois que la littérature française a voulu sortir d'elle-même et de son esprit ; elle n'a trouvé à l'étranger que des défauts sans en rapporter des qualités nouvelles. C'est en vain que l'Espagne

prétendrait avoir formé Corneille : il était né avec le génie du grand, et s'il exagère quelquefois le sentiment de la grandeur, c'est justement pour avoir trop lu les Espagnols.

Un autre trait du premier précieux, c'est l'existence d'un Salon, d'un Cercle de beaux esprits présidé par une grande dame. Tel était le Salon de Madame de Rambouillet, et encore ces réunions plus modestes qui se tenaient chez Mademoiselle de Scudéri, et que l'on appelait les Samedis de Mademoiselle de Scudéri. A défaut de journaux, rien n'est plus propre à faire passer, à répandre avec profusion le mauvais goût et le mauvais langage, que ces conversations délibérées, et ces réunions exprès. Ajoutons qu'en France, où l'esprit de conversation est si vif et si puissant, le danger est plus grand encore. Ce n'est point un Salon comme celui de Madame de Lafayette, où les mêmes regrets politiques, où surtout une amitié sincère et profonde réunit quelques esprits d'élite ; ce n'est point un commerce d'où puisse sortir un livre comme le livre des Maximes : c'est ce qu'on appelle un bureau d'esprit. Une femme y trône et y donne le ton : et que peut-on attendre d'une femme, qui n'a pas assez de sens pour rester à sa place, et pour garder son rôle ?

N'est-il pas certain qu'elle apportera dans ce gouvernement des esprits toute la vivacité et toute l'inconstance de son caractère, qu'elle prendra sa passion pour du goût, ses caprices pour des jugements ? Et cependant tout lui cède ; chacun s'empresse de se former et de se façonner à son goût, et d'entrer dans tous ses caprices. Mais laissons parler Labruyère, dans son Chapitre de la Conversation :

« Dans la société c'est la raison qui plie la première : les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre ; l'on étudie son faible, son humeur, ses caprices ; l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède ; la moindre sérénité qui paraît sur son visage, lui attire des éloges ; on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable ; il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé. »

« Mais quand ce personnage est une femme, quand c'est la maîtresse du logis, qui peut lui résister ? On obéit par bienveillance, par civilité : chacun abdique, chacun se dépouille de son propre esprit pour prendre l'air de céans : le naturel est sacrifié au naturel de la maison, et le bon sens est enchaîné par la politesse. »

C'est du sein de ces réunions que naquit

le précieux au commencement du dix septième siècle. Le même La Bruyère nous le peint régnant chez Mademoiselle de Scudéri :

« L'on a vu il n'y a pas long-temps un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit : ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible ; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus, et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a trop de part. »

Quelle vérité dans ce tableau, surtout pour ceux qui pénètrent encore la profondeur et goûtent la délicatesse de ces mots si simples et si forts dans la langue du dix-septième siècle : <u>bon sens</u>, <u>jugement</u>, <u>esprit faux</u>, <u>imagination</u>, ces mots si français, et qui, de nos jours, ont besoin d'être définis pour être compris !

La Bruyère, dans cette peinture d'un salon où règne le précieux, nous indique lui-même deux nouveaux caractères de cette mode littéraire, le galant et le fin. Le galant est une théorie particulière de l'amour ; le fin une théorie de l'esprit ; si l'un peut s'appeler un faux esprit, on nous permettra d'appeler l'autre un faux cœur. Il suffit d'avoir lu les Précieuses ridicules, ou entendu parler de la Carte du Tendre, pour savoir ce que c'était que le galant au commencement du dix-septième siècle. Saint Evremond, dans une petite pièce intitulée le Cercle, nous décrit avec beaucoup de finesse toute cette menue science de l'amour, tous ces raffinements, toute cette scholastique subtile de la passion :

« En un lieu plus secret on tient la précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là se font distinguer les fiertés des rigueurs,
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs :
On y sait démêler la crainte et les alarmes,
Discerner les attraits, les appas et les charmes ;
On y parle du temps qu'on forme le désir,
Mouvement incertain de peine et de plaisir :
Des premiers maux d'amour on connaît la naissance,
On a de leurs progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs

Et le temps de la plainte et la saison des pleurs."

Mais la pratique du Galant n'est pas moins curieuse que la théorie. Disons d'abord, à son honneur, qu'il se pique d'une entière chasteté, et c'est pourtant cette opiniâtre chasteté qui en fait le ridicule. Le type du parfait amour, c'est l'amour sans espérance, l'amour comme on le trouve dans la correspondance de Voiture et de Mademoiselle de Rambouillet. Saint-Evremond, au même endroit, a fort bien senti où était le défaut de cette pureté exagérée : "On dit un jour à la reine de Suède que les Précieuses étaient les Jansénistes de l'Amour ; et la définition ne lui déplut pas. L'Amour est encore un Dieu pour les Précieuses : il n'excite pas de passions en leurs âmes : il y forme une espèce de religion." Et plus loin : "Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées." Voiture lui-même fut quelque fois averti par son esprit si vif et si fin de la fausseté de tous ces beaux sentiments, et nous avons de lui une lettre fort curieuse, où il se plaint à Mademoiselle de Rambouillet d'être obligé de lui écrire sans avoir jamais de matière à ses lettres.

Quant au fin, au bel-esprit, s'il a ses époques où il règne avec plus d'éclat, il vit toujours plus

au moins en France ; c'est un travers national. — L'emphase appartient à l'Espagne, la pointe à l'Italie, la pénombre à l'Allemagne ; la métaphore est née en Orient. Notre sens nous préserve ordinairement de ces défauts, bien que la pointe italienne puisse quelque fois nous tenter : mais le bel esprit fleurit chez nous, il naît de notre vanité. Nous avons horreur du commun, parce qu'il ne nous fait pas assez d'honneur ; et nous sommes entraînés par une inévitable faiblesse à donner un tour de rareté aux choses les plus vulgaires, pour ne point parler comme tout le monde et pour nous sortir de la foule. La Précieuse ne peut se résoudre à dire : « donnez nous des sièges ! » Elle dit : « Voiturez nous les commodités de la conversation ! » Elle appelle un miroir : « le Conseiller des grâces » ; des statues sont « des muets illustres » ; un laquais qui demande si l'on est au logis, est « un nécessaire qui demande si l'on est en commodité d'être visible ». Un esprit médiocre qui n'a pas d'idées originales, cherche, sous ces dehors de nouveauté, à faire admirer les idées les plus ordinaires. Cela rappelle ces femmes de la ville, dont nous parle Labruyère, qui ne prononcent point certains noms de places ou de rues, comme n'étant point assez nobles ; qui ne parlent jamais des halles ou

du Châtelet, si ce n'est avec des périphrases.

N'oublions pas un dernier trait qui caractérise le Précieux et que nous trouvons dans la société du commencement du dix-septième siècle, c'est la vanité des auteurs. Qu'était-ce en effet que ces salons dont nous avons parlé, sinon une sorte d'arène où la vanité littéraire était sans cesse excitée ? Mais la vanité produit ordinairement la jalousie, qui est la rencontre de deux amours-propres. On se rappelle Trissotin et Vadius. C'était un certain commerce de louanges qui n'était pas fondé sur une vraie admiration, un art intéressé de louer les autres pour s'attirer leurs éloges. Un livre ne paraissait point sans être prôné d'avance dans une longue préface : force beaux-esprits obligeants prenaient parti pour l'auteur à titre de revanche, l'assuraient d'avance du succès, et imposaient d'autorité l'admiration au public. Scudéri allait jusqu'à la menace ; il y a telle de ses préfaces qui est un cartel à qui osera le contredire.

Tels sont les principaux traits du Précieux de la première époque : il va chercher des défauts dans les littératures étrangères ; il a pour centre un bureau d'esprit ; il se recommande par la double affectation du Galant et du Fin, et il ne produit que la vanité et la jalousie.

et tous ces travers, arrêtés à temps par le génie de Molière, étaient nés du mépris de l'antiquité classique : nous allons les retrouver au 18e siècle.

Heuzey.

XVIe Leçon.

Du *précieux* au XVIIIe siècle.

Du précieux au XVIIIe siècle.

L'objet de la dernière leçon a été de constater, dans la première partie du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, l'existence d'un même défaut, le précieux ; et ensuite, d'examiner les traits caractéristiques du précieux de la première époque. Étudions aujourd'hui le précieux de la seconde époque, pendant exact du premier. Dans l'un et dans l'autre en effet, ce sont, à un demi-siècle d'intervalle, les mêmes traits, les mêmes circonstances, sauf quelques-unes de plus dans le second : et quand Labruyère peignait en 1688 le précieux de son temps, on peut dire que sans s'en douter, il faisait le portrait fidèle, ou peu s'en faut, du précieux du dix huitième siècle.

Le premier trait du précieux de la première époque était l'imitation des littératures étrangères : nous retrouvons cette imitation dans la seconde époque. Chose singulière ! l'un des deux modèles les plus goûtés dans la première époque, l'Espagnol Gracian, celui qui appelait l'esprit " l'attribut-roi " ; le

cœur d'Alexandre "un cœur géant", reparaît traduit pour la seconde fois au commencement du dix huitième siècle. L'affectation du langage se manifeste dans cette seconde traduction avec une hardiesse remarquable. L'auteur, écrivant dans une société infectée par le mauvais goût, ne se fait aucun scrupule de traduire littéralement les ridicules métaphores de Gracian, et même de renchérir sur lui. Citons quelques exemples entre mille :

"... Elle avait le front ouvert et serein, malgré ses détresses."

Ailleurs : "L'héroïcité du mérite se déclare."

Plus loin : "Un héros sur la fin de ses jours devient souvent la parque de son immortalité."

Et encore : "Le génie ne doit point se permettre au paradoxe."

Ou bien : "Les Comédiens sont des héros en gambades et en cabrioles."

Ainsi, dans cette seconde période, un traducteur n'a plus même les scrupules que la simplicité de la langue française lui eût imposés jadis ; il ne fait rien pour dissimuler dans notre langue les défauts de son original ; il les exagérait plutôt ; il importe brutalement chez nous les excès des langues étrangères.

Est-ce à dire qu'il ne faille pas étudier

les langues étrangères? évidemment non: une telle étude est utile, pour nous faire connaître le génie des peuples étrangers. Elle a l'utilité des voyages, qui nous mettent en relation avec des esprits différents de ceux de nos concitoyens. Mais c'est à la condition que nous en rapportions plus d'intelligence et de goût des qualités de notre génie et de notre littérature nationale, et que jamais nous n'abdiquions le caractère d'esprit qui nous est propre pour emprunter celui d'un peuple voisin. Si les écrivains anglais du temps de la reine Anne ont trouvé dans le commerce des écrivains français un mérite de clarté, de netteté, de correction, ça été aux dépens de l'originalité britannique. L'étude des littératures étrangères peut avoir une très bonne influence sur les auteurs qui sont des hommes de génie; elle peut aider l'homme supérieur qui se sert de ce secours, à mieux comprendre son propre talent, à se connaître mieux lui-même. Il a été utile à Corneille de lire les auteurs espagnols, parce qu'ils l'ont averti plutôt de sa véritable qualité, c'est à dire le sentiment du grand. Par la même raison, la littérature espagnole a eu au commencement du dix-huitième siècle le mérite d'avertir Lesage de son

merveilleux talent : ce qui n'empêche pas que ce qu'il y a de plus original dans Gil-Blas est français. Mais quant au commun des lecteurs, qui ne sont pas défendus comme les hommes de génie par le don d'une puissante originalité, l'étude des littératures étrangères est dangereuse pour eux : elle risque fort de gâter leur goût et de les égarer, si elle ne rencontre en eux un fonds solide d'instruction classique et surtout nationale.

Le second trait, la seconde circonstance que nous avons remarquée vers le premier tiers du dix-septième siècle, a été l'existence de ce que nous avons appelé un bureau d'esprit. C'était d'abord l'hôtel de Rambouillet, puis le salon de Mademoiselle de Scudéri. Au commencement du dix-huitième siècle, nous trouvons de même un cercle, présidé également par une femme, et par une femme très spirituelle assurément, mais bel-esprit, la Marquise de Lambert. Elle avait ses mardis, comme Mademoiselle de Scudéri avait eu ses samedis : ces jours-là elle donnait à dîner, et la soirée se passait ensuite en conversations. Madame de Lambert, jusqu'à l'âge de soixante ans, avait montré pour qualité principale « Une noble et lumineuse

simplicité », c'est Monsieur de La rivière, le gendre de Bussi-Rabutin, qui parle ainsi: à soixante ans, « elle s'avisa tout à coup de se dédire, il lui prit une tranchée de bel-esprit, c'est un mal dont elle est morte incurable, ... elle se livra au public, et établit chez elle un bureau d'esprit. » Ce bureau d'esprit avait cependant cela de bon qu'à la différence des salons d'alors, on ne jouait pas chez la Marquise de Lambert. Et c'était un grand mérite, il faut le dire, à cette époque scandaleuse où les palais des grands étaient illuminés pour le jeu comme pour une fête; où des distributeurs répandus dans les rues sollicitaient les passants à entrer dans les salles de jeu pour s'y ruiner; où la fille du Duc d'Orléans, la Duchesse de Valois, mariée au prince de Modène, traversait la France précédée par des banquiers qui dressaient des tables de jeu devant cette princesse de dix-huit ans, et attiraient autour de ces tables de grand chemin les nobles et les magistrats de province. Un bureau d'esprit vaut toujours mieux qu'une table de jeu. Quoiqu'il en soit, c'était un bureau d'esprit; et Madame de Lambert avait tout ce qu'il fallait pour le présider.

« Son trait principal, d'après son apologiste Fontenelle, était d'être très délicate sur les discours et l'opinion du public, de n'être susceptible d'aucune crainte, si ce n'était sur la gloire. » Ces deux lignes de Fontenelle sont un portrait vraiment charmant : c'est bien là la précieuse ; elle parle pour la gloire ; elle a la prétention, non du mérite que la nature lui a donné, mais du mérite qui plaît aux autres ; elle cherche son approbation et, pour ainsi dire, sa propre conscience dans les discours du public.

Que fesait-on chez Madame de Lambert, que disait-on ? Fontenelle écrit que sa maison « était la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, et même avec esprit, selon l'occasion ». Sans doute, si l'on en croyait Fontenelle, personne n'y disait jamais rien, que des choses naturelles, et lui en particulier. Le malheur est que nous n'en croyons rien. Nous lisons en effet dans une lettre de La Mothe, que « Monsieur de Fontenelle y mettait toutes choses, même le goût, en principes » ; que « Mairan ne passait à personne une parole qui ne pût être démontrée mathématiquement évidente » ; que « Mongault y

dissertait sur l'aptitude des femmes aux choses de l'esprit" : preuve bien claire que ces conversations étaient du bel-esprit, et du plus raffiné. Nous voyons, nous entendons Fontenelle parler dans ce salon sur le ton qu'il prend dans cette phrase, quand il dit de la bienfaisance de Madame de Lambert : "Une bonne action à faire, même en faveur de personnes indifférentes, la tentait toujours vivement ; et il fallait que les circonstances fussent bien contraires, si elle n'y succombait pas. Quelques mauvais succès de ses générosités ne l'en avaient point corrigée ; elle était toujours également prête à hasarder de faire le bien."
Voilà dans quels termes Fontenelle écrivait, et dans quels termes il parlait sans doute : le style de cette phrase caractérise bien le genre d'esprit qui devait être en honneur chez la Marquise de Lambert.

La duchesse du Maine, fatiguée de fêtes et de pastorales, eut un jour fantaisie de se faire recevoir aux mardis de la marquise. Mais une si grande princesse, une petite-fille du grand Condé, une belle-fille de Louis XIV, ne pouvait solliciter l'honneur d'être admise au salon de

Madame de Lambert. Comment donc faire ? Elle écrivit d'abord des lettres à la marquise, elle lui envoya des madrigaux. La marquise et les membres de la société furent très flattés, très émus de cette marque d'estime. On délibéra sur la façon dont on devait y répondre. L'avis général fut que c'était à La Mothe à inviter respectueusement la duchesse aux mardis: La Mothe de décliner cet honneur; et alors Fontenelle imagina d'écrire au nom du Mardi, c'est à dire d'une abstraction, dont La Mothe serait seulement le secrétaire. Ainsi fit-on, et le Mardi écrivit à la duchesse qu'il ne pouvait l'admettre comme duchesse, mais qu'il l'admettrait comme bergère. Là dessus, la duchesse du Maine de répondre avec force compliments au Mardi: ..... " Vous voulez m'en exclure en qualité de princesse, mais ne pourrais-je y être admise comme bergère ? Ce serait alors que je pourrais dire que le mardi est le plus beau jour de ma vie. — O mardi respectable, mardi imposant ..... Vous changez ma crainte en amour, et je vous trouve plus aimable que les mardis-gras les plus charmants !" C'est ainsi que la duchesse du Maine eut

ses entrées aux mardis de la Marquise de Lambert.

Le troisième trait que nous avons signalé dans le précieux de la première époque, a été une espèce de littérature où l'on trouve le galant, c'est à dire le faux sentiment, et le fin, c'est à dire le faux esprit. Le galant et le fin ne figurent pas moins dans le précieux de la seconde époque. On se souvient que les héros du galant, vers 1650, étaient Madame de Rambouillet et Voiture, amants d'autant plus ridicules que leur amour était impossible. Il y a un amour tout semblable au commencement du dix-huitième siècle, dans le Salon de Madame de Lambert. C'est celui de la duchesse du Maine, âgée de cinquante ans, et de ce pauvre La Mothe, aveugle et paralytique. Ce furent eux qui renouvelèrent le couple galant de Voiture et de Madame de Rambouillet, et ressuscitèrent leurs fadaises. La duchesse du Maine, qui avait plus d'esprit que La Mothe, ne voulait faire de cela qu'un jeu, un simple moyen de calmer ses migraines: mais La Mothe cherchait à se persuader que ce pouvait être sérieux, s'efforçait d'être dupe de lui-même, se travaillait et se battait les flancs pour avoir l'air d'être épris

de cette princesse de cinquante ans, et lui écrivait cette sincère déclaration :

« Dans ce commerce si charmant
Inconnu jusqu'à notre âge,
Il vous échut l'esprit, à moi le sentiment :
Nous avons tous deux constamment
Soutenu notre personnage ;
Vous toujours dans le badinage,
Et moi sentant très vivement.
Mais votre rôle est-il le plus beau de l'histoire ?
Non : c'est le mien, je vous en avertis :
Vos traits les plus heureux, qui n'étaient point sentis,
N'amusent que votre mémoire :
Mais mon rôle est du cœur : essayez-en un peu ;
Ne craignez rien pour votre gloire ;
Vous aurez le plaisir du jeu,
Sans qu'on veuille jamais le croire. »

C'est là cet amour dont Fontenelle s'est chargé de parler, et qu'il a loué dans l'Eloge de La Mothe : « Le public ne connaît pas beaucoup de pièces galantes enfantées par l'amour, mais par un amour d'une espèce singulière, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, et sans doute infiniment plus disproportionné. »

Voilà donc le galant pratiqué, applaudi. Voyons maintenant des exemples de ce faux esprit que nous avons appelé le fin, et dont les Précieuses du dix-septième siècle nous ont donné de si curieux modèles. Les Précieuses ridicules de Molière disaient : " les commodités de la conversation, le conseiller des grâces, les muets illustres," etc. La Mothe au commencement du dix huitième siècle appelle un cadran : " le greffier solaire " ; une rave : " le phénomène potager " ; l'étude de la géographie : " le voyage sédentaire " ; une haie : " le suisse d'un jardin " ; une roche : " l'hôtesse des moineaux " ; un dé : " l'oracle roulant du destin " ; un prince flatté : " l'hôte de la flatterie " etc. Comment en vient-on à un pareil langage ? par l'horreur de dire des choses communes, dans l'impuissance d'en dire de rares : quand on en est là, on n'a qu'une chose à faire, c'est d'embellir les choses communes. Rien n'est plus propre à donner ce talent que la conversation dans un bureau d'esprit. Là chacun veut briller, chacun fait effort pour orner sa pensée : on s'apprend ainsi les uns aux autres à dire, non des choses rares, mais des choses qui ont l'air rare : il s'établit

comme un ton général d'affectation qui se prend aisément, une mode de bel-esprit à laquelle il est facile de se conformer.

Cette manie de transformer les choses communes en choses rares, a pour pendant un autre travers qui vient de la même source: il consiste à transformer les choses les plus simples en choses obscures. De même qu'on ne se résigne pas facilement à ne pas paraître original et neuf, on ne se résigne guère non plus à ne pas paraître penseur; on cherche donc à se donner l'air profond, sans l'être, et le moyen d'y parvenir, c'est de se rendre obscur. Rien n'est plus aisé que cette obscurité volontaire. Si l'on en cherche des exemples au commencement du dix huitième siècle, on en trouvera abondamment dans les représentants les plus célèbres de la littérature d'alors, dans Fontenelle, dans La Mothe, et particulièrement dans Marivaux. C'est Marivaux qui dit: « Une femme se fait quelquefois à elle-même des reproches honoraires, et sa faiblesse s'en augmente ». Un peu plus loin: « Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde, et qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte. » Ailleurs, le plaisir d'obliger est « un tour d'avarice qui se paie par ses mains », et l'ingratitude

"un salaire que l'on vole à ses bienfaiteurs"
Si l'on réfléchit une seconde, on trouvera que ces phrases n'expriment que des vérités très ordinaires: mais, pour les faire paraître profondes, l'auteur les dit obscurément. C'est par cet artifice, très raffiné en apparence, très grossier en réalité, qu'on échappait à la simplicité, dont on avait horreur comme de la trivialité. Trouvait-on des choses ingénieuses (et assurément Fontenelle, La Mothe et Marivaux n'étaient pas en peine d'en trouver), si elles n'étaient que simplement ingénieuses, ce n'était pas suffisant: il fallait les obscurcir, pour avoir l'air du génie au lieu de l'air du talent. C'était encore une habileté que tous ces beaux-esprits s'apprenaient les uns les autres à acquérir. Ce qui fait le grand succès des bureaux d'esprit, c'est qu'ils donnent l'air du génie aux hommes de talent, l'air du talent aux hommes ordinaires, et aux sots l'air de quelque chose.

Nous avons annoncé, comme différence entre le précieux de la première époque et celui de la seconde, quelque chose de plus dans celui-ci que dans l'autre. Ce qu'il y a de nouveau au commencement du dix-huitième siècle et qui manquait au dix-septième, c'est l'ascendant

toujours croissant et excessif de l'esprit scientifique. L'esprit scientifique, ou, comme disait Pascal, l'esprit de géométrie, est assurément tout aussi utile à l'homme, tout aussi capable de grandes choses que l'esprit littéraire; mais il n'est pas toujours compatible avec celui-ci, et le dix-huitième siècle en offre une preuve bien frappante. On peut dire que l'esprit de géométrie a été en grande partie à cette époque la cause d'une décadence immédiate dans la littérature française. Voici comment.

Le propre de l'esprit géométrique est de donner le goût de ce qui est évident mathématiquement; et ce goût de l'évidence mathématique, que nous avons vu Mairan porter dans les discussions de l'hôtel de Lambert, est le premier ennemi du goût des vérités relatives et par conséquent du beau littéraire, puisque les vérités relatives sont le domaine de la littérature.

Un autre caractère de l'esprit géométrique est le besoin de rechercher les premiers principes de toutes choses. "Fontenelle, nous a dit La Mothe, réduisait tout en principes, même le goût." Or cette recherche a eu pour effet de nous rendre indifférents aux choses elles-mêmes: d'abord, parce que l'effort que nous faisons pour trouver ces principes et ces causes, occupe tout notre esprit

et suffit souvent à l'épuiser; ensuite parceque la vanité que nous tirons de notre finesse à les découvrir nous rend incapables de tout autre sentiment; en sorte qu'il ne nous reste plus ni assez d'esprit pour comprendre les beautés des choses dont nous donnons les principes mathématiques, ni assez de cœur pour en être émus. C'est ce qui se passe au commencement du dix-huitième siècle, quand Terrasson parle de demander compte à Homère de ses créations, et de prouver mathématiquement pourquoi nous goûtons les tragédies. Chercher le premier principe des créations d'Homère, c'est se condamner à ne pas les comprendre; arrêter au passage chaque impression pour la discuter et l'analyser, c'est la détruire. L'esprit géométrique a produit, comme conséquence de tout cela, le dédain de la poésie. Le précieux de la première époque, malgré tous ses torts, avait encore le mérite d'estimer la poésie: il se trompait sur les bons vers, et ne savait pas les distinguer des mauvais, il applaudissait Chapelain: mais cela même est une preuve qu'il aimait les vers. Au dix-huitième siècle, on ne veut plus de poésie. La Mothe, poëte toute sa vie, écrit toute sa vie contre les vers, pour flatter l'esprit de son temps. Des esprits bien

supérieurs à La Mothe, des hommes de génie comme Montesquieu, débutent dans les lettres par des impertinences sur la poésie. Dans les Lettres Persanes, quand Rica, parcourant la bibliothèque d'un Couvent de Derviś, arrive aux poëtes, écoutons comment on lui en parle:

« Ce sont ici les poëtes, c'est à dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs parures et leurs ornements.... Voilà les poëmes épiques. Eh! qu'est-ce que les poëmes épiques? En vérité je n'en sais rien.. Voici les lyriques, qui font de leur art une harmonieuse extravagance. »

C'est ainsi que Montesquieu parlait de la poésie en 1721: souvenons-nous que ce grand homme commença par écrire des ouvrages scientifiques, et mettons ces impertinences sur le compte de l'esprit de géométrie. Certes, c'est un grand grief contre le précieux de la seconde époque que d'avoir amené un homme comme Montesquieu à prononcer des paroles si irrévérencieuses, et d'une irrévérence si coupable. C'est un grand grief que ce mépris de la poésie, c'est à dire de la plus belle faculté qui soit

dans l'homme. Qu'y a-t-il donc au-dessus de la poésie ? Et que disons-nous quand nous voulons caractériser dignement l'éloquence de Bossuet, si ce n'est qu'il est un grand poète ?

Le dernier trait de ressemblance qui reste à signaler entre le précieux de la seconde époque et celui de la première, c'est la vanité des auteurs et des gens d'esprit, la vanité qui fait qu'on s'admire soi-même et qu'on est jaloux de l'admiration du public, qu'on va au devant de cette admiration, qu'on se livre au public; et, à la suite de la vanité, la jalousie, sa fille naturelle, qui d'abord arme les petits contre les petits, et bientôt armera les grands contre les grands, et donnera le scandale d'hommes de génie se traitant comme Trissotin et Vadius. La vanité de Fontenelle se montre clairement dans ce mot rapporté par Grimm: un homme lui ayant dit un jour: « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit: n'importe, lui répondit Fontenelle, louez toujours." Pourquoi faut-il parler aussi de la vanité de Montesquieu ? Monsieur Suard, témoin du dernier siècle, qui a vécu long-temps dans le nôtre, a raconté qu'étant

allé voir Montesquieu dans sa jeunesse, il lui fit de sincères compliments sur sa gloire avec toute la vivacité d'un jeune esprit délicat et admirateur, et lui dit : "Il vous a fallu bien du travail pour arriver à une si grande œuvre que L'Esprit des lois ?" Montesquieu lui répondit alors : "Oui, les grandes œuvres demandent deux choses, le génie et la liberté. La deuxième chose a manqué à L'Esprit des lois, et c'est le sens de mon épigraphe : prolem sine matre creatam." C'est à dire à peu près ceci : "L'Esprit des lois n'a pas eu de mère, puisqu'il n'a pas eu la liberté : je vous laisse à penser s'il a eu un père." Qu'on se rappelle après cela les dernières paroles de Bossuet mourant, quand il entendit ceux qui l'entouraient parler de sa gloire, de cette grande lumière qui allait s'éteindre, et qu'il s'écria dans une sainte indignation : "Il s'agit bien de parler de lumières, quand on va passer de ce monde de ténèbres dans l'autre ! Cessez ces discours, et demandez pour moi pardon à Dieu de mes péchés." Toute la différence du dix-septième et du dix-huitième siècle est dans le contraste de cette vanité et de cette pieuse humilité.

Conclusion sur le précieux du commen-

cement du dix-huitième siècle. Un témoin très spirituel de la littérature de cette époque a écrit (Lettre sur la mort de Fontenelle, mars 1757) : " Si les opinions de Monsieur de Fontenelle et de Monsieur La Mothe eussent prévalu dans le public sur le cri plus fort de la nature et sur l'effet tranquille mais constant de ses beautés, c'en était fait de notre goût : nous aurions vu rentrer le siècle des Voiture et d'autres écrivains plus minces encore ..... Rien n'est plus déplaisant ni plus insupportable que les ouvrages dont les copistes de Monsieur de Fontenelle ont accablé le public. Le bien qu'il a fait par l'esprit philosophique qui règne dans ses ouvrages a eu son effet : le mal qu'il aurait pu faire par son style n'a eu aucune suite fâcheuse ; c'est une obligation éternelle que la nation aura à Monsieur de Voltaire." C'est qu'en effet il faudra toute la simplicité du génie de Voltaire pour faire reculer le bel-esprit du dix-huitième siècle. Cependant nous aurons à voir si l'affectation de sensibilité et l'exagération de l'esprit dans tout le dix huitième siècle n'est pas une autre forme de précieux quelque fois encouragée par

Voltaire.

Il serait injuste aussi de dire que ce fut Voltaire seul qui combattit et fit reculer le précieux, accrédité par ses prédécesseurs. Il y a eu une autre influence que la sienne : celle d'un livre à peu près ignoré aujourd'hui, très mal fait, et qui cependant a eu, comme pamphlet une grande valeur, Le dictionnaire néologique. L'auteur de ce livre fut un homme couvert de ridicule par Voltaire, non sans mérite cependant, instruit, spirituel, mais peut-être d'un caractère peu honorable, l'abbé Desfontaines. Il crut ne faire qu'une malice à Fontenelle, à La Mothe, à Marivaux, en prenant tous les mots nouveaux introduits par eux dans la littérature : il fit plus. Ses critiques sont la plupart du temps très justes, quoique un certain nombre de bons mots y soient injustement confondus avec les mauvais. Bien que mû par de mesquines inspirations, l'intérêt et la vanité, bien qu'il n'ait voulu que faire du tort à ceux qu'il critique, et non du bien à la langue, Desfontaines, par cela seul qu'il se posait comme adversaire déclaré en face des La Mothe et des Fontenelle, a eu les yeux plus ouverts et a mieux vu que des hommes de plus d'esprit que lui, entraînés

paole mauvais goût général, et qui ont admiré sincèrement les défauts des auteurs contemporains. Presque tous les arrêts portés dans le Dictionnaire néologique ont été maintenus par la postérité.

A. Hubert.

XVIIe Leçon.

Théoriciens du précieux.
Le père Bouhours.
L'abbé Trublet.

Théoriciens du précieux.
Le père Bouhours.
L'abbé Trublet.

Personne, à vrai dire, ne donna une théorie du précieux, ni au dix-septième ni au dix-huitième siècle ; et cela se conçoit aisément. Ce n'est en effet que la postérité qui voit clairement tout le ridicule de cette tendance à vouloir sentir et penser plus qu'en réalité on ne sent et on ne pense. Ceux qui ont ce défaut ne s'en doutent pas ; ils en sont les dupes. Bien des gens, et des gens qui certes n'étaient pas dépourvus de mérite, furent dupes du précieux aux deux époques. Nous nous proposons de chercher quel jugement ils en portaient. Nous ne parlons pas ici de l'excès du précieux, de cette montre intempérante d'esprit, de cette fastidieuse affectation de sensibilité qui n'eurent jamais pour partisan aucun homme raisonnable. Il y avait, on le croyait du moins, un milieu de bon goût, un intermédiaire qui ne présentait pas de péril : c'était là que voulaient s'en tenir les gens trop sensés pour se jeter dans une folle exagération, mais aussi trop peu prudents pour comprendre que, dans le précieux, ce qui semble le plus innocent est cependant

très dangereux. Nous nous arrêterons sur deux personnages qui sont, en quelque sorte, les types de ce parti moyen : le père Bouhours au dix-septième siècle, l'abbé Trublet au dix-huitième.

On ne les lit plus guère aujourd'hui, et de bon compte ils ne méritent pas beaucoup d'être lus. Mais ils ont joué, dans leur temps, un grand rôle ; ils ont exercé une véritable influence ; car, il faut l'avouer, ils ne manquaient point de talent. Leurs écrits, pour avoir maintenant bien perdu de leur ancienne réputation, n'en ont pas moins conservé une certaine force, et même au premier abord pourraient tromper les esprits faibles ou confiants. Les travers qu'ils représentaient ne sont pas encore effacés de nos jours, à 100 ans et plus de distance. Voilà pourquoi nous les attaquerons.

Le père Bouhours a exprimé ses idées sur le précieux de la première époque dans un livre intitulé : De la manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit. Sa théorie (nous emploierons ce mot pour la commodité du langage) peut se résumer en une ligne : "Il faut que le vrai soit orné et embelli". Bouhours n'a jamais considéré le vrai en face ; il ne l'a jamais compris et senti dans toute

sa simplicité, j'oserai dire dans sa nudité. Il en prévenu pour les ornements et les embellissements ; de sorte que sa théorie, qui a pour objet de faire valoir à la fois le vrai et l'ornement du vrai, atteste la disposition d'esprit d'un homme qui accepte le vrai, mais préfère l'ornement. Il a beau parler de Bossuet, de Racine, de Boileau, de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, et leur donner des éloges ; au fond, il est gagné au précieux ; seulement, il a du tact, de l'habileté et ne veut pas risquer de se mettre mal avec les bons esprits.

Citons quelques-unes de ses maximes. Son ouvrage a la forme d'un dialogue : " Pour penser bien, " demande un des interlocuteurs (le partisan du précieux outré) " suffit-il que les pensées n'aient rien de faux ? " – " Non, " répond Eudoxe (c'est Bouhours) " outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe, qui le surprenne. – Si l'invention des pensées n'est pas tout-à-fait neuve, il faut que la manière dont on les tourne le soit au moins ; si elles n'ont pas la grâce de la nouveauté, même dans le tour, il faut qu'elles aient je ne sais quoi en elles-mêmes qui donne de l'admiration et du plaisir. – La vérité est à la

pensée ce que les fondements sont aux édifices ; elle la soutient et la rend solide. Mais un bâtiment qui ne serait que solide n'aurait pas de quoi plaire à ceux qui se connaissent en architecture."

Il semble que cette théorie soit bien modeste, et les maximes dans lesquelles elle se produit, bien innocentes. Mais il n'en est point ainsi. Pourquoi? parce que si la vérité est indépendante de ce qui peut plaire dans la pensée, si ce n'est pas elle, elle seule qui nous charme, nous ne saurons plus comment prendre les livres ; nous devrons nous demander sans cesse où est le vrai, et où est l'ornement ; nous serons toujours sur nos gardes ; nous n'oserons plus rien croire, rien affirmer. Eh! qu'on lise une page de Bossuet. Dans les vérités qu'elle renferme, peut-on trouver d'abord les fondements, puis en distinguer les embellissements? Quand Bossuet pense, il ne pense pas comme tout le monde, parce qu'il est un homme de génie ; mais il pense pour tout le monde, et cela, par la même raison : sa pensée est simple, grande, forte ; si elle nous frappe, c'est que le vrai sans ornement a la vertu de nous frapper, et nous nous y laissons aller de bonne foi.

Quoi donc! la vérité n'a-t-elle pas son ornement? Si ; mais non pas l'ornement qu'en-

tend le père Bouhours. Bouhours a la vérité; cela ne lui suffit pas; il veut la rendre nouvelle par la parure qu'il lui donne; il s'efforce de la revêtir d'un je ne sais quoi qui excite l'admiration et le plaisir, c'est là son plus grand travail. Ce que nous appelons ornement ne doit pas embellir le vrai, mais seulement le mieux marquer, l'accuser davantage. De même dans un tableau, que demandons-nous au peintre? qu'il prête à ses personnages des ajustements singuliers, pour saisir plus vivement nos yeux et notre esprit? loin de là: nous voulons que les ajustements soient simples, et n'aient d'autre emploi que de mieux dessiner les contours. Ce ne sont pas les personnages qui doivent être faits pour les ajustements, mais les ajustements pour les personnages.

Bouhours revient sans cesse à cette maxime, qu'il faut habiller la vérité de manière à la rendre nouvelle. Il présente son idée sous bien des formes; il varie les figures, et s'évertue à être ingénieux. Nous l'avons vu plus haut emprunter une comparaison à l'architecture; il en va chercher une autre dans la joaillerie: pour lui, la pensée

est un diamant, non brut, mais taillé. Peu importe la diversité des tournures : cette théorie du vrai orné n'est pas autre chose que l'apologie du bel esprit.

Pourtant, en plusieurs endroits de son livre, Bouhours parle de lui même comme d'un partisan vieilli du précieux. A l'entendre, s'il a pu s'y laisser prendre autrefois, il est maintenant bien revenu de son erreur; il confesse un péché de jeunesse, dans lequel il ne retombe plus; disons, dans lequel il croit ne plus retomber. Nous ne révoquons pas en doute la sincérité du père Bouhours : mais telle est l'impression du précieux, qu'elle subsiste toujours, lors même qu'on pense qu'elle est le mieux effacée. Qu'on se rappelle Ménage sortant de la première représentation des <u>Précieuses ridicules</u> :

" Monsieur, disait-il à Chapelain,
" nous approuvions, vous et moi,
" toutes les sottises qui viennent d'être
" critiquées si finement et avec tant de
" bon sens ...... Il nous faudra
" brûler ce que nous avons adoré, et
" adorer ce que nous avons brûlé."

Eh bien! Ménage, dès ce moment, cessa-t-il de sacrifier au faux goût, à ce qu'il nomme lui-même le "galimatias" et le "style forcé?" De même Bouhours ne put jamais se débarrasser de son ancien penchant pour le précieux. Voici une preuve curieuse de ce que nous venons d'avancer.

Il parle quelque part d'un sonnet fameux sur le Miroir, qu'il a beaucoup admiré jadis, et qu'il dit ne plus tant goûter. Ce sonnet était une imitation de l'italien:

" Je sais une chose à moi,
" disait l'original, qui n'est point
" vivante, et qui paraît vivre. Se
" met-on devant elle pour écrire, il
" semble qu'elle écrive; si tu chantes,
" il semble qu'elle chante aussi: re-
" garde-la en face, elle te dira tous tes
" défauts; tourne-lui dédaigneusement
" le dos, elle disparaît, pour repa-
" raître si tu le retournes."

Il y a là déjà de l'affectation et de la recherche; mais la pièce italienne semblera simple, à côté de l'imi-

lation française citée par Bouhours :

« Miroir, peintre et portrait, qui donne
- et qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon
- image,
Qui peux tout exprimer, excepté le lan-
-gage,
Et pour être animé, n'as besoin que de
- voix ;
Tu peux seul me montrer, quand chez toi
-je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon
- visage ;
Tu suis d'un pas égal mon humeur et mon
- âge,
Et dans leurs changements jamais ne te
- déçois.
Les mains d'un artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs
- années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un
- instant ;
Mais toi, peintre brillant, d'un art inimi-
- table,
Tu fais sans nul effort un ouvrage in-
- constant

Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable."

Sans doute Bouhours n'approuve pas hautement ce sonnet. Mais le condamne-t-il avec franchise? Dit-il sans détour et pour le trancher net: "Voilà qui est mauvais?" non: il fait quelques critiques, et quelles critiques! Il blâme par exemple la licence qu'a prise le poète de supprimer l's dans la seconde personne de l'indicatif des verbes "donner" et "porter." On voit qu'il ne censure que pour avoir le droit de louer tout à l'heure; et en effet, écoutez quelle restriction il apporte à ses critiques: "Ce n'est pas, dit-il, que ce sonnet n'ait de grandes beautés; des traits agréables et naturels." Et quels sont ces traits agréables et naturels qui font regretter à Bouhours sa sévérité? C'est:

"Et pour être animé n'as besoin que de voir"

ou bien:

"Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable."

On s'étonne qu'en 1687 un homme dont les cheveux commençaient à blanchir, un homme qui avait vu éclore les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, pût admirer encore, bien qu'il s'en défendît, ces pensées énigmatiques, si toutefois il y a des pensées dans le sonnet du Miroir. On a peine à s'expliquer que Bouhours, qui,

après tout, n'était pas un sot, n'ait pas rougi de nommer le Comte d'Etelan, lorsqu'il venait de rappeler des écrivains tels que Bossuet, Corneille, Racine. C'est que ce malade, qui se croit si bien guéri, est tout au plus convalescent. Du jour où l'on cesse de dire : "j'aime ceci parceque c'est vrai ; je hais cela parce que c'est faux", et où l'on ne s'adresse qu'à ce qui peut, à la rigueur, se détacher de la pensée, on demeure fidèle à ce goût de l'ornement ; on admire les festons, les astragales ; on ne regarde plus le bâtiment même. Celui qui, au contraire, connaît et aime la simple vérité, fait peu de cas de ces embellissements ; il ne discerne point ce qui est de la vérité et ce qui appartient au talent de l'écrivain ; ou bien il sait gré à celui-ci d'avoir eu le courage de dissimuler son talent pour ne donner au lecteur que le sévère plaisir de la pure vérité.

La Fontaine, on le sait, fut d'abord attiré par Voiture ; il rappelle lui-même, dans des vers pleins de charmes, ce court égarement :

" Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans les vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi ;

Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi ;
Son trop d'esprit s'épand en de trop belles choses,
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses."

La Fontaine sut se guérir de l'admiration de Voiture, ce type du bel-esprit, parce qu'il était un homme de génie, de même que Racine ne fut pas long-temps à revenir de son estime pour les vers de Chapelain. Mais Bouhours ne put se débarrasser de son goût pour le précieux, parce qu'il n'était pas un homme de génie comme Racine et Lafontaine.

Au milieu du dix-huitième siècle, l'abbé Trublet reproduisit presque trait pour trait la théorie du père Bouhours, dans un ouvrage intitulé : "Essais sur divers sujets de littérature et de morale", dont la cinquième édition parut en 1750.

Dire que Trublet répétait les doctrines de Bouhours, c'est dire que son livre n'était pas d'un excellent goût. Comment donc expliquer la vogue qu'il obtint ? C'est que d'abord il y règne une certaine modération dont on peut être dupe, et qu'ensuite, les écrits médiocres réussissent plus vite auprès de la foule, que les ouvrages de génie. Ceux-ci, pour jouir de toute la faveur dont ils sont dignes, pour être appréciés comme il convient, ont besoin de lecteurs choisis, de juges d'élite :

Britannicus et Athalie, les plus belles pièces de Racine, restèrent pendant quelque temps dans une sorte d'abandon et d'oubli. Mais les livres comme ceux de Trublet et de Bouhours, qui sont à la portée de tout le monde, obtiennent sur le champ le succès et la renommée. Il est vrai que tôt ou tard justice leur sera faite, ainsi qu'ils le méritent.

Trublet fit, un moment, obstacle à la réputation ou, ce qui vaut mieux, au bon goût de Voltaire, dont nous connaissons tous les vers :

"L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait, sans jamais se lasser ;
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes."

Trublet ne se relèvera point de cette épigramme.

Mais quand il publia son ouvrage, non seulement il trouva des partisans parmi les esprits vulgaires ; les hommes supérieurs eux-mêmes

furent bien près d'être ses dupes, tant il savait donner à ses idées un air spécieux ! Voici comment il parlait : « Le vrai n'est que le bon. Pour en faire le beau, il faut 1° qu'il soit nouveau ; 2° qu'il soit exprimé avec élégance, vivacité, délicatesse. Le beau parfait, c'est un ouvrage dont les pensées sont vraies et nouvelles, les expressions justes, et en même temps délicates et sublimes. » Puis empruntant une comparaison à l'art culinaire : « Un bon ouvrage est une bonne viande cuite à propos. » C'est là en effet ce qui nourrit quiconque mange pour vivre. Trublet ne s'en contente pas ; il lui faut quelque chose de plus relevé : « Un bel ouvrage » dit-il, « est une bonne viande mise en ragoût par un habile cuisinier. » De là une distinction entre les bons et les beaux écrivains. Quintilien, Charron, Fleury sont bons ; Cicéron, Bossuet sont beaux.

Si l'on n'y réfléchit, cette doctrine paraît acceptable ; mais il serait dangereux de l'admettre. Non, Quintilien n'est pas seulement bon, parce que Bossuet est beau ; Quintilien a sa grandeur, sa beauté dans l'ordre d'idées qu'il exprime. Quand nous considérons un tableau flamand, disons-nous : « C'est un bon

tableau ?" Ne l'admirons-nous pas ? Ne le trouvons-nous pas parfait dans ses proportions, dans ses détails, dans son expression ? Pour être familière, la peinture n'en est pas moins vive et large. Quand nous contemplons ensuite une œuvre de Raphaël, nous avons un autre genre de beauté, plus calme, plus serein, plus divin : nous reconnaissons une école différente ; mais si nous sommes autrement émus qu'en face du tableau flamand, nous ne refusons pas à celui-ci notre admiration ; il ne cesse point à nos yeux d'être beau. Ainsi Quintilien et Bossuet : tous deux sont beaux, quoiqu'à divers titres. Eh quoi ! Vous qui ne regardez Quintilien que comme un bon auteur, voudriez-vous qu'il devînt beau par un procédé analogue à l'empâtement ? Défiez-vous ; votre maxime est pernicieuse. Ceux qui n'ont pas le don de trouver en eux des vérités supérieures, trouvent du moins des choses sensées ; si vous doutez que ce qui est sensé soit bon et beau, si vous êtes partisan du vrai orné, si vous engagez l'écrivain de second ordre à relever ses pensées sages et modestes par un ton qui leur donne de l'éclat et de la nouveauté, vous l'invitez, vous le poussez au précieux. Ceux qui croient, au contraire, que le vrai est tout, que c'est le beau

et non une partie du beau, écriront des choses bonnes et belles, au lieu d'écrire des choses ornées et de mauvais goût. Trublet vous dira : qu'une pensée n'est pas seulement belle parcequ'elle est vraie, mais qu'elle n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie", avec cette restriction encore, "qu'une pensée fausse peut être ingénieuse et par cet endroit mériter quelque estime." Ainsi, soyez ingénieux, cela vous excusera de ne pas être vrais et justes. Il dit ailleurs : "Cette pensée fausse n'a pu venir qu'à un homme d'esprit." De quel esprit parle Trublet, si non du bel-esprit?

Il était plus à l'aise que Bouhours pour en faire l'éloge. Fontenelle, représentant et patron du second précieux, vivait encore en 1750, et Trublet, à l'abri derrière un pareil personnage, pouvait sans crainte soutenir ses doctrines et attaquer celles des autres, celles des hommes de sens et de goût. A qui s'en prend-il ? à Boileau, au sujet d'un de ses meilleurs écrits, de sa _Préface générale_. "Si on me demande, dit Boileau, ce que c'est que cet agrément et ce sel (propres à piquer le goût général des hommes), je répondrai que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis néanmoins, il

consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que "des pensées vraies et des expressions justes". Des pensées vraies et des expressions justes, cela ne peut accommoder Trublet; il faut de l'ornement pour que le bon devienne beau. "Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire? continue Boileau: ce n'est point, comme se le persuadent les ignorants, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir; c'est, au contraire, une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer". Trublet n'est pas de cet avis; pour lui "une pensée qu'on ne trouve nulle part est une pensée neuve"; il veut bien ajouter: "à la vérité, pourvu qu'elle soit vraie." Boileau, voulant montrer "qu'un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensait, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle" rappelle la parole si connue de Louis XII: "Un roi de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orléans." et s'exprime ainsi: "D'où vient que ce mot me frappe d'abord? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, et qu'il dit, mieux que tous les plus beaux discours de morale "Qu'un grand prince, lorsqu'il

est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvements particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son Etat." Croyez-vous que Trublet accepte cette explication? Elle est trop naturelle pour lui. Il cite celle d'un Membre de l'Académie des Sciences, et c'est évidemment la sienne. Ce savant, dans un livre intitulé: "Les agréments du langage réduits à leurs principes", donne cette solution (car c'en est une en vérité): "La duplicité de personne que la réponse de Louis XII suppose dans une seule, cause à l'esprit une sorte de surprise qui le rend plus attentif à la vérité qu'on lui présente." Le même auteur des Agréments du langage réduits à leurs principes trouve qu'il y a quelque chose "d'ingénieux" dans la réflexion suivante de Boileau: "Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau, ni vrai, ou qu'il est mal énoncé". Quelle manie de chercher l'ingénieux dans ce qui est le plus simple? N'est ce pas là la marque d'un esprit faux?

Et cependant Trublet se considérait comme

un partisan très modéré du précieux de son époque. Il louait les écrits si naturels de Voltaire, en même temps que les ouvrages affectés de La Mothe. Avait-il donc pour Voltaire autant d'estime que pour La Mothe? Était-il, au fond de l'âme, aussi bien guéri du précieux qu'il le prétend? Comme Bouhours, Trublet était incurable: mais comme Bouhours, Trublet savait se conduire. Bouhours faisait l'éloge de Bossuet, de Corneille, de Racine, de Boileau, parce qu'il eût été insensé, en 1687, de s'attaquer à ces hommes de génie, et de rompre en visière à l'opinion publique. Trublet ménageait Voltaire, parce qu'il voulait être de l'Académie, et que, sans le suffrage de Voltaire, tout puissant alors (1750), les portes lui en eussent été à jamais fermées. A vrai dire, Trublet demeurait fidèle au précieux de son temps, un peu différent, comme nous l'avons fait voir, du précieux de l'autre siècle. On trouve dans le dernier volume de son ouvrage des passages caractéristiques, celui-ci par exemple: « Il y a des gens qui, au moyen d'une grande vivacité, paraissent avoir beaucoup plus d'esprit qu'ils n'en ont en effet; ils ont des esprits, plutôt que de l'esprit; ils sont spiritueux, si cela peut se dire, plutôt que spirituels. » C'est

sans doute après avoir lu quelques pages de ce style, que Grimm disait : « Grâce à Mr. de Voltaire, il n'y a plus guère aujourd'hui que Mr. l'abbé Trublet. » — Il dit de lui ailleurs : « l'insipide auteur du Fontelliana ou quelques autres écrivains de cette force qui passent leur vie à contourner des phrases et à entortiller laborieusement une diction puérile, ou qui emploient leur temps, comme disait Mr. de Voltaire de Mr. de Marivaux, à peser des riens dans des balances de toile d'araignée. »

Ainsi les deux époques du précieux se ressemblent ; les deux hommes que nous avons choisis pour types des dupes du précieux se ressemblent aussi. Ils font des concessions au bon goût ; mais c'est par calcul. Ils se prétendent guéris, et ils sont incurables. Ils restent si fidèles au bel-esprit, qu'alors même qu'ils paraissent le vouloir blâmer et s'en défendent le plus, ils en donnent de nouveaux exemples.

Soyons donc toujours en garde contre les maximes de ces soi-disant convertis, en matière littéraire. Ne nous laissons jamais toucher que par les pensées vraies et par les expressions justes. Ne raffinons point ; ne nous travaillons pas à dénaturer la vérité, en voulant l'em-

belles; soyons ouverts, pleins de candeur; aimons et retrouvons la candeur de ces hommes du dix-septième siècle, si grands et si simples, qui connaissaient le vrai, mais non pas le vrai orné. Il n'y a que les gens relativement médiocres, ou si l'on veut, les hommes de talent qui songent à donner des théories du vrai orné, du bon rendu beau, du pittoresque, de la forme séparée du fonds: les hommes de génie ont bien autre chose à faire; ils écrivent des livres durables, immortels, tandis que les ouvrages des premiers, un instant recherchés parce qu'ils sont accessibles à tous, ne tardent pas à tomber dans l'oubli. Seuls les hommes de génie trouvent du premier coup le beau; eux aussi surtout ils le discernent et l'admirent chez les autres. Fénélon, à force d'aimer la belle simplicité, allait jusqu'à se montrer injuste pour Cicéron; la toge romaine lui semblait moins naturelle et moins noble que la tunique grecque; il ne voulait pas tant d'éclat dans le vêtement d'un honnête homme. Pour nous, qui n'avons pas le droit d'être sévères comme Fénélon, et qui ne trouvons pas le beau en nous-mêmes, attachons-nous du moins à le discerner et à l'admirer dans les œuvres des grands hommes, et rappelons-nous toujours que:

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire »

Jarry.

XVIIIe Leçon.

Principales définitions du goût au XVIIIe siècle.

Principales définitions du goût au XVIIIe siècle.

Un des traits qui distinguent la seconde époque du précieux de la première, c'est l'influence de l'esprit philosophique. L'esprit philosophique au commencement du dix huitième siècle intervient dans la littérature avec la prétention de tout expliquer, de donner les raisons et les principes de toutes choses. Un livre publié vers ce temps porte ce titre singulier: Des agréments du langage réduits en principes. Mieux que tout ce que nous pourrions dire, un pareil titre caractérise la maladie de l'époque qui nous occupe. La Mothe, écrivant à la duchesse du Maine sur les conversations du salon de Madame de Lambert, n'avait-il pas dit de Fontenelle: "qu'il réduisait tout en principes, même le goût?" C'est à dire que Fontenelle n'admettait comme légitime aucun plaisir d'esprit, aucun sentiment littéraire, dont on ne pût donner une raison certaine. Cette prétention de l'esprit philosophique, nous la retrouvons dans tout le dix huitième siècle; elle sera la source de bien des fautes; elle conduira les esprits à vouloir faire de la littérature une science

positive, et, comme la chose n'est pas possible, à substituer une science chimérique au sentiment uni à la raison. De là tant d'efforts pour définir le goût, pour se rendre compte par l'intelligence de choses qu'il faut se contenter de sentir. Des hommes d'un talent distingué, des hommes de génie même sont tombés dans ce travers; car parmi ceux qui ont essayé de définir le goût figurent les noms de Montesquieu, de Voltaire, de d'Alembert, de Duclos et de Marmontel. Examinons rapidement les définitions qu'ils ont données du goût.

« Le goût, dit Montesquieu, n'est que l'avantage de découvrir avec finesse et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes. » Mais qu'est-ce que le plaisir dont parle Montesquieu? Lui-même compte trois sortes de plaisirs: ceux que l'âme tire de son propre fond; ceux qui résultent de son union avec le corps; ceux qui sont fondés sur les préjugés et sur l'habitude; mais cette classification, il faut l'avouer, ne jette aucune lumière sur la définition même du goût. Cette dernière pèche surtout en ce que Montesquieu ne distingue nullement les plaisirs bons des plaisirs mauvais; il ne nous dit pas si tous les plaisirs d'esprit sont légitimes. Enfin ce mot « plaisir » n'a-t-il pas de quoi nous inquiéter pour une définition

du goût où il figure, quand nous voyons Montesquieu mettre sur une même ligne les plaisirs de l'esprit et ce mauvais sentiment qui nous fait rire quand un homme et surtout une femme tombe sous nos yeux ?

Avec Voltaire on est sûr de trouver au moins une définition claire et facile à entendre :

« Le goût est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; il est comme lui sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement ; il est souvent comme lui incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire et ayant comme lui besoin d'habitude pour se former ...... Il ne suffit pas pour le goût de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage, il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement, et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel ; car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs ; l'homme de goût, le connaisseur verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles ; il verra un défaut à côté d'un agrément (1) ».

(1). Voltaire (Diction. philos.)

Ici rien d'obscur ; Voltaire s'exprime avec la plus grande netteté ; mais le goût, tel qu'il l'entend, n'est pas le grand goût du dix-septième siècle. Comment d'ailleurs distinguerons-nous le bien du mal ? Où est le beau, où est le laid ? Voltaire nous laisse là-dessus dans une entière incertitude. Le goût, dit-il, est incertain quelquefois : rien de plus vrai, si nous adoptons la définition de Voltaire, et la façon même dont il applique cette faculté du goût pourrait nous montrer plus d'une fois combien sa théorie était peu capable de le sauver de l'erreur, alors que son instinct d'homme de génie lui faisait défaut. En 1755, Voltaire, dans l'Essai sur les mœurs des nations, oppose le Roland furieux à l'Odyssée, et met l'Arioste fort au-dessus d'Homère. "Tous deux ont, dit-il, la même intempérance d'imagination, mais l'Arioste rachète ses défauts par des beautés admirables. Quant à l'Iliade comparée à la Jérusalem délivrée, si l'on pouvait oublier le nom des auteurs, il n'y a personne qui ne donnerait la préférence à la Jérusalem." Des jugements si erronés et si injustes ont excité la surprise de Grimm, si favorable cependant à Voltaire. "Comment est-il possible, s'écrie-t-il avec un étonnement mêlé de blâme et qui lui fait honneur, comment

est-il possible que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère ? ..... Si cet arrêt eût été prononcé par Monsieur de Fontenelle, on n'en parlerait point, mais que ce soit Monsieur de Voltaire ! ....." Le même discernement qui sert si mal Voltaire jugeant l'Iliade et l'Odyssée, l'a également conduit à trouver mesquins les ajustements dans les tableaux de Raphaël : tant il est vrai qu'à force de définir le goût, au lieu de se contenter d'admirer les belles choses, on ne connaît bientôt plus que le plaisir de critiquer ; et par là même on tombe dans une critique étroite et sans élévation !

D'Alembert, que le parti philosophique regardait comme son docteur, avait composé un Traité spécial (1) où il établit que l'esprit philosophique n'est pas incompatible avec le goût. La préoccupation des savants qui se piquaient de réglementer le monde des lettres, c'était de découvrir au génie des routes inconnues ; telle est aussi la prétention de d'Alembert. En effet ce qui fait la force de la science, c'est la découverte de voies nouvelles ; mais c'est une grave erreur de s'imaginer qu'en fait de génie littéraire il existe des routes inconnues ; en littérature, il n'y a que le vrai qui est de tous les temps ; il n'y a que le grand chemin qui commence en Grèce et aboutit à la

(1) (Réflexions sur le Goût).

France du dix septième siècle. Chercher des routes inconnues, c'est tomber dans le paradoxe, c'est arriver à dire : "Le beau, c'est le laid."

Quant à d'Alembert, le goût pour lui "c'est le talent de discerner dans les ouvrages de l'art, ce qui doit plaire aux âmes sensibles, et ce qui doit les blesser." Et ailleurs : "Le goût n'étend pas son ressort sur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art est susceptible ; il en est de frappantes et de sublimes qui saisissent également tous les esprits, que la nature produit sans efforts dans tous les siècles et chez tous les peuples, et dont par conséquent tous les siècles et tous les peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les âmes sensibles et qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espèce ne sont que du second ordre ; car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin ; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites et de délicatesse pour être senties ; aussi sont-elles fréquentes parmi les nations chez lesquelles les agréments de la société ont perfectionné l'art de vivre et de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre est proprement l'objet du goût."

Nous n'aurions presque qu'à citer ces lignes

sans commentaire pour montrer combien d'Alembert est loin de connaître le grand, le vrai goût. Quoi ! refuser au goût le jugement des beautés grandes et sublimes, sur lesquelles tout le monde est d'accord ! Mais qu'est-ce qui forme le goût sinon l'étude de ces beautés également senties par tous les temps et chez tous les peuples ? D'Alembert semble avoir chassé le goût de son domaine propre : il le réduit à n'être plus qu'une sorte de raffinement sur des beautés plus ou moins suspectes, qui dépendent de la mode et qui passent avec elle.

(1) (Considérations sur le Goût)

La définition de Duclos (1) au premier abord semble plus satisfaisante : " Le goût est le sentiment du beau." En effet nous avons tous sur le beau des idées générales qui font que nous attachons aussitôt à ce mot quelque chose de défini. Mais qu'est-ce que le beau, suivant Duclos ? " Ce n'est que la forme, l'extérieur des choses ; le goût ne s'exerce que sur des surfaces." Voilà donc le goût réduit à n'être plus que le sentiment des surfaces, et pour que l'on ne s'y trompe pas, Duclos ajoute : " La bonté ni la vérité ne sont de son ressort". Quelles étranges définitions ! Et tout cela, pour n'avoir pas voulu se con-

tenter de sentir et d'admirer !

Marmontel sera-t-il plus heureux que ses contemporains, lorsqu'à son tour il essaie de définir le goût ? « Le goût, dit-il,[1] est le sentiment vif et prompt des finesses de l'art, de ses délicatesses, de ses beautés les plus exquises, et même de ses défauts les plus imperceptibles et les plus séduisants. » On le voit, Marmontel reproduit en d'autres termes la définition de Voltaire ; nous nous bornerons donc à lui répondre également qu'on n'est point d'accord sur ce qui est beauté et sur ce qui est défaut : il laisse la question indécise, et ne nous donne aucun moyen sûr pour juger un ouvrage. D'ailleurs voyons par des exemples comment « ce discernement vif et prompt des finesses de l'art a servi Marmontel lui-même. Il écrit d'Helvétius : « Le siècle de Louis XIV a-t-il entendu parler de l'homme et de ses facultés intellectuelles avec une sagacité aussi pénétrante ? » Ne dirait-on pas que l'homme qui a écrit ces mots ignore que la France au dix-septième siècle avait tour à tour entendu Descartes, Pascal et Bossuet ? Parlant de l'Essai sur les Eloges, de Thomas, Marmontel s'écrie : « Quel monument de goût ! » Certes notre

[1] (Essai sur le Goût).

intention n'est pas de rabaisser Thomas, mais son livre est tout, excepté un monument de goût. C'est encore Marmontel qui dit de la Henriade : " Du côté du goût, y a-t-il rien de plus achevé que la Henriade ? Si elle n'a pas les beautés de l'Enéide, de l'Iliade et de la Jérusalem délivrée, elle n'en a pas non plus les défauts." Ainsi donc c'est un chef-d'œuvre de goût, qu'un livre dans lequel on loue non point des beautés, mais l'absence de défauts ! Nous n'oserions affirmer que Voltaire ait été satisfait de cette manière de louer son poème épique.

Telles sont les principales définitions du goût qu'on a données au dix huitième siècle. Nous n'avons pas voulu les réfuter, nous bornant à indiquer ce qu'il y avait de plus choquant dans chacune. Voyons maintenant ce que ces doctrines ont de commun, et en quoi elles se distinguent de ce que nous appellerons pour la commodité du langage, quoique bien improprement, la théorie du dix septième siècle.

Un premier trait commun aux cinq définitions que nous venons d'exposer, c'est qu'il n'y est point question du vrai. Sans doute on

ne peut pas dire que des hommes tels que Voltaire et Montesquieu n'aient pas songé au vrai ; cependant n'est-il pas étrange qu'ils le sous-entendent ainsi dans une définition du goût ! Nous ne sommes peut-être pas trop téméraires en disant qu'il les touchait peu. Le vrai de la passion du moment, qui par bonheur s'est trouvé quelquefois au dix-huitième siècle le vrai éternel, voilà ce qui les préoccupe surtout : ils rencontrent par moments, souvent même, le vrai ; mais c'est comme à leur insu, et sans qu'ils aient pensé à le chercher. « Dans toute pensée que je vois, a dit l'abbé Velly, je ne suis point touché de ce qui est vrai, mais de ce qui est neuf. » Ce mot caractérise le dix-huitième siècle en littérature aussi bien qu'en politique. Les écrivains n'y parlent pas du vrai, parce qu'ils le subordonnent à ce qui plaît, et ce qui plaît, c'est l'esprit, le nouveau.

Mais en revanche il est beaucoup question de plaisir au dix huitième siècle, et c'est là le second trait commun à nos cinq définitions. Nous avons vu surtout par celle de Voltaire, que le goût n'était plus autre chose que le sens du plaisir ; c'est, si on peut ainsi dire, une capacité de gourmet. Le même Voltaire écrivait :

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux! » mot spirituel et qui serait vrai, si nous avions toujours un cœur droit, un esprit juste. Mais n'y a-t-il pas des gens qui, faute d'un jugement assez sain, faute d'application et d'attention, sont incapables de goûter Descartes, Pascal et Bossuet? Nous ne nous ennuyons souvent que parce qu'il nous manque la force nécessaire pour étudier et admirer les beautés de certains écrivains.

Que nous ont donc montré toutes ces théories? le voici: c'est que le goût, au dix huitième siècle, est une espèce de sens particulier à un degré de civilisation, à une certaine époque; il se confond beaucoup avec le bel-esprit, et pourrait s'appeler un sujet de conversation. Dès lors est-il étonnant que d'Alembert exclue de ce goût le sentiment, et déclare que la discussion y convient mieux, même chez ceux qui ont le sentiment littéraire très vif. Le goût n'étant plus qu'une chose purement d'esprit, qui se nourrit par la discussion, doit nécessairement conduire à la vanité; c'est ce que d'Alembert avoue naïvement: « Nos lumières sont presque toujours aux dépens de nos plaisirs; mais si elles peuvent les diminuer, en revanche elles

flattent notre vanité, chacun s'applaudissant d'être devenu si difficile et s'en faisant un mérite."

Marmontel aussi reconnaît l'existence de cette vanité: "ne d'essayez pas de faire entendre à la jeunesse que ce qui lui plaît peut n'être pas digne de lui plaire." et ce qu'il ajoute est comme un tableau des mœurs littéraires du dix huitième siècle: "les lumières et les talents qui le soir trouveront leur place, pour l'emploi du matin." On discutait sur le goût, au lieu de se contenter de sentir les belles choses, et de plus, comme il arrive dans toute discussion, un mot tranchant ou un mot piquant l'emportait souvent sur les meilleures raisons.

Revenons donc au dix septième siècle. Là nous ne trouvons pas de doctrines sur le goût; on avait des instincts, des sentiments qui se servaient des termes les plus généraux; on ne définissait pas, car les définitions engendrent des définitions, et aucune n'est définitive. Revenons aussi au vrai; mais qu'est-ce que le vrai? Le dix-septième siècle ne discutait pas sur le vrai, parce qu'il le possédait: c'était pour lui la peinture de l'homme, c'était le sentiment moderne formé par les deux antiquités. Du moment qu'on abandonna l'étude de l'antiquité, le vrai lui-même fut négligé. Au dix-septième siècle aussi, il a été question du plaisir, des plaisirs de l'esprit. Mais

quand Racine parle de plaire, c'est après avoir indiqué ce que c'est que la vérité du poème dramatique: la ressemblance des actions tragiques avec la vie; quand il dit que la tragédie doit plaire, il entend qu'elle doit exprimer des mœurs, des caractères vrais. C'est ainsi qu'il faut également entendre les vers de Boileau sur Homère:

« On dirait que pour plaire instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.. »

Au dix septième siècle, plaire c'est instruire les esprits, les élever, leur donner une certaine idée de leur excellence; et quand tout cela est fait, il résulte une impression douce et charmante, qu'on appelle plaisir. En un mot, tandis qu'au dix huitième siècle le plaisir est le but suprême des ouvrages de l'art, au dix-septième c'est le profit, c'est-à-dire le profit si agréable, lorsque notre esprit s'étend à la fois et s'élève.

Les conséquences de ces deux manières d'entendre les choses sont faciles à saisir. Là où le goût n'est qu'un sens fin, aiguisé par la discussion, le discernement de ce qui nous plaît individuellement, il n'oblige à rien; c'est un principe stérile, qui nous dispense de toute application. Au contraire, quand le goût est comme au dix-septième siècle le sens du vrai, il nous oblige à

un travail continuel pour entretenir ce sens du vrai, soit par le commerce des grands modèles, soit par l'étude de nous-mêmes dans le dessein de devenir meilleurs. Au dix-septième siècle, le goût fait partie de l'honnête : on n'a point de goût si on n'a le cœur droit ; on peut dire que les lettres passaient alors de la tête au cœur. Au dix huitième siècle, le plaisir prend la place du vrai ; le goût n'est plus que le talent de raffiner sur les choses de l'esprit : les lettres passent du cœur à la tête.

Klipffel.

XIX Leçon

Influence [illegible] sur [illegible]

XIXe Leçon

Influence du *précieux* sur Massillon.

Influence du *précieux* sur Massillon.

Jusqu'ici nous avons étudié cette maladie de l'esprit français, au commencement du dix-huitième siècle, que nous avons appelée le précieux de la seconde époque, ou pour abréger le second précieux, chez des écrivains auxquels elle était comme naturelle, et qui portaient en quelque sorte dans leur propre tempérament le germe du mal. Fontenelle, La Motte Houdard, Marivaux, n'avaient pas besoin pour rencontrer le précieux d'être entraînés par leur siècle: ils n'avaient qu'à suivre leur propre inclination: ils l'eussent inventé, s'il n'eût point existé avant eux. Peut-être sera-t-il plus intéressant et plus instructif encore de saisir la trace du même défaut chez des écrivains que la droiture naturelle de leur cœur et de leur esprit semblait devoir en préserver, et de constater les ravages de la maladie sur des tempéraments sains et vigoureux. Certes Massillon et Montesquieu sont des génies, sinon du premier ordre, du moins d'un ordre élevé. Massillon, dans un genre qui avait déjà été porté à sa perfection par Bossuet et Bourdaloue, a su mériter une place honorable auprès des grands modèles

Il ne faut pas les mettre sur la même ligne

qu'il n'a pu surpasser. Montesquieu s'est ouvert lui-même des routes nouvelles et paraît plus grand encore parce qu'il est plus original. Tous deux étaient naturellement éloignés du précieux et du bel-esprit, et tous deux cependant y sont tombés: tant les mauvaises doctrines en littérature ont de force pour gâter les plus beaux génies. Nous étudierons aujourd'hui le précieux chez Massillon: et nous l'étudierons dans le Petit Carême, celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à sa gloire, et qu'aujourd'hui encore on lit et on cite le plus volontiers, peut-être parce qu'il est de tous, non le meilleur mais le plus court, et que la plupart des lecteurs, qui ont assez de force d'attention pour de petits sermons et un petit Carême, n'en ont point assez pour de grands sermons et un grand Carême.

Mais quelle funeste doctrine, quel préjugé bizarre a pu entraîner un homme tel que Massillon à se départir de cette simplicité qui convenait si bien à l'élévation naturelle de ses pensées et de ses sentiments, et à se donner de graves défauts, en croyant acquérir des qualités nouvelles?... Rien autre chose que cette opinion du père Bouhours, qui préoccupait tant d'esprits au dix-septième siècle, et surtout au dix-huitième:

que le vrai pour plaire a besoin d'être orné et embelli; qu'il ne faut point songer seulement à dire des choses vraies, mais qu'il faut s'efforcer de rendre la vérité agréable : comme si la vérité, par cela seul qu'elle est vraie, n'était point le plaisir de l'esprit, comme la lumière est le plaisir des yeux, et comme si tout ornement étranger, par cela seul qu'il lui est étranger, ne devait pas la gâter en la déguisant. Une fois entré dans cette disposition, il arrive infailliblement qu'on est moins touché de la vérité elle-même, que de l'ornement et de l'assaisonnement de la vérité; que tout en disant, s'il se peut, des choses vraies, on cherche moins à les faire paraître vraies qu'à les faire paraître agréables; et qu'à défaut du vrai on a quelquefois recours au faux, lorsqu'on soupçonne le faux d'être plus agréable que le vrai. Mais d'où vient qu'on se défie de la vérité, et par quelle sorte d'agrément s'efforce-t-on de la relever? Quoique toute vérité soit en elle-même digne de notre attention, et ne puisse manquer de plaire à l'esprit lorsqu'elle est mise à sa place, il y a certaines vérités communes et triviales qui, prises en elles-mêmes et hors de leur place, ne frappent que médiocrement l'esprit. Or les esprits ordinaires ne rencontrent guère que

des vérités de ce genre : et bien qu'ils ne s'avouent pas explicitement que leurs pensées sont ordinaires et communes, car s'ils les reconnaissaient pour telles, ils n'auraient garde de les exprimer, ils sentent cependant par une certaine conscience confuse de leur médiocrité, que leurs pensées n'ont rien de bien original et de bien neuf; et comme ils n'ont point assez de discernement pour rendre ces pensées, toutes communes qu'elles sont, agréables et intéressantes en les mettant à leur place, et qu'ils ne peuvent se résigner à dire des choses qui n'intéressent point ou à ne rien dire du tout, il ne leur reste qu'à faire paraître neuf et original ce qui ne l'est point, par la manière dont ils le disent. Et dans cet effort pour donner un tour original et piquant à des pensées communes, ils ne trouvent rien de plus heureux que de détourner légèrement les mots de leur sens naturel, et de leur faire dire ce qu'on n'est point accoutumé de leur entendre dire, ou bien d'altérer leur pensée même pour lui donner aux dépens de la vérité quelque chose de plus ingénieux et de plus aiguisé. Nous n'avons garde de ranger Massillon au nombre des esprits médiocres qui, pour donner quelque valeur à leur pensée, sont réduits en quelque sorte à la surfaire; mais il n'avait pas non plus assez de génie pour s'élever

au-dessus de la mode et du préjugé qui entraînait alors la plupart des écrivains à surfaire leur pensée. Aussi est-il tombé dans le double défaut de l'impropriété qui altère le sens des mots, et du bel esprit qui dénature la pensée même, et en fait disparaître le fond sous les ornements dont on la couvre, au point qu'on a souvent quelque peine à le trouver. Il nous sera aisé de signaler d'assez nombreux exemples de l'un et de l'autre défaut dans un seul sermon du Petit-Carême, le sermon pour le dimanche de la Passion : sur la fausseté de la gloire humaine.

Voici des exemples de cette impropriété volontaire et calculée, que Grimm a si bien définie : une précision louche, et qui ne laisse pas de séduire un lecteur inattentif par un certain tour vif, dégagé et distingué qu'elle donne ordinairement à la phrase :

« Ce sont souvent, dit Massillon, les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire ; et presque toujours les voies qui nous y conduisent, nous en dégradent elles-mêmes. »

Bossuet avait montré autrefois du haut de la chaire : « les plus grands rois dégradés par les mains de la mort ». Rien n'est plus beau que cette expression, parce que rien n'est plus juste : car la dignité royale est bien une

espèce de grade dont les rois portent les insignes et dont la mort leur ôte à la fois le titre et les insignes. Bossuet dit ici une chose sublime, parce qu'il dit une chose rigoureusement vraie et exacte, et que le sublime n'est autre chose que le dernier degré de l'exactitude, du moins dans des idées d'un ordre élevé. Mais on ne dégrade point de la gloire, parce que la gloire n'est point un grade; d'ailleurs des voies ne dégradent point : on peut à peine entendre que des voies conduisent, et encore moins que des ressorts fassent marcher.

« Le monde, dit encore Massillon quelques pages auparavant, peut varier à l'égard du juste : les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader et l'abattre. »

Mais l'honneur que l'on rend au juste n'est pas plus que la gloire un grade dont on le puisse dégrader ; et des suffrages ne dégradent guère plus que des voies. De plus, il n'y a pas de rapport et d'opposition véritable entre les mots _élever_ et _dégrader_.

« Ça été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. »

Attribuer est impropre : il faut ici

imputer : et la phrase ainsi corrigée conservera toujours dans son apparente précision quelque chose de louche. Il faut quelque effort d'esprit pour découvrir sous ce tour piquant cette pensée si simple et si commune, que les gens du monde ont le tort de rendre la religion responsable de toutes les fautes où la faiblesse de notre nature fait tomber quelquefois les personnes qui font profession de piété.

" Les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, dans les succès éclatants."

Établi ne s'entend point. Si Massillon avait dit simplement que les hommes font consister la gloire dans l'honneur et la probité, etc., sa phrase serait très claire, mais elle aurait quelque chose de moins rapide et de moins distingué, et la pensée dépouillée de ces agréments qu'elle emprunte aux mots, paraîtrait moins neuve et moins piquante. Elle ne laisserait pourtant point d'intéresser, puisqu'elle est ici parfaitement à sa place, et qu'elle renferme la division de tout le sermon.

Le même sermon n'est pas moins riche en traits de bel-esprit si fleuris et

si raffinés, qu'à peine peut-on les entendre. Ainsi cette pensée tant de fois répétée et juste pourvu qu'on ne prétende pas l'appliquer aux véritables grands hommes, que beaucoup d'hommes qui paraissent grands perdent à être vus de près, et qu'il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre, est rendue ainsi par Massillon :

« L'homme désavouait le héros : leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants ; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès. »

Veut-il dire qu'il y a de fausses vertus produites seulement par le désir de la gloire, et que nous ne soutenons point, dès que nous cessons d'en tirer aucune gloire, ce qui est vrai et ce qui dit à propos peut intéresser, il en parle en ces termes :

« Nées le plus souvent de l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain comme des feux passagers dans le secret et dans les ténèbres. »

Voici maintenant des exemples des deux défauts réunis :

« Les occasions n'autorisent point la vertu contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles : la lumière et les

regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres."

Autoriser est impropre, parce que les occasions n'ont point d'autorité qu'elles puissent communiquer. Mais qu'est-ce qu'autoriser la vertu contre le devoir? Qu'est-ce que la lumière et les regards publics qui sont pour la vertu comme la solitude et les ténèbres? Et qui connaîtrait sous ces ornements affectés, cette pensée si simple, que les gens de bien agissent bien, non pour être vus des hommes, mais pour obéir à la raison et pour plaire à Dieu?

"Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre... Les entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course."

Traduisez: Une valeur bouillante dans un souverain, si elle n'est retenue et réglée par la crainte de Dieu, peut causer de grands maux aux hommes.

"Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur

les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre."

Qu'on se rappelle les premiers mots du célèbre portrait que Bossuet trace de Cromwel dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre; cette profondeur d'esprit incroyable si propre à Cromwel et qui nous en donne une si grande idée, et l'on sentira de quelle hauteur Massillon, et surtout Massillon gâté par le goût du précieux, a fait descendre l'éloquence de la Chaire.

Il n'est pas après tout très étonnant que Massillon ait été dupe et jusqu'à un certain point victime des mauvaises doctrines littéraires répandues de son temps. Il avait été élevé dans des maisons ecclésiastiques où les ouvrages et les théories du père Bouhours étaient assez en vogue: d'ailleurs il visait à la nouveauté, ce qui est une fort mauvaise disposition chez un orateur ou chez un écrivain. En arrivant à Paris, il avait déclaré qu'il ne prêcherait pas comme ses devanciers. Or il n'est guère probable qu'il ait voulu faire allusion par ce mot à quelques prédicateurs médiocres qu'il ne remarquait et peut-être ne connaissait point:

c'est donc à Bossuet, ou tout au moins à Bourdaloue, dont la gloire était plus récente, que s'adresse une si imprudente et si téméraire parole: c'est Bourdaloue que Massillon a essayé de surpasser avec un dessein arrêté de ne l'imiter point. Comment n'était il pas touché de la simplicité si forte et si mâle de Bourdaloue, de cette abondance qui n'est jamais languissante et stérile, parce qu'elle est soutenue et comme nourrie par cette profonde connaissance du cœur humain que Bourdaloue avait puisé dans la pratique journalière de la confession? Sans doute il n'était point obligé de prêcher précisement comme lui pour bien prêcher; et l'on peut être grand autrement qu'en suivant la voie tracée d'avance par un grand homme; mais encore vaut-il mieux se ranger modestement à la suite d'autrui, comme Lafontaine qui disait et qui croyait de bonne foi qu'il était devenu poète en entendant lire une strophe de Malherbe, que de se séparer sans façon de ses prédécesseurs, et de faire consister son mérite à ne point les suivre. Les esprits véritablement originaux le sont ordinairement sans le savoir: on n'est point original de propos délibéré, ou on ne l'est que par les défauts que l'on se donne. On a rapproché le mot de Massillon de celui du

Corrège, qui s'écriait en voyant les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël : "Et moi aussi je suis peintre !" Mais ces mots, au fond, ne se ressemblent point. Celui du Corrège n'annonce que le désir légitime de peindre aussi bien que Raphaël et Michel-Ange, et s'il se peut, de peindre comme eux. Celui de Massillon annonce au contraire l'ambition imprudente de prêcher autrement que Bossuet et Bourdaloue, au risque de prêcher moins bien. Massillon, dans tout l'éclat de son talent et de ses premiers succès, ne sut peut-être pas se défendre d'un mouvement de vanité, et il en fut puni en se laissant aller au goût du précieux et du bel-esprit qui ne l'éloigna que trop des grands modèles dont il affectait de se séparer.

Les deux défauts de Massillon, l'impropriété du langage et l'abus de l'esprit sont déjà sensibles dans les sermons qui précèdent <u>le Petit Carême</u> ; mais ils ne sont point, comme dans <u>le Petit Carême</u> volontaires et calculés ; ils ne cherchent point à se faire passer pour des qualités ; ils ne sont que l'excès et l'abus presque inévitable de deux qualités qui distinguaient naturellement Massillon : la facilité et l'abondance. Si Massillon dans ses premiers ouvrages est quelquefois impropre, c'est qu'il est rare que les auteurs qui écrivent très faci-

lement écrivent avec beaucoup de propriété : leur esprit qui glisse aisément sur un grand nombre d'objets n'en saurait approfondir aucun, et leurs idées qui se pressent et se poussent sans cesse les unes les autres, leur échappent avant qu'ils aient eu le temps de les saisir et de s'en rendre compte ; de sorte qu'ils risquent fort de les exprimer comme ils les ont aperçues, c'est à dire à peu près, et sans beaucoup d'exactitude. Mais il y a une grande différence entre cette inexactitude involontaire, qui ne choque guère que les esprits très justes ou très attentifs, c'est à dire l'espèce de lecteurs la plus rare, et cette impropriété calculée et affectée, cette précision louche, pour parler comme Grimm, qui gâte aux yeux de quiconque aime la vérité en littérature, les meilleurs morceaux du Petit Carême.

L'abondance de Massillon, ce don merveilleux et si rare de développer une pensée qu'il possédait à un si haut degré, dégénère quelque fois dans ses premiers sermons en abus d'esprit et en subtilité : mais il est naturel qu'un esprit qui aperçoit aisément et presque à la fois toutes les faces d'une même pensée, ne sache point arrêter et fixer ses regards sur l'endroit pur où elle se découvre tout entière dans ce qu'elle a de plus solide et de plus vrai ; de sorte qu'au lieu de la peindre

d'un trait qui la mette dans son vrai jour, il entre ordinairement dans un détail minutieux et ne s'arrête point qu'il n'en ait parcouru et épuisé jusqu'aux moindres aspects, et quelque fois jusqu'aux nuances les plus fugitives et les plus insaisissables; il en donne en quelque sorte la monnaie, mais une monnaie mêlée et douteuse, où dans un grand nombre de petites pièces il se glisse quelques pièces fausses, et où il est rare qu'un lecteur exigeant finisse par trouver son compte. Massillon, dans ses premiers sermons, n'est pas exempt de ces détails superflus et quelque fois subtils, qui font voir à l'esprit dans une pensée tout ce qu'on y peut voir, et quelque fois ce qu'on n'y voit point; mais il ne paraît point les avoir cherchés, ni avoir joué de propos délibéré avec sa pensée pour lui donner un tour plus piquant. Ce n'est que dans le Petit Carême que l'impropriété du langage et l'obscurité affectée de la pensée deviennent des défauts inexcusables, en devenant des défauts calculés et à effet. Jusque là on pardonne aisément à Massillon un peu d'inexactitude et parfois de subtilité, en faveur d'une facilité aimable et d'une abondance naturelle et vraie.

Ce sont ces qualités et ces défauts de Massillon et surtout cette abondance si voisine de la subtilité, qui l'ont fait comparer à Sénèque. —

Sénèque et Massillon ont en effet ce caractère commun d'épuiser tous les aspects d'une pensée, et de se donner beaucoup de mouvement autour d'un objet sans avancer. D'Alembert traite cependant l'abondance de Sénèque beaucoup plus sévèrement que celle de Massillon. Sénèque lui semble "uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable" ; tandis qu'il ne trouve dans Massillon que de "douces et tendres redites." par lesquelles il cherche à instruire et à toucher plutôt qu'à étonner. Ces douces et tendres redites nous donnent en effet une idée juste de l'abondance de Massillon, surtout avant le Petit Carême, et lorsqu'il n'était pas encore gâté par le goût du précieux. Peut-être d'Alembert est-il un peu sévère pour Sénèque, qui songeait moins à étonner son lecteur qu'il n'était ébloui et entraîné lui-même par ses vives et brillantes idées, et dont l'imagination vigoureuse, suivant l'expression de Mallebranche, emportait la faible raison. Au reste, quoiqu'on puisse dire pour excuser cette profusion d'esprit de Sénèque, et quelque douceur et quelque tendresse qu'on puisse trouver dans les trop longues redites de Massillon, tous deux ont le défaut de remplir des pages entières par le développement, ou plutôt

par la stérile répétition de la même pensée, et par conséquent de dire souvent, après ce qu'il était nécessaire de dire, ce qu'il eût été plus utile de ne point dire; et tous deux ont mérité à peu près au même titre le reproche que Mallebranche adresse si ingénieusement à Sénèque, en le comparant aux danseurs, qui, après avoir fait un grand nombre de pas, "finissent toujours où ils ont commencé". C'est que ni Massillon, ni Sénèque n'étaient les premiers parmi les hommes de génie, ou plutôt c'est qu'ils n'étaient point à proprement parler des hommes de génie. Les véritables hommes de génie ne disent rien d'inutile, parce qu'ils ont beaucoup de choses utiles et intéressantes à dire; et dès qu'ils en ont dit une et qu'ils l'ont bien dite, ils se hâtent d'en dire une autre, et ne sont point obligés, comme les hommes qui n'ont que du talent, d'étendre et de dérouler leurs pensées sur un grand espace, afin de remplir l'intervalle qui les sépare et de dissimuler ainsi le vide de leur esprit. Aussi les sermons de Massillon, et ceux-là mêmes qui sont exempts des défauts prémédités du Petit Carême, ne sont-ils point une lecture sans danger pour l'esprit. Partout, même dans le Petit Carême, il y a de belles pages: mais partout aussi, et surtout dans le Petit Carême, il y en a d'autres qui sont aussi séduisantes, quoique

d'une beauté moins solide et moins pure. Massillon, pour ceux qui ne cherchent pas seulement dans ses ouvrages un enseignement moral et religieux, mais qui travaillent à l'éducation de leur esprit, est donc un guide infidèle qu'il ne faut suivre qu'avec défiance: tandis que lorsqu'on lit Bossuet ou Bourdaloue, aussi bien en homme de goût qu'en philosophe et en chrétien, on n'a rien de mieux à faire que de s'abandonner tout entier à eux; la critique et les scrupules de goût sont hors de saison cette fois et doivent faire place à une tranquille et respectueuse admiration.

Disons cependant à l'honneur de Massillon, qu'après avoir été entraîné dans ses premiers sermons par l'excès même de sa facilité et de son abondance, et après avoir payé tribut dans le Petit Carême au goût du précieux, il revint dans sa vieillesse à la simplicité et au naturel, et se défit même des défauts qu'il semblait devoir conserver toute sa vie, puisqu'ils n'étaient que l'exagération de ses qualités. Lorsqu'on lit ses Discours synodaux, ses mandements et ses lettres, non seulement on n'y trouve plus aucune trace de l'impropriété et de la subtilité calculées du Petit Carême; mais la facilité et l'abondance que Massillon conserva toujours, n'y font jamais tort à la parfaite justesse de son langage, à la parfaite simplicité de sa pensée. Son élo-

quence coule alors à pleins bords comme une rivière large et tranquille dont l'eau n'est jamais troublée et dont on voit toujours le fond. D'où vient cet heureux changement auquel la postérité doit les meilleurs ouvrages de Massillon, les seuls peut-être qui puissent être cités comme de véritables modèles ? C'est qu'après qu'il eut charmé les oreilles de la Cour par les beautés un peu douteuses du Petit Carême, il en fut récompensé en devenant par la protection du Cardinal Dubois Evêque de Clermont : on lui fit même espérer que lorsque Louis XV qui n'avait alors que neuf ans, mais qui devait suivant l'usage des rois se marier de bonne heure, aurait un fils, il en serait nommé précepteur. Massillon, retiré dans son diocèse, renonça à la prédication pour se consacrer presque entièrement aux devoirs de son ministère ; et en même temps persuadé qu'il devait un jour remplir auprès du fils de Louis XV la place que Bossuet et Fénelon avaient remplie successivement auprès du fils et du petit fils de Louis XIV, il ne voulut point rester au-dessous d'eux, et se prépara par une étude approfondie de l'antiquité à ses fonctions de précepteur. En étudiant l'antiquité, il apprit à méditer sur lui même, non plus en orateur qui veut étonner son auditoire en raffinant sur la connaissance des passions humaines, mais en Evêque

qui se prépare à former un roi. Massillon ne fut point appelé comme il l'avait espéré à recueillir la succession de Fénelon et de Bossuet; mais ses études sur l'antiquité, et cette étude de lui-même qui en fut la suite nécessaire ne furent point perdues pour lui; elles donnèrent à son éloquence un caractère de justesse et de simplicité qui lui avait toujours manqué jusque là. On dit que ses Discours synodaux firent verser des larmes aux ecclésiastiques qui les entendirent; et quoiqu'ils roulent sur des matières étrangères à la vie commune, ils ne laissent pas d'être édifiants et intéressants pour les simples fidèles. Ainsi Massillon, après avoir été séduit tout à la fois par son propre talent et par les doctrines littéraires qui régnaient de son temps, n'a mérité d'être placé au nombre des maîtres de l'éloquence chrétienne, que le jour où, grâce à l'étude des deux antiquités classique et Chrétienne, il s'est enfin soustrait aux séductions du talent et de la mode, pour entrer profondément dans la connaissance de la nature humaine et de son propre cœur.

Lachelier

XX.e Leçon

Du tribut payé par Montesquieu
au *précieux* et à l'esprit philosophique
du XVIII.e siècle.

Du tribut payé par Montesquieu au précieux et à l'esprit philosophique du XVIIIe siècle.

Je me suis engagé à faire voir dans Montesquieu des traits de ce précieux à la mode dans le commencement du dix-huitième siècle, et à montrer dans les écrits de ce grand homme la trace et comme la livrée de cette servitude que les doctrines de La Mothe avaient imposée aux plus vigoureux esprits. Ces traits sont nombreux dans les Lettres persanes; on en trouve aussi dans les autres ouvrages de Montesquieu et même dans les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence; mais ici le précieux a un caractère particulier, qui paraît être le tour même de l'esprit de Montesquieu. Dans les Lettres persanes, le premier livre qu'il ait écrit, on démêle plus facilement l'influence de La Mothe, et on reconnaît plus sûrement l'assentiment volontaire que Montesquieu donne à la mode frivole du précieux.

Chez lui nous ne trouverons pas, comme dans Massillon, le précieux sous la forme de l'impropriété; Montesquieu est un maître de la langue; il la domine en lui obéissant; son style est

conforme au génie français et n'en conserve pas moins sa physionomie particulière. Jamais il n'altère la langue, parce qu'il sait lui faire dire sans violence tout ce qu'il veut exprimer. C'est là le propre des grands écrivains. Mais le précieux se révèle chez lui sous un autre aspect. Le précieux de Montesquieu, c'est le bel esprit, le désir de dire des choses nouvelles, de rajeunir les anciennes, concession malheureuse à la mobilité de l'esprit. Je citerai quelques exemples, pour ne point paraître chicaner sur les mots; car si je relève ce défaut dans les écrits de Montesquieu, ce n'est pas dans l'intention de porter atteinte à sa gloire; c'est dans l'intérêt des lecteurs, qu'il importe surtout d'éclairer sur les vraies et saines qualités des grands écrivains; on ne le peut mieux faire qu'en signalant les taches qui les déparent. Je prendrai l'Apologue des Troglodytes si souvent et si vivement admiré que l'admiration en exagère peut-être la valeur. L'Apologue des Troglodytes est une fiction qui a pour objet de donner une image agréable et poétique des trois formes que prennent les sociétés humaines, quand elles naissent, quand elles se développent, et quand enfin elles s'établissent d'une manière durable. Il faut avouer que les sociétés auraient un bien mauvais début, si

elles commençaient comme celle des Troglodytes. De ce chaos, sort une forme de société plus régulière ; Montesquieu n'en rapporte pas les lois ; mais il fait entendre que la vertu des particuliers tenait lieu de gouvernement. Enfin les Troglodytes se lassent de cet état même, et adoptent la monarchie. C'est là une image inexacte des sociétés humaines. Commencent-elles par le chaos ? Il faudrait discuter cette question ; mais ce n'est pas à coup sûr par un commencement de corruption que les peuples se rangent sous un gouvernement monarchique.

Venons aux exemples, que nous emprunterons à la seconde période de l'histoire des Troglodytes.

(Lettres Persanes, Usbek à Mirza, XII.)

« Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice ; ils aimaient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. » et plus loin :

« Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des Dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébraient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre ; on

faisait ensuite des festins où la joie ne régnait pas moins que la frugalité. C'était dans ces assemblées que parlait la nature naïve; c'est là qu'on apprenait à donner le cœur et à le recevoir; c'est là que la pudeur virginale faisait en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères.... On allait au temple pour demander les faveurs des Dieux: ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance; de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes."

Mais si ce n'étaient pas là des biens considérables, pourquoi les désiraient-ils pour leurs compatriotes? S'ils étaient d'assez de prix pour qu'ils les souhaitassent aux autres, quelle raison pouvait les empêcher de les demander pour eux-mêmes? Il n'y a pas assez de justesse dans cette pensée. Plus loin encore:

"Le peuple Troglodyte se regardait comme une seule famille: les troupeaux étaient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les parquer (1)"

Voilà une finesse que La Mothe aurait trouvé

(1) Quelques éditions portent: "de les partager". Cette correction laisse subsister la critique.

(Lettre[1] XIII).

bien agréable ; on ne devine pas du premier coup ; quelle récompense reçoit-on de sa peine ? le plaisir de découvrir un détail insignifiant. Quand Descartes et Pascal nous obligent à chercher le sens de leur pensée, c'est qu'elle est profonde, et on est toujours payé du travail que l'on fait pour la pénétrer.

Dans la lettre suivante [1] on lit :

" Un jour que plusieurs Troglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodytes ; <u>mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille</u> ! "

Eh quoi ! s'il est assez perverti pour avoir commis le crime, sera-ce donc pour lui une si grande douleur de survivre à tous les siens ?

Plus bas : " Des peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence. — Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. <u>Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre</u>."

Ce trait est fin, mais exagéré ; cette exa-

gération est le précieux.

" Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, même sans en être touchés."

Mais s'ils avaient été touchés de cette vertu, ils n'auraient pas attaqué les Troglodytes. On trouve même des naïvetés: " Je ne saurais assez te parler de la vertu des Troglodytes; un d'eux disait en lui-même: Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodyte de nos parents; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage." Ce n'est pas là une preuve d'une vertu bien extraordinaire; et beaucoup d'autres agissent ainsi, sans être des Troglodytes.

J'ai hâte de quitter ces critiques qui peuvent paraître trop minutieuses; mais pour justifier ce que j'ai avancé, c'est-à-dire que le dédain de l'antiquité chrétienne avait été une des causes de l'affaiblissement de l'esprit français au dix-huitième siècle, je dois chercher dans Montesquieu la trace des influences générales que son temps a exercées sur lui, les erreurs qu'elles lui ont causées et les défauts qu'elles lui ont apportés. Les deux influences générales sont les mœurs et l'esprit philosophique. J'entends

l'esprit philosophique tel qu'on le comprenait alors; car il est excellent en soi; c'est le droit d'examen qui appartient naturellement et qu'on n'a jamais contesté à la raison humaine. Mais dans le sens du dix-huitième siècle, il était certainement fatal à l'esprit et aux lettres: c'est la prétention irréfléchie de chercher les principes de toutes choses, et d'ajourner son assentiment aux vérités les plus anciennes, jusqu'à ce que par les forces propres de la raison individuelle, on en ait découvert le fondement et l'explication. La conséquence de cette disposition fut la guerre à l'autorité sous toutes ses formes, en littérature comme en politique. Homère n'a soulevé tant de querelles que parce qu'il représentait l'autorité dans les lettres. La royauté et la religion, ces deux grandes autorités des temps antérieurs et du temps présent, sont attaquées. Montesquieu n'a pas échappé à ces deux influences; quelles traces ont-elles laissées dans ses écrits?

Quant aux moeurs, la partie romanesque des Lettres persanes est une complaisance très habile pour le relâchement des moeurs du temps. Il faut dire, à l'honneur de Montesquieu, qu'il ne descend pas jusqu'à flatter certains vices odieux qui souillaient alors quelques maisons particuli-

érer. Aussi bien ce raffinement de corruption ne doit-il pas être mis sur le compte de la société. On calomnie l'époque de la Régence en lui attribuant des monstres de libertinage et des ordures au milieu desquelles vivaient quelques hommes. Mais la sensualité, la volupté, voilà ce qui appartient aux mœurs de la Régence; et ce sont ces penchants que flatte Montesquieu pour faire mieux accepter la partie sérieuse de son livre. S'il n'avait écrit que les Lettres persanes, on serait indulgent pour ce calcul habile; mais il a fait tant d'autres belles choses qu'il est permis de montrer à l'égard de cette conduite quelque sévérité.

L'esprit philosophique se trahit par des attaques contre la monarchie et contre la personne de Louis XIV; c'est une satire de la royauté et du roi; du roi vieilli mais encore grand, et qui trouvait pour se soutenir et s'honorer dans ses infortunes un cœur qu'il n'avait peut-être pas toujours eu dans le temps de sa splendeur. Il y avait du vrai dans ces attaques, et tout n'était pas à louer dans le gouvernement de Louis XIV; mais en blâmant les abus, Montesquieu ne prend pas soin de distinguer la chose, et il ne fait aucune réserve pour la monarchie bien réglée; c'est par

cette confusion que se marque la légèreté de l'esprit philosophique. Mais quittons ce sujet qui touche à la politique, et voyons ce que l'influence du même esprit a suggéré à Montesquieu contre l'antiquité chrétienne. Il n'a pas compris que le christianisme est la seule et la véritable explication de l'homme ; et c'est parce que l'esprit philosophique a éteint en lui la lumière de la morale chrétienne que je lui ferai des reproches qui s'étendent à tous ses ouvrages ; car bien qu'il ait parlé sans inconvenance de la religion chrétienne et qu'il lui ait même rendu une fois un beau témoignage [a] ; il a cependant toujours gardé de la défiance contre cette religion et ne l'a pas acceptée de bonne foi. On trouve dans les Lettres persanes deux exemples où Montesquieu, pour avoir quitté la route droite du christianisme, méconnaît la nature humaine. Il se fait l'apologiste du suicide et du divorce. La question est de savoir si le chrétien qui les réprouve ne connaît pas mieux le cœur de l'homme que le philosophe qui

(a) "Chose admirable ! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci."

(Esprit des lois, XXIV, 3.)

les défend.

(Lettres persanes, Usbek à Rhedi, CXVII).

"Le divorce était permis dans la religion païenne, et il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on peut à peine les croire. On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin: en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha; et au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendait, on les sépara pour jamais. Dans une action si libre, et où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, et la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices et l'insociabilité des humeurs; on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable et de plus inconstant dans la nature: on attacha sans retour et sans espérance des gens accablés l'un de l'autre, et presque toujours mal assortis; et l'on fit comme ces tyrans qui faisaient lier des hommes vivants à des corps morts."

Dans la suite de sa lettre, il développe cette idée, que le divorce est plus favorable à l'accroissement de la population; ce qui est une erreur capitale pour un législateur. Mais voyons ce qu'il dit sur le suicide:

(ibid. Usbek à Ibben LXXVI)

"Les lois sont furieuses en Europe contre

ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois : ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie, on confisque leurs biens. Il me paraît, Ibben, que ces lois sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines et me priver cruellement d'un remède qui est en mes mains ? Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? Que je tienne malgré moi une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel ; mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre quand elle ne l'est plus .... Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence ..... Que veut dire cela ? Troublé-je l'ordre de la providence lorsque je change les modifications de la matière, et que je rends carrée une boule que les premières lois du mouvement, c'est-à-dire les lois de la création et de la conservation avaient faite ronde ? » Ibben ne trouve pas d'autre objection que celle-ci :

(Ibben à Usbek, lettre LXXVII) « Si un être est composé de deux êtres,

et que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse; si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile."

Il y avait bien d'autres réponses à faire que ces timides suppositions d'Ibben, qui ont l'inconvénient de paraître mettre en doute la distinction des deux natures dans l'homme. Plus tard, Montesquieu rencontrant dans l'Esprit des lois cette question du Suicide, n'atténue pas l'opinion qu'il émet ici; il a toujours expliqué le Suicide par les mœurs des temps et des pays, les bizarreries des hommes, leur tempérament, etc .... sans que jamais il lui soit échappé contre ce crime une parole de réprobation.

Pour juger ces questions il n'est pas nécessaire d'être philosophe; il suffit d'interroger ses sentiments dans leur simplicité. Il y a du vrai assurément dans les opinions de Montesquieu. Il est naturel de dire qu'on est fatigué de la vie du mariage; qu'on trouve son ménage insupportable, qu'on en veut sortir; mais cette disposition est vraie comme le mal est vrai dans l'homme; est-ce sur ces penchants mauvais ou sur la bonne partie de l'âme qu'il faut

faire reposer la morale ? A côté de ces instincts, il y a d'autres dispositions naturelles et meilleures ; c'est à celles-là que la religion fait appel, quand elle nous défend de nous ôter la vie, parce qu'elle nous a été donnée par Dieu, parce que l'effort fait contre la misère et la douleur est généreux et digne de l'homme, et que cet effort est le principe d'une résurrection. Si l'homme est seul, elle le retient sur la terre, parce qu'il peut rendre encore quelque service à un autre homme ; s'il a une famille, parce qu'il appartient à ses parents, à sa femme et à ses enfants. N'avons-nous pas une disposition naturelle à accueillir ces raisons ? Pour les entendre, il suffit de n'être pas absolument pervers ; être désespéré n'est rien ; le désespoir est quelquefois le commencement de l'espérance. Voilà des sentiments qui sont dignes de l'homme, que nous possédons tous et que le paganisme même a invoqués contre le suicide.

De même pour le divorce, la partie mauvaise de l'âme peut trouver très concluants les raisonnements de Montesquieu ; ils ont cela de commode qu'ils nous déchargent de toute la faute, et nous dispensent ainsi de travailler à guérir notre humeur ; mais

l'âme éclairée par la morale chrétienne nous dit que le cœur n'est pas si variable que le prétend Montesquieu ; parce que le mariage ne repose pas sur les chimères de l'imagination ou sur les plaisirs des sens, mais sur une bonne et solide amitié à laquelle le souvenir de l'amour prête une douceur incomparable ; que, si le cœur change, le devoir est de corriger sa légèreté et de régler ses mouvements. Le cœur et la raison nous engagent donc à persévérer dans la fidélité du mariage et ils finissent par nous persuader, car leur voix est celle de la vérité : il y a plus de bonheur pour la société, pour la famille et pour les hommes dans la stabilité du mariage que dans la dangereuse liberté que donne le divorce. Qui donc, du philosophe ou du chrétien, a le mieux connu la nature de l'homme ? celui qui en a l'idée la plus élevée. Car cette sagesse ne nous vient pas du dehors, elle nous appartient. Le christianisme n'ajoute rien de nouveau à notre âme ; mais il éveille en nous des sentiments qui sommeillaient et qui après ce réveil ne se rendorment plus. Nous sommes les tables de la loi : tout n'était pas écrit, mais les tables existaient, le christianisme est venu les remplir. Il semble donc

que Montesquieu n'ait pas bien connu la nature humaine ; après des erreurs si graves, est-il étonnant que continuant à étudier l'homme, il soit tombé encore dans des erreurs semblables ? Aussi n'a-t-il pas toujours donné la vraie raison morale des choses. Il suffit de rappeler l'importance excessive qu'il attribue à l'influence des climats sur les mœurs et les législations. Si sa science avait été formée à l'étude des deux antiquités, il aurait trouvé une explication naturelle, sans recourir à la matière. A force d'honnêteté et d'esprit, il est le plus souvent très bon moraliste ; mais il y en a de meilleurs, de plus sûrs et de plus constants. Ses erreurs tiennent à ce qu'il n'a pris qu'une portion de la science de l'homme, et que, prévenu par l'esprit philosophique, il a dédaigné cette science certaine et profonde qu'enseigne la religion chrétienne.

Il était d'ailleurs naturellement disposé à la rejeter. En effet, la morale du christianisme ne va pas à tous les hommes : son principe est le mécontentement de soi, principe généreux, fécond, qui nous fait regarder nos qualités avec modestie ; nos vertus et nos biens avec une sincère reconnaissance pour Dieu à qui nous les devons, nos fautes avec repentir

et un désir de les racheter. Ce mécontentement de soi, rare dans tous les temps, était surtout de difficile pratique à l'époque de la Régence, à moins qu'on ne se retirât du monde, et qui songeait alors à s'en retirer? Montesquieu est moins disposé que personne au mécontentement de lui-même; il est au contraire fort content de lui, et je le dis sans blâme, car c'est le contentement moral, l'état d'une âme qui jouit de sa force, de son calme et de sa beauté. Voyez ses Pensées:

" Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui. Je m'éveille le matin, avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement, et tout le reste du jour je suis content...... Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit; car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé; très souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule."

Cette disposition est très éloigné du mécontentement de soi, sans le quel on n'est pas bien préparé à l'étude de l'homme. C'est pourquoi il est, comme je l'ai dit, toujours en défiance contre le christianisme. Qu'y faire? il n'avait eu nulle peine dans sa vie. Magistrat de bonne heure considéré, riche,

libre, il n'a pas assez souffert. Car il faut aussi l'expérience de la douleur pour apprendre à considérer l'homme depuis le fond de sa bassesse, jusqu'au faîte de sa grandeur. La vie de Montesquieu en a été plus heureuse; mais le plus beau de ses écrits même en a souffert, et plus d'une erreur atteste que l'âme de l'homme ne lui était pas connue tout entière. Au dix-septième siècle tout le monde a souffert et combattu; Lafontaine même, dans sa dernière Lettre à Maucroix, montre une âme tourmentée du souvenir de sa vie passée, inquiète de la vie qui va s'ouvrir pour lui. Il a eu de la peine de cœur; c'est la lumière nécessaire pour bien lire dans la nature de l'homme; elle manqua à Montesquieu; s'il l'eût connue, il aurait peut-être été plus reconnaissant envers le Christianisme qui lui aurait montré dans l'âme humaine des profondeurs et des vérités, ignorées même de son génie.

A. Aderer.

446

M N

Table des matières.

Fin de la table.